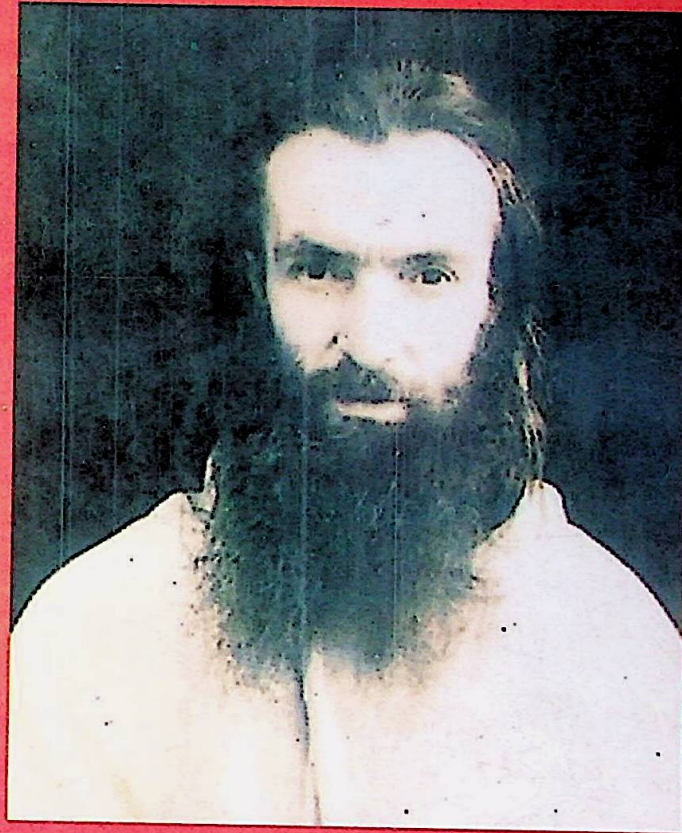


hp 113



Sur la trace des yogis

Vijayananda

Autre Livre
Un Français Dans L'Himalaya

Tous Droits Reservés
Par L' auteur Pour
Cette' Edition Française
ET Pour Les Autres
Langues

Introduction

C'est un privilège que d'introduire un livre écrit par un Grand Sage. Sur les chemins (traces) des yogis est le premier écrit de Swami Vijayananda. C'est le commencement de sa recherche, après son départ de la France. Là, il était un docteur en médecine, reconnu, recherché, apprécié pour ses connaissances médicales et pour son humanité. Un jour, il donna son cabinet, sa clientèle, et il quitta son pays. Il le faisait, pour trouver le Grand Etre, qui lui donnerait Shaktipat, « l'Eveil Intérieur ».

Dès son jeune âge, il étonnait son entourage par son élévation spirituelle, et par ce qu'il portait en lui. Un jour sa mère se prosterna devant lui. Véritablement, le feu de Dieu l'habitait.

Il commença son voyage. Par précaution il avait pris son billet de retour. Il ne fut jamais utilisé. Ses pas le menèrent à Ceylan, où des moines bouddhistes le couvrirent d'égards. Ils voulaient le garder, mais ce n'était pas ce qu'il attendait. Il se dirigea vers l'Inde, où résidait le Grand Sage Ramana Maharshi. Il ne put le rencontrer, le Sage venait de mourir. Il pensa repartir. Avant de regagner la France, il voulut connaître Bénarès, l'antique cité sacrée, dédiée à Shiva. Il fit un détour pour aller voir Shri Aurobindo dans son ashram, mais lui aussi venait juste de disparaître. Là, une canadienne lui dit « Si vous allez à Bénarès, il y a actuellement une grande sainte ». Il alla la voir.

Il fut reçu par Ma Ananada Moyee, puisque c'était Elle, dans un long entretien privé. De retour dans son hôtel il eut une immense explosion de joie intérieure, comme si dira t-il « on avait mis une allumette dans un baril de poudre ». Il venait de recevoir Shaktipat. Le 2 février 1951, il avait rencontré le Grand Etre qu'il avait recherché de toutes ses forces. Cet Etre, que l'Inde considère comme étant la cristallisation la plus pure et la plus parfaite du Divin sur terre. Trois semaines après, Ma Ananda Moyee lui donnera son nom « Vijayananda : le Victorieux dans la Béatitude ». Un peu plus tard, Elle lui donnera sa robe de moine-renonçant. Il deviendra son Grand Disciple.

Sa vie extraordinaire est relatée dans un livre Un français dans l'Himalaya. Depuis plus de cinquante sept ans Swami Vijayananda vit en Inde. Caché, il travaille pour l'humanité. Swami Vijayananda ne se rattache à aucune doctrine. Il recommandera volontiers l'une ou l'autre si l'interlocuteur en a besoin. Lorsqu'un voyageur ou un pèlerin a le Bon Destin de parvenir jusqu'à Lui. Il l'accueille merveilleusement. Chacun recevra une aide et une réponse claire, permettant de comprendre, d'approfondir une recherche intérieure, de résoudre un problème essentiel, et de se mettre en marche sur le Chemin.

Ayant Réalisé la Voie de la Connaissance (Vedanta) et celle du Cœur (Bhakti), Il donnera à celui qui vient vers Lui, ce qui convient le mieux à sa propre résonnance intérieure. Sa grandeur n'a d'égal que son humilité. Swami Vijayananda a maintenant 94 ans, il émane de Lui une intelligence lumineuse, une force/énergie particulière. Comme Ma Ananda Moyee, Il est Joie, Amour, Sagesse.

Ière Partie

De Paris à Bénarès

Chapitre I : Paris 1945

6 juin 1944. La grande nouvelle se propage comme une traînée de poudre : les alliés ont débarqué en Normandie. En déroute, l'armée allemande recule. Ce qui paraissait impossible s'est enfin réalisé. Puis vient le 15 août 1945, l'attaque sur les côtes du midi.

Le territoire est libéré. Enfin, on peut respirer. Impression de se réveiller d'un long cauchemar.

Je suis médecin. Comme tout le monde, je suis remobilisé. J'ai trente ans. Je demande les *FEFEO* (Forces expéditionnaires d'Extrême Orient) car la guerre n'est pas terminée. Les Japonais n'ont pas encore demandé grâce. On se bat en Extrême Orient.

Je n'ai pas d'hostilité envers les Japonais. Loin de là. La culture de ce grand peuple a toujours été pour moi l'objet d'une profonde admiration. Le courage indomptable et l'esprit chevaleresque de ses « samouraïs », son art raffiné, son éthique culminant dans la forme ZEN du Bouddhisme ont forcé l'admiration du monde entier.

Les *FEFEO* est la porte ouverte vers l'Extrême Orient. On m'a promis une affectation à Colombo, au C.Q.G. Colombo. Presque l'Inde. L'Inde qui m'attire. L'Inde ? Mais qu'est-ce que donc l'Inde ? Certes, l'Occident peut être fière de sa civilisation matérielle et des miracles réalisés par ses savants. Dans ce domaine, l'Orient n'a presque rien à nous enseigner. Même sur le plan des valeurs éthiques, le code moral des religions judéo-chrétiennes, la loi romaine et la législation des nations modernes marquent un niveau qu'on ne peut guère dépasser. Mais l'Inde, malgré ses transformations, est restée la terre de prédilection de la culture spirituelle. Un artiste qui veut se perfectionner en peinture ou en musique va à Rome ou à Florence. Pour le nec plus ultra de la médecine, il faut fréquenter la Faculté de Paris. La chimie s'apprend le mieux en Allemagne... Et ainsi de suite. Pour atteindre la perfection spirituelle, il faut aller faire un stage en Inde. Il n'est pas nécessaire d'adopter la religion et les coutumes des hindous. Il s'agit simplement d'apprendre aux pieds d'un maître cette sagesse qui n'est pas la propriété d'une race ou d'une nation mais qui appartient à tout le genre humain ; qu'on l'appelle le « BRAHMA-GYAN », « la connaissance de soi », « le gai savoir » ou n'importe quel autre nom.

Aussi loin qu'on puisse remonter dans l'histoire de l'Inde, on s'aperçoit que la flamme de cette sagesse est toujours restée vivante, même dans les périodes les plus sombres de l'histoire du pays. Il semble qu'il y ait toujours eu au moins un sage parfait capable de l'enseigner. L'Occident a connu un Moïse et un Christ. Ce continent vit maintenant sur les traces qu'ils ont laissées. Mais en Inde, chaque génération voit apparaître des Christ et des Moïse. Peut-être même certains d'entre eux sont plus grands que les fondateurs des religions d'Occident...

Je suis à Paris. Après un entraînement à Saint Raphaël puis en Algérie, je suis muté au CQG des *FEFEO*, devenu le *CEFEO* (corps expéditionnaire d'Extrême Orient). Mais les Japonais ont demandé grâce devant la bombe atomique et nous attendons notre démobilisation.

Paris. Il y a toujours un coin tendre dans mon cœur pour cette grande ville si calomniée par les étrangers. Certes, il y a de la luxure à Paris et des boîtes de nuit. Mais toutes les grandes villes du monde ont leur tare au même titre que notre capitale. J'aime Paris pour la beauté de ses avenues, la luxueuse exubérance de son architecture, la grâce de ses habitants et leur fine culture. Paris est une ville qui n'a pas son égale dans le

monde entier. Ce n'est pas seulement une ville, c'est un monde. Le résumé de toute la culture de l'Occident depuis des siècles. Chaque quartier à un cachet spécial qui ne ressemble à aucun autre. Tous les domaines de l'art, de l'humanisme et de la science sont représentés sous leur forme la plus haute. Peu de gens savent que même celui qui a soif de spiritualité peut aussi y trouver ce qu'il cherche. Je vais y consacrer mon temps libre.

Gouroukrita, le sage de Saint Mandé

De mystérieux liens d'amitié relient les mystiques. Il semblerait qu'un pouvoir invisible les assemble et les fait sympathiser.

A St Raphaël, j'ai rencontré le Docteur M, un médecin plus âgé que moi. Le Docteur M est bouddhiste et il en est fier. Ses sympathies vont plutôt vers le bouddhisme tibétain, le « lamaïsme ». Il connaît le sanscrit et le tibétain et a traduit des textes tibétains en français. Il a une sérieuse et longue expérience de la méditation. Je l'écoutais avec admiration et lui demandais des conseils comme à un grand frère. Il m'a parlé de son « gourou », son maître spirituel : « un véritable sage désireux de guider ceux qu'il juge aptes à recevoir son enseignement ». J'ai bondi de joie. Depuis l'âge de vingt ans, le mot de gourou a été pour moi comme une formule magique. Le prononcer ou simplement y penser m'amenait des larmes aux yeux. Mais qu'est-ce donc qu'un Gourou ? Est-ce si différent des relations humaines ?

J'avais à peine quatre ans quand mon père est mort et son visage n'a pas laissé de traces dans ma mémoire d'enfant. Les psychanalystes diront qu'ayant été privé de l'amour paternel, cette privation refoulée et sublimée s'est manifestée par la recherche du Gourou dans la conscience de surface. Peut-être est-ce partiellement vrai. Mais qu'importe ce que disent les psychanalystes... La psychanalyse est une science encore dans l'enfance. Elle n'a exploré qu'une faible partie des méandres de l'esprit humain. Mais notre esprit est un ensemble où tous les niveaux fonctionnent en interrelation. On ne peut le connaître et porter de jugement que si on l'a compris dans sa totalité.

Les psychologues d'Occident admettent couramment que l'art, la dévotion, l'amour du Divin, etc... sont des sublimations de l'instinct sexuel. Peut-être faudrait-il renverser les données du problème et postuler que l'amour sexuel n'est qu'une dégénérescence ou une fausse interprétation de l'amour du Divin. Il est vrai que beaucoup de nos actes et de nos pensées sont des représentations symboliques de la vie sexuelle. Mais notre génitalité n'est pas notre dernier mot. L'acte sexuel est une représentation symbolique de quelque chose de plus fondamental. L'impulsion vers la recherche de l'« Autre » provient du fait que (sur le plan instinctif) nous avons conscience d'être séparés de « quelque chose » et que nous aspirons à l'« union » : l'union avec la Conscience universelle. Gourou est-il le chaînon qui devra nous relier à cette conscience.

Le Gourou physique (je veux parler du véritable gourou) marque en quelque sorte le point de virage de l'amour humain à l'amour du Divin. Ce n'est qu'une de ses fonctions mais non la moindre. En langage psychanalytique, on pourrait dire qu'il opère un « transfert affectif ». En réalité, le véritable gourou est Dieu lui-même. Notre « Moi » lumineux, le « Christos » des gnostiques. Il se concrétise en une forme humaine visible quand notre esprit devient mûr pour la recherche intérieure.

Mon ami, le Dr M a écrit à son maître pour annoncer ma venue. Par une belle après midi d'été, le métro me conduit à St Mandé. Avenue Victor Hugo... Hospice Lenoir- Jousseran... Je demande le Docteur Garet. On me conduit dans sa chambre. Une chambre de malade ! Le docteur, ancien interne des hôpitaux de Paris, diplômé de psychiatrie est cloué sur son lit depuis près de trente ans. Il vit comme un véritable moine, dénué de tout moyens, aux frais de

l'assistance publique. Des troubles cérébelleux, conséquence d'une insolation l'ont amené ici après une vie active. Un homme ordinaire se serait allé au désespoir ou aurait sombré dans la démence. Mais, le Dr Guret (Gougoukrita comme il se surnomme) n'est pas un homme ordinaire. Il est un « ascète né » pour employer son propre vocabulaire. Son esprit s'est tourné au-dedans, vers l'introspection. Il a découvert les secrets et le fonctionnement des rouages complexes de notre machine à penser. Il a trouvé quelque chose de plus. Ce qu'il appelle « *l'Au-delà de...* »

Un jour, des livres sur le « Bouddhisme Theravada » et sur le « Vedanta » sont tombés entre ses mains. Il s'est aperçu que ses découvertes coïncidaient avec la sagesse du Bouddha et celle des grands sages de l'Inde. Maintenant il se dit bouddhiste Theravadin. On ne peut lui faire reprocher ce que disait un grand maître Zen à un de ses élèves : « Il y a trop de bouddhisme dans ce que vous dites ». Ce qu'il enseigne est une chose vivante et vécue. Il ne se sert de mots et d'idées puisées dans les livres que pour faciliter les contacts avec ses interlocuteurs. Le langage des mots est « l'indispensable intermédiaire » dit-il.

Les Bouddhistes de Paris le regardent avec méfiance. Car selon eux, ses vues ne sont pas très orthodoxes. Elle friseraient même parfois l'hérésie.

Une courte barbe grise encadre ce visage de vieillard souriant et paisible. Pas de trace de cette tristesse résignée que l'on observe si souvent chez les malades incurables ou les pensionnaires d'hospices de vieillards. Ses yeux sont toujours en alerte, toujours éveillés, saisissant au vol une réaction intéressante de l'interlocuteur et surveillant soigneusement ses propres réactions mentales. « Avant tout ne pas perdre sa SHANTI (paix intérieure) » dit-il.

Me voici son élève. Il veut enseigner, sachant qu'il a quelque chose à transmettre. Il demande donc qu'on lui envoie des élèves. Mais il est difficile dans le choix de ses disciples. Il accepte de préférence les médecins, à condition qu'ils aient répondu favorablement aux « tests ascétologiques » qu'il fait à leur insu.

Il commence ses leçons comme le ferait un maître d'école. Il insiste même pour que je prenne des notes. Avant de partir, il me prête la première partie de son manuscrit sur l'Ascétologie, et quelques livres sortis d'une armoire abondamment fournie.

Pendant cinq ans, je suis son enseignement. Une étape importante qu'il m'aide à couvrir.

Peut avant de terminer ce livre, une lettre venant de France m'apprend la mort de Gougoukrita. Voici comment un témoin oculaire a décrit ses derniers moments :

« Il est décédé le 5 mars 1966 à 6h du matin d'une broncho-pneumonie. Ce fut je crois la phase terminale d'une fin qu'il pressentait. Il est mort en pleine conscience, avec le souci d'analyse que vous lui connaissiez. Son masque mortuaire m'a vivement frappé par sa beauté sereine, avec une sorte de sourire intérieur un peu moqueur mais rayonnant... »

Monsieur Gurdjieff, le « Maître russe »

Monsieur Gurdjieff est un étrange personnage. « Un maître d'une classe exceptionnelle comme il est rare d'en rencontrer ». C'est ainsi qu'en parle un de ses principaux disciples avant de me le présenter. Encore une providence. Mon ami le Dr M m'a introduit dans cet étonnant milieu. Il n'est pas à Paris, mais il m'a donné un mot d'introduction pour C de l'institut pasteur. Il est le deuxième chaînon. Le troisième est Madame de S, la gardienne du Seuil.

Madame de S est une grande dame russe au visage noble et attrayant. Ses grands yeux vous regardent droit en face. Elle pourrait vous fasciner si elle le voulait. Elle sert d'interprète entre Gurdjieff et ses élèves. Le maître s'exprime en effet dans un français élémentaire souvent obscur ou incompréhensible. C'est elle aussi qui transmet et commente les instructions du maître. Elle semble porter toute la charge de la direction spirituelle et matérielle de l'organisation.

Il semble que c'est elle le véritable « maître » et que Gurdjieff est là comme un spectateur goguenard regardant s'agiter les poupées humaines dont peut-être, il sait tirer toutes les ficelles.

Madame de S me reçoit très aimablement dans son appartement de la rue N. Elle prend d'emblée un ton familier et affectueux comme si j'étais déjà accepté dans le groupe des disciples.

Mon premier contact avec le maître sera une invitation à déjeuner à sa table. Je suis très touché de ce grand honneur accordé au débutant inconnu que je suis.

Le jour prévu, j'arrive à l'appartement du maître, rue M. Je me retrouve face à ce célèbre gourou russe. Gurdjieff est un homme de taille moyenne, plutôt gras. Il paraît assez âgé, plus de soixante ans probablement. Son crâne est presque chauve et il porte une longue moustache. Un homme très simple. Pas le moindre désir de jouer un personnage ou de vouloir « en imposer ». Il semble vivre constamment dans un état de relaxation à la fois physique et mental. Le maître s'exprime dans un français élémentaire formé surtout de noms communs et d'adjectifs, dépourvu souvent de verbes et d'articles. De temps en temps, il s'adresse en russe à un compatriote qui traduit si nécessaire. Il sourit presque toujours, mais d'un sourire presque ironique.

Présentation au maître... En quelques mots, il porte un jugement sur moi dont je ne saisis pas la signification. Je lui demande s'il consentirait à prendre la charge de me guider dans le domaine spirituel. Il me répond par une question :

- Vous fumez des cigarettes ?
- Je ne fume pas. Juste quelques bouffées de pipe ou de rarissimes cigarettes.
- Et bien, calculez ce que vous avez économisé en ne fumant pas, vous me donnerez cet argent et je vous guiderai.

Plaisante-t-il ou parle-t-il sérieusement ? Je préfère croire qu'il plaisante car je n'aurai qu'une piètre estime pour un maître qui vendrait sa sagesse. Néanmoins, plus tard, en Inde, j'apprendrai que cette exigence n'aurait rien de choquant dans le cadre de la tradition hindoue. C'était jadis la coutume de donner au gourou la DAKSHINA, c'est-à-dire les honoraires pour son enseignement. Pourtant, je n'ai rien rencontré de semblable auprès des grands sages modernes avec lesquels j'ai été en contact.

Gurdjieff semble faire la cuisine lui-même. Je le vois, une cuillère à la main remuer des ingrédients dans une casserole sur le fourneau.

Nous nous mettons enfin à table. En plus du maître et de Mme de S, d'autres personnes que je ne connais pas déjeunent avec nous. On est tout de suite à l'aise avec Gurdjieff. Pas de souci de politesse. Pas de rigidité. Je me sens étrangement naturel. Une multitude de petits plats tous délicieux sont servis. Ils me sont tout à fait inconnus. Des préparations russes, grecques ou caucasiennes car le maître serait en fait un Grec du Caucase. A moins que ce ne soit des recettes ramenées d'Inde, du Tibet ou de Mongolie. La boisson me frappe et me choque à la fois. Elle est servie dans des petits verres. Pas d'eau sur la table, pas de vin non plus. On boit seulement un liquide fortement alcoolisé. De la vodka peut-être. Mangez ou ne mangez pas mais il faut boire. Le maître nous force à boire les verres « cul sec » et les remplit immédiatement après. Il n'admet aucune défaillance sur ce point.

Je suis buveur d'eau (mais pas mauvais caractère...). Il m'arrive de boire du vin très rarement en petite quantité. Mais j'ai horreur de l'alcool. Je n'ai jamais trouvé de délices dans ce liquide qui vous brûle la bouche, fait contracter douloureusement l'œsophage, vous suffoque et vous donne le hoquet. J'essaye de parlementer pour essayer d'échapper au supplice, mais le maître est intransigeant. Je parviens seulement à échapper de temps en temps à une tournée ou à laisser un petit fond dans mon verre. Pourtant, malgré mon manque d'entraînement, je ne suis pas ivre, ni même loquace. Est-ce l'influence du maître ou bien y a-t-il une contre drogue dans les préparations ?

Peut-être cela fait-il partie des techniques du maître que d'alcooliser un de ses disciples ou un nouveau venu. L'alcool produit en effet une relaxation mentale qui permet d'étudier et de connaître plus facilement le tempérament et l'esprit d'une personne.

A chaque tournée, on porte un toast. Des toasts aux idiots ! Nous disons par exemple : « Je bois à l'idiot sans espoir ». Le but de toute discipline spirituelle est d'aller au-delà des pensées et des mots et de réduire notre esprit au silence. « L'idiot » spirituel à l'inverse de l'idiot mondain (déchet de la société) est au sommet de l'échelle des réalisations spirituelles. D'autre part, l'espoir est le mobile central qui anime notre esprit. Renoncer à tout espoir et à tout désir, c'est abandonner des ombres décevantes. Alors le réel qui est le bonheur parfait se révèle spontanément.

Le repas terminé, je prends congé du maître. Je suis invité le soir à une réunion de disciples.

En fin de journée, je vais d'abord chez Madame de S pour les instructions et l'enseignement spirituel. Elle nous donne également des directions sur la manière de méditer. Ensuite, nous allons chez Gurdjieff à la réunion du soir.

Je ne saurais comment décrire cette réunion... Cela ne ressemble en rien à une classe ou une salle de conférence, mais plutôt à un cocktail. On reste debout, on se ballade, on parle, on rit, on plaisante. Et on boit à nouveau. Malgré le Tohu-Bohu, Gurdjieff veille à ce qu'on vide consciencieusement les verres. Je profite d'un moment où son attention est dirigée ailleurs pour refiler une tournée à un voisin amateur de ce genre de liquide. Hélas, le maître aperçoit mon geste et dirige vers moi un regard réprobateur. Il me tient à peu près ce langage : « Je voulais vous placer dans mon cercle ésotérique mais maintenant vous ne serez plus que dans mon cercle exotérique ». Me voici dégradé... Nous sommes une vingtaine ou une trentaine dans une chambre d'appartement ordinaire. Presque tous sont jeunes. La plupart me sont inconnus. Ils semblent presque tous venir de classes aisées. Il y a des médecins, des écrivains, des artistes. Certains semblent avoir une foi profonde en leur maître. La plupart doivent avoir trouvé quelque chose à leur goût puisqu'ils reviennent et restent avec Gurdjieff.

Le maître est entouré de quelques jolies filles. Une toute jeune (pas plus de dix-huit ans) très belle semble être la favorite. Des racontars disent que les contacts du maître avec ces jeunes ne se limitaient pas seulement à l'amour mystique ou même platonique...

L'alcool et les femmes ? Est-ce cela que cette aristocratie parisienne vient chercher ici ? Certes non. Ce n'est pas cela. Ou du moins que cela. Les lieux de débauche ne manquent pas à Paris.

Loin de moi l'idée de porter un jugement sur le maître russe. Mes contacts avec lui ont été trop courts pour me le permettre. Après quelques jours seulement, j'ai battu en retraite pour ne plus jamais revenir. En ce qui concerne la vie spirituelle, je ne suis, hélas, qu'un vulgaire conformiste. Mon idéal du sage est le type classique de l'ascète : « pur comme une goutte de rosée, lumineux et transparent comme le saphir ». C'est la route royale que j'ai choisie. Celle qui passe par une purification et un raffinement de l'esprit jusqu'à ce qu'il se fonde dans l'Absolu.

Néanmoins, l'Absolu est au-delà du bien et du mal et il existe un chemin qui passe par le côté négatif de notre esprit. De tous temps, il y a eu des écoles qui ont tenté de se saisir du dynamisme de l'union sexuelle pour transcender nos limitations humaines.

La Bible nous parle des horreurs des cultes de BAAL-ZEBUTH et de MOLOCH que les enfants d'Israël avaient comme mission d'éradiquer pour les remplacer par le culte de l'ELYONN, le Dieu suprême.

En Grèce ancienne, les pratiques des voies dionysiaques et apolloniennes semblent avoir coexistés.

De nos jours encore en Inde, fleurissent quelques sectes :

Le VAMACHARA qui est un rameau de l'école SHAKTA Cet « horrible » VAMACHARA comme l'appelait VIVEKANANDA a pris comme objet de culte tout ce que l'Inde orthodoxe a en horreur : l'union sexuelle, l'alcool et la viande. Il propose à ses adeptes, non pas la renonciation au monde pour atteindre le bonheur de la libération, mais la BHOKTI-MUKTI, la jouissance du monde et la libération en même temps.

Les AGHORAPANTHA forment une secte de yogis presque éteinte de nos jours. Mais il en existe encore quelques specimens dans la montagne de GIRINAR. Ils poussent l'horreur quelquefois jusqu'au cannibalisme.

Les KARTABHAJA appelés encore SAHAJIKAS sont rattachés à l'école Vishnaïste. Les disciples vivent entre eux sous le mode d'amants et maîtresses. Quand le maître de demande à une femme disciple : « avez-vous trouvé votre Krishna ? », cela signifie : « avez-vous trouvé un amant parmi les disciples ? »

La plupart des membres de ces sectes, réussissent à dépasser l'instinct bestial pour s'emparer de pratiques magiques de bas étage comme l'art de séduire, l'art de rendre une personne esclave, l'art de tuer un ennemi par magie etc...

Toutes ces voies sont difficiles et périlleuses et ne conviennent pas un esprit occidental. Cependant, il est certain qu'un maître (quand il est parfait) est au-dessus des conventions sociales de bien et de mal et de toutes les lois morales et religieuses. Néanmoins, étant le « Bien Parfait », il ne fera en règle générale que des actes irréprochables. RAMAKRISHNA disait à ce sujet : « un parfait danseur ne fait jamais un faux pas »

Je n'ai jamais rencontré ni en Inde, ni à Ceylan de sage parfait enseignant le code moral admis par les conventions sociales. L'histoire et la légende nous parlent de yogis ayant librement fait usage de leur droit d'être au-delà du bien et du mal.

VILAMAKIRTI, un des disciples laïques du Boudha, dit le VILAMAHARTI NIRDESA (cite Arthur Walez dans « Buddhist texts » par E. Conze) avait atteint un tel degré de perfection qu'il pouvait fréquenter impunément les tavernes et les lieux de débauche. C'était aussi un dialecticien si habile qu'aucun des grands disciples du maître n'avaient pu lui tenir tête.

PADMA SAMBHAVA, un des fondateurs du lamaïsme au Tibet avait commis les actes interdits les plus horribles par compassion pour les victimes. Bien entendu, le fait de violer le code moral établi n'est pas la preuve suffisante d'une réalisation parfaite. La preuve se trouve dans le pouvoir du Yogi et dans sa connaissance de la vérité.

L'histoire suivante en donne une illustration¹ :

¹ Adapté d'après le texte anglais : *The books of the great liberation* par Ewans- Wentz.

Un jour, un HERUKA (ascète nu) apparut dans une petite ville d'Inde (C'était PADMA SAMBHAVA qui avait pris cette forme). Il alla droit dans une taverne et demanda à la patronne de lui servir du vin. Boire du vin est une faute très grave pour un moine en Inde. Elle lui demanda quelle quantité il désirait. Le moine répondit : « Tout ce que vous avez en magasin ». Il y avait plusieurs centaines de jarres et la patronne lui demanda s'il avait de quoi payer. Le HERUKA répondit qu'il payerait après le coucher du soleil. Il se mit à boire sans arrêt et bientôt. Toutes les jarres de la taverne furent vidées. Il envoya la patronne chercher du vin dans d'autres tavernes. Le soleil était sur le point de se coucher mais le moine posa son PHURBA (poignard magique) sur le comptoir, moitié dans l'ombre, moitié dans la lumière du soleil. Le soleil arrêta sa course et resta immobile dans le ciel. Cela dura plusieurs semaines. La chaleur devint intolérable, les rivières et les étangs s'asséchaient et les épis de céréale flétrissaient dans les champs. Les gens du pays se plaignaient. Ils pensaient que leur infortune était une punition des dieux due à l'inconduite du moine dans la taverne. Ils demandèrent au roi du pays d'intervenir.

Le roi lui-même descendit dans la taverne et réprimanda sévèrement le moine. Il lui demanda pourquoi il ne cessait pas de boire. Le HERUKA répondit qu'il avait promis de régler l'addition après le coucher du soleil et qu'il n'avait pas de quoi payer. Alors le roi fit remettre à la patronne de la taverne le montant de la note. Le HERUKA enleva son poignard magique du comptoir et le soleil se coucha. Puis tout rentra dans l'ordre.

On raconte aussi que le grand SHANKARACHARYA renommé pour sa sagesse et sa pureté, voulant un jour donner une leçon à ses disciples, entra accompagné d'une dizaine de moines dans une taverne et commanda de l'alcool. La vénération pour un gourou est très grande en Inde et SHANKARACHARYA était considéré comme un des maîtres du plus haut niveau. Les disciples se demandaient s'ils devaient suivre l'exemple du maître car boire du vin est considéré en Inde comme une faute très grave, même pour un laïque. Une partie des moines décida de boire le vin tandis que les moines les plus expérimentés décidèrent de s'abstenir.

SHANKARACHARYA sortit de la taverne sans dire un mot et continua sa promenade suivi de ses disciples. Il entra dans l'atelier d'un forgeron et se mit à avaler des charbons ardents mais là, aucun des disciples n'osa marcher sur les traces du maître...

A une autre occasion, SHANKARACHARYA démontra qu'il était au-delà du bien et du mal : Afin d'accomplir sa mission – c'est-à-dire rétablir le brahminisme orthodoxe dans l'Inde alors qu'elle était encore sous l'influence bouddhiste- SHANKARACHARYA voyageait de long en large dans le pays et engageait des discussions religieuses avec des moines bouddhistes et des représentants d'autres sectes de l'hindouisme. Ces discussions n'étaient pas de simples joutes verbales car l'enjeu était important. Il arrivait fréquemment que le perdant doive se brûler vivant ou aller se noyer dans la mer. L'une de ces joutes philosophiques eut lieu un jour avec un célèbre brahmane du nom de MADAN MISRA. Il était un représentant de l'école du PURVA MIMAMSA qui soutenait que les rites sacrificiels prescrits pour les VEDAS étaient à eux seuls suffisants pour atteindre le but suprême. Il n'était donc pas nécessaire de renoncer au monde comme l'enseignait SHANKARACHARYA.

L'enjeu de la discussion était le suivant : Si MADAN MISRA était vaincu, il devrait renoncer au monde, devenir moine (SANYASI) et suivre l'enseignement de l'école de SHANKARACHARYA. S'il était victorieux, SHANKARACHARYA s'engageait à abandonner la vie monastique et à mener la vie d'un mondain.

La bataille oratoire s'engagea et dura plusieurs jours. Finalement, MADAN MISRA dut s'avouer vaincu. Mais son épouse, une femme très sage, intervint et prétendit que la victoire de SHANKARACHARYA n'était pas complète car l'homme et son épouse formaient une unité. Il devait donc aussi vaincre cette dernière. SHANKARACHARYA accepta le défi. La dame aiguilla le défi sur les points du KAMA-SUTRA qui règle les relations sexuelles. SHANKARACHARYA avait toujours observé le vœu de chasteté le plus strict et il était tout

à fait ignorant en cette matière. Néanmoins, il ne s'avoua pas vaincu et demanda un délai pour se documenter.

SHANKARACHARYA ne pouvait pas se permettre d'avoir des relations sexuelles, son corps physique étant un corps de yogi pur depuis l'enfance. De plus, son prestige de réformateur en aurait considérablement souffert. Il contourna la difficulté. Un RAJAH du voisinage venait à peine de mourir. SHANKARACHARYA sortit de son corps physique qu'il laissa dans un endroit caché dans la jungle sous la garde de quelques disciples et entra dans le corps du RAJAH.

Quelle ne fut pas la surprise des ministres du roi et de ses reines quand ils virent leur monarque ressusciter juste avant que soit allumée la flamme du bûcher funéraire ! Leur étonnement fut encore plus grand quand ils s'aperçurent que ce roi qui avait été un homme tout à fait ordinaire, parlait et se conduisait comme un grand sage.

Bientôt ils soupçonnèrent que quelque yogi avait opéré un transfert de conscience. Afin de ne pas perdre un roi aussi remarquable, des ordres furent donnés aux soldats de battre la campagne afin de trouver un corps humain gisant sans vie et de le brûler.

Pendant ce temps, le roi -SHANKARACHARYA- se réjouissait avec ses reines, goûtait des plaisirs de la cour et finit par oublier complètement ce qu'il avait été auparavant.

Les disciples ne voyant pas revenir leur maître, envoyèrent l'un d'entre eux à sa recherche. Il parvint à pénétrer dans le palais malgré la présence des gardes et récita au roi -

SHANKARACHARYA- un hymne que ce dernier avait composé sur la gloire de l'ATMAN.

En l'entendant, SHANKARACHARYA se souvint de sa véritable personnalité et retourna dans son corps qui revint à la vie juste au moment où les soldats du roi qui l'avaient découvert allaient l'incinérer.

Désormais parfaitement documenté en matière de relations sexuelles, SHANKARACHARYA retourna chez MADAN MISRA et engagea la polémique avec son épouse. Celle-ci fut finalement vaincue comme l'avait été son mari. Tous deux prirent le SANNYASA, l'initiation monastique et devinrent les plus ardents soutiens du mouvement VEDANTIQUE.

Un Gourou peut dans des circonstances exceptionnelles ordonner ou faire faire au disciple un acte délictueux s'il juge que cela est indispensable à son progrès. Les deux histoires suivantes en sont les illustrations :

Le maître CHIH- YUEH¹

Le maître de la loi, FA-HUI était un moine bouddhiste chinois très avancé dans le domaine spirituel. Néanmoins, il n'avait pas encore atteint la réalisation sérieuse. Un jour, une nonne lui conseilla fortement d'aller à KUCHA dans le TURFAN au monastère de « la fleur d'or » où vivait CHIH-YUEH, un maître renommé, qui dit-elle lui enseignerait le suprême DHARMA (sagesse). FA-HUI suivit son conseil. Il arriva chez CHIH-YUEH qui le reçut très cordialement. Il lui offrit une cruche pleine de vin et lui demanda de boire. FA-HUI protesta avec véhémence et dit qu'il ne pouvait se résoudre à avaler cette chose impure. Le maître CHIH-YUEH prit FA-HUI par les épaules, lui fit faire demi tour et le mit à la porte. La cruche à la main, FA-HUI se dirigea vers la cellule qui lui avait été assignée.

Dans sa chambre, il réfléchit longuement et se dit : « Je suis venu de si loin pour lui demander conseil, peut-être y a-t-il quelque chose que je ne comprends pas dans sa manière d'agir. Il vaut peut-être mieux que je fasse ce qu'il m'a conseillé ». Alors il avala d'un trait tout le vin contenu dans la cruche. Cela le rendit complètement ivre, malade, malheureux et finalement il perdit conscience.

Quand il eut cuvé son vin, se rendant compte qu'il avait rompu ses vœux de moine, il eut terriblement honte et se frappa avec son bâton. Désespéré, il fut sur le point de se suicider.

¹ Extrait du TAKAKUSU TRIPITAKA adapté d'après la traduction anglaise d'Arthur Waley

Mais à l'issue de cet état de désespoir il atteignit l'ANAGAMI-PHALA, l'avant dernier état de réalisation spirituelle mentionné dans les écritures bouddhistes (le plus élevé étant celui d'ARAHANT).

Quand FA-HUI revint dans la cellule du maître CHIH-YUEH, celui-ci lui demanda :

- L'avez-vous eu ?
- Oui, je l'ai eu, répondit FA-HUI

La plus belle fille de SAKYAS

NANDA, le cousin de Bouddha avait pris la robe de moine mais faisait ses pratiques sans enthousiasme et désirait retourner à la vie mondaine.

Ayant appris cela, le Bouddha lui demanda s'il était exact qu'il désirait retourner à la vie inférieure et qu'elle en était la raison. NANDA répondit : « Vénérable, le jour où j'ai quitté ma maison, une fille du pays des SAKYAS (le royaume du père de GOTAMA le Bouddha), les cheveux à moitié défaits, la plus belle fille du pays se retourna pour me voir partir et me dit : « Puisses-tu revenir bientôt jeune maître ». Je pense sans cesse à elle. Je ne trouve aucun intérêt aux exercices spirituels et je compte abandonner mes pratiques pour retourner à la vie inférieure »

Utilisant son pouvoir magique, le maître prit NANDA par le bras et le transporta au royaume de SAKKA (INDRA, le roi des dieux).

Il y a avait là cinq cents APSARAS, des nymphes divinement belles qui venaient servir le roi des dieux. Elles étaient nommées : « celles au pied de Colombe ».

Le Bouddha demanda à NANDA si elles étaient aussi belles que la fille de SAKYA. NANDA répondit que la plus belle fille des SAKYA comparée à une de ces nymphes serait semblable à une guenon dont on aurait coupé le nez et les oreilles. Le maître ramena NANDA sur terre et lui promit que s'il pratiquait consciencieusement ses austérités, il pourrait obtenir une de ces nymphes divinement belles. Les autres moines apprirent bien vite que le vénérable NANDA suivait ses pratiques religieuses en vue d'obtenir les cinq cents nymphes et le tournèrent en dérision.

Triste, honteux et dégoûté, NANDA vivait à l'écart et mettait toute son ardeur dans ses pratiques spirituelles. Il atteignit rapidement l'illumination finale. Il en oublia complètement les nymphes et la fille de SAKYAS car les joies terrestres ou célestes sont insignifiantes comparées au bonheur de l'illumination.

La mission RAMAKRISHNA

Ici, tout est clair et simple dans la classique et solide tradition vedantique de l'Inde.

Le grand sage RAMAKRISHNA qui a vécu dans la seconde moitié du siècle dernier a ouvert une ère nouvelle dans les relations entre l'Hindouisme et le monde occidental. Il semble avoir été le premier grand sage hindou qui a ouvertement et clairement reconnu l'unité fondamentale de toutes les religions, comme des voies différentes mènent vers le même but.

Son disciple, VIVEKANANDA a voulu aller encore plus loin et a entrepris de propager la sagesse de l'Inde sous la forme du VEDANTA dans le monde entier.

C'est de là qu'est née la Mission RAMAKRISHNA. Elle a maintenant des centres dans la plupart des grands pays du monde.

C'est la première fois dans l'histoire que l'hindouisme (religion foncièrement nationale et raciale) envoie des missionnaires pour propager ses doctrines. Il ne s'agit pas de convertir qui que ce soit. Le VEDANTA se considère comme une base commune à toutes les religions, leur fondation ésotérique. Selon les mots de VIVEKANANDA, le VEDANTA ne demande pas aux chrétiens ni aux musulmans de devenir hindous, mais veut l'aider à devenir un meilleur chrétien et un meilleur musulman, à mieux comprendre sa propre religion.

En 1945, le centre de la mission était à Saint-Mandé, rue Alphand dans l'appartement de Mme N dont l'époux avait été un ardent soutien du mouvement veddantique en France. Après la mort de son mari, Mme N poursuit l'œuvre commencée.

Mme N me reçoit très cordialement. C'est elle qui s'occupe de la direction matérielle du centre RAMAKRISHNA de Paris. Selon une coutume courante en Inde, elle tient les fonctions de la « mère de l'ashram ». Le swami l'appelle NATAJI (NATA=mère ; JI est un suffixe montrant le respect).

Le swami chargé de la direction de la mission est un hindou du Sud de l'Inde, prince de la famille royale de Cochin (sur la côte du Malabar). Son nom de moine est SWAMI SIDHESWARANANDA. Il est un disciple de BRAHMANANDA, le plus grand des disciples directs de RAMAKRISHNA. Sur la proposition de VIVEKANANDA et avec l'assentiment du maître, les co-disciples l'ont surnommé RAJA (leur roi). BRAHMANANDA fut le premier chef spirituel de la mission. Il a la réputation d'être très difficile dans le choix de ses disciples et ne donne l'initiation qu'à de rares élus. SIDHESWARANDA fut un de ces élus.

Un de mes amis de la bibliothèque nationale et disciple de longue date de SIDHESWARANANDA m'introduit auprès du swami. Ce dernier est drapé de la robe orange du SANYASI et coiffé d'un turban de la même couleur. Il est plus grand que la moyenne. Il a de larges épaules. On a du mal à croire qu'il souffre d'une maladie du cœur qui l'emportera quelques années plus tard.

SWAMI SIDHESWARANANDA sait mettre ses auditeurs à l'aise dès le premier contact. Il a (comme certains sages hindous) cette familiarité cordiale, expression spontanée d'une tendresse pour l'humanité. Très différent de l'amabilité conventionnelle des gens bien élevés. Le swami a appris le français rapidement. Il le parle presque couramment, prononce des discours et écrit même des livres dans notre langue.

Il a eu la gentillesse de m'accorder une entrevue privée car je désirais lui demander quelques conseils. Il m'a attribué un mantra. Une formule magique sacrée à répéter en boucle. Il m'a indiqué la manière de le moduler. Enfin, il m'a donné des directions sur des méthodes de méditation. Selon le canon orthodoxe hindou, cela équivaut à une DIKSHA, une initiation officielle. Si je l'accepte, le swami prend envers moi la lourde responsabilité de Gourou et moi les obligations du disciple. Des liens qui ne peuvent jamais être rompus, même par la mort.

Les swamis de la mission RAMAKRISHNA ne donnent pas l'initiation en leur propre nom, mais ils initient au nom de RAMAKRISHNA. Comme le faisaient jadis les disciples du Christ.

En Inde, on pose souvent cette question à un SADHAKA (celui qui suit une discipline spirituelle) : Avez-vous reçu la DIKSHA ? Qui est votre Gourou ?

Depuis des millénaires, la tradition spirituelle est transmise dans ce grand pays de maîtres à disciples, de Gourou à SHISHYA.

Officiellement, si après un rite cérémoniel, le maître murmure un mantra dans l'oreille du disciple, la relation de Gourou à SHISHYA s'instaure.

En réalité, la chose est bien plus complexe. La véritable initiation est une transmission de pouvoir dont le résultat devra être un éveil partiel ou total de la KUNDALINI, le pouvoir dormant dans chaque être humain.

Le mantra, la formule sacrée n'est qu'un support, utile, certes, voire même indispensable pour un Gourou de capacité moyenne.

Mais la simple communication d'un mantra sans transmission de pouvoir n'est qu'une illusion d'initiation. D'autre part (et cela est fréquent chez les grands sages) la transmission de pouvoir peut se faire sans mantra, par un regard, un attouchement, voire même à distance.

Une fois la kundalini, le pouvoir divin éveillé (qu'importe le nom qu'on lui donne), c'est le pouvoir qui guidera le disciple. C'est cela le Gourou intérieur, le Christos des gnostiques. Le Gourou humain n'interviendra alors que si le disciple a perdu le contact avec le guide intérieur ou si son esprit est voilé pour une raison quelconque. En fait, le rôle du Gourou humain est d'établir ou de rétablir une connexion de l'esprit du disciple avec le Gourou intérieur.

J'ai revu plus tard le swami à Marseille, puis à Gretz où la mission Ramakrishna fut installée. C'est en Inde que j'apprendrai avec tristesse que le swami SIDHESWARANANDA sera emporté par une crise cardiaque.

Les amis du Bouddhisme

Le Dr M, membre proéminent de cette organisation m'introduit dans ce cercle de bouddhistes français. La plupart des membres ne sont pas seulement des « Amis du Bouddhisme », mais professent et pratiquent le bouddhisme en tant que religion. Ici, on suit les doctrines du THERAVADA et on l'enseigne. Le THERAVADA est encore appelé HINAYANA (petit véhicule) ou Bouddhisme du Sud. Cette doctrine est enseignée à Ceylan, en Birmanie et en Thaïlande. Les moines de cette école déclarent être les seuls à avoir conservé intact et pur l'enseignement original du Bouddha. Les autres écoles, le Bouddhisme du Nord ne seraient que des déformations et des aberrations acquises au contact des religions aborigènes.

Le bouddhisme du Nord qui s'appelle aussi le MAHAYANA (le grand véhicule) prétend que la secte rivale du THERAVADA (HINAYANA- petit véhicule) n'a conservé que l'enseignement ésotérique du maître et qu'il existe une doctrine secrète qui n'a été recueillie que par quelques disciples.

A Paris, on pratique très sincèrement et sérieusement la doctrine du grand maître telle qu'elle est enseignée dans le canon PALI de l'école de Ceylan et l'on répète avec foi et dévotion le *triple refuge* :

BUDHAM SHARANAM GACCAMI
DHAMMAM SHARANAM GACCAMI
SHANGAM SHARANAM GACCAMI

Je prends refuge dans Bouddha

Je prends refuge dans la doctrine

Je prends refuge dans la congrégation (des moines)

L'organisation est rattachée à l'association mondiale des bouddhistes. L'âme du centre de Paris est sans conteste Miss Lounsberry. Une dame d'origine anglaise qui possède une vaste érudition religieuse et philosophique, ainsi qu'une sérieuse expérience de vie spirituelle et de méditation. Elle est digne de la plus haute admiration car elle a mis en jeu toute son énergie et sa fortune, mais aussi sa santé afin de créer cette organisation et propager le bouddhisme en France. Elle a écrit quelques livres d'une réelle valeur, en particulier sur les méthodes de méditation selon l'école du Bouddhisme dans le Sud. Elle est secondée par Mmme Lafuente, descendante de nobles espagnoles dont l'érudition religio-philosophique n'est pas moindre. Cette dernière s'occupe aussi de la direction du périodique trimestriel de l'association : *La pensée Bouddhique*.

On se réunit dans la soirée au 31, rue de Seine. On médite régulièrement. Parfois des conférences sont organisées. La fête bouddhique de WAÏSHAK (la naissance du Bouddha) y est célébrée avec éclat et les représentants des ambassades des pays bouddhistes y assistent généralement.

Cette année, l'association comptera un membre de plus car je me suis inscrit comme membre actif des *Amis du Bouddhisme*.

MAHESH

Qui ne connaît pas MAHESH à Paris parmi ceux qui s'intéressent au Yoga ou à l'Hindouisme ? Je l'avais rencontré vers 1945 alors qu'il débutait à peine. Il est un Hindou de Mysore, un HATHA-YOGI. Un grand gaillard au corps admirablement bien proportionné, exemple vivant des résultats de la science qu'il enseigne.

Son Gourou s'appelle MRITYUNGJAYA. C'est un épithète de Shiva. Un nom comme les autres en Inde qui signifie : « le vainqueur de la mort ». Nom tout à fait approprié pour un maître du HATHA YOGA. L'objectif de cette science est de maintenir le corps en parfaite santé et équilibre ou de le ramener à un état de santé si nécessaire. Ceci, dans le but de préparer l'individu aux étapes supérieures du Yoga.

Il pratique un certain nombre de postures, d'exercices physiques et respiratoires. Les exercices n'ont rien de commun avec ceux de la gymnastique occidentale. Ils sont en effet basés sur une anatomo-physiologie totalement différente de celle qui est familière aux occidentaux. Ils partent de la connaissance du réseau subtil des sept CHAKRAS (MULADHARA, SWADHISTANA, MANIPURA, ANAHATA, VISHUDHA, AJNA et SAHASHARA), des centres psychiques du corps subtil et des innombrables NADIS (les courants nerveux psychiques) dont seuls les trois principaux sont importants à connaître : L'IDA, la PINGALA et le SHUSHUMA.

Les postures (ou ASANAS) et les exercices respiratoires (PRANAYAMAS) visent à emmagasiner de la force vitale dans un ou plusieurs des CHAKRAS et d'ouvrir ou de nettoyer des NADIS oblitérés ou encombrés.

Un HATHA-YOGI bien entraîné acquiert non seulement une santé normale, mais aussi une résistance extraordinaire aux maladies, un pouvoir de cicatrisation rapide des plaies, une digestion super-normale et un accroissement considérable des facultés intellectuelles. Une intensification de toutes les facultés.

Cette intensification a aussi un impact sur les instincts bestiaux et une discipline morale est une condition sine qua non pour la pratique d'un HATHA-YOGA intensif. Dans le cas contraire, on s'expose aux plus graves dangers : débauche, maladie, folie et même la mort. Néanmoins, quelques exercices choisis par un guide averti et une pratique modérée dans le but de se maintenir en forme sont sans danger.

Il y a eu des écoles (et il y en a encore) pour lesquelles le HATHA-YOGA était un yoga total qui avait pour but l'illumination spirituelle. La plus célèbre est celle des quatre vingt quatre MAHA-SIDHAS, les « grands magiciens » dont les aventures et les miracles ressemblent aux histoires des contes des mille et une nuits.

MAHESH a été le premier maître à m'enseigner les ASANAS. Rétrospectivement, j'admire la prudence et la sagesse avec laquelle il m'a guidé dans mes premiers pas. Plus tard, en Inde, j'ai pratiqué la plupart des ASANAS presque comme un expert.

Chapitre II

Préparatifs du départ

La guerre étant terminée, je suis démobilisé. Tout revient progressivement à son rythme normal. De retour chez moi, je reprends mon travail de médecin. Ah ! La profession médicale !

Des journées où on a à peine le temps d'avalier un repas à toute vitesse. Les nuits blanches, le coup de sonnette qui vous réveille à deux heures du matin alors qu'on espérait se reposer après une journée accablante. Le malade ingrat qui change de médecin alors qu'on s'était mis en quatre pour lui être utile. La poignante douleur de voir un bébé mourir quand on espérait le sauver, ayant eu recours à toutes les ressources de la science.

Certes le métier n'est pas fait que de servitudes. Il a aussi ses grandeurs. Le sourire de reconnaissance d'une mère dont l'enfant a été tiré d'affaire après une dangereuse broncho-pneumonie ou une typhoïde vous récompense de bien des peines. Le médecin n'est-il pas le prêtre du monde moderne, l'homme qui assiste à la naissance et à la mort ? Certes, la médecine est un sacerdoce, ou du moins elle devrait l'être. Mais quand il faut voir trente à quarante malades par jour, il est bien difficile de conserver l'attitude du dévouement envers une humanité souffrante. Et que dire des honoraires ? Etre payé pour un acte de dévouement ! Et pourtant il faut vivre...

La médecine que nous pratiquons est une science qui n'a pas encore complètement dépassé le stade empirique. Certes, nous connaissons l'anatomie du corps humain et sa physiologie. Les médecins ont fait des progrès étonnants dans le domaine de la thérapeutique. Mais les lois fondamentales qui régissent le fonctionnement de la machine humaine nous échappent. Notre corps, le monde extérieur et l'univers constituent un ensemble qui réagissent en harmonie. Quand nous traitons une maladie aiguë par exemple, nous bombardons le microbe d'antibiotiques, sans nous occuper de la cause profonde. La maladie est guérie certes, mais le déséquilibre qui l'a occasionné persiste et sera même accentué. Tôt ou tard, il se manifestera par une autre maladie ou un dysfonctionnement.

Le microbe a-t-il attaqué l'organisme par hasard et suffit-il de le détruire pour retrouver la santé ? Non, certes. Le germe n'a réussi à pulluler que parce qu'il a rencontré un terrain favorable. Et cela, par suite d'une rupture d'équilibre ou d'une disharmonie dans les courants nerveux. Cette disharmonie a souvent sa source dans la psychologie. Cette rupture d'équilibre ne peut être diagnostiquée et comprise que si l'on peut imaginer l'homme comme un ensemble, corps et esprit, ayant certes une individualité apparente, mais constamment soumis aux influences sociales, climatiques, cosmiques, etc...

La médecine psycho-somatique d'apparition relativement récente a attiré l'attention de praticiens sur l'influence considérable que peuvent avoir les perturbations psychologiques sur le fonctionnement de l'organisme. En fait, quand on va jusqu'à la racine même de notre esprit, on s'aperçoit qu'il n'est rien d'autre qu'une structure bâtie autour du fonctionnement et de la protection de notre corps. Autour de cette formation de base, viennent se superposer des superstructures de plus en plus raffinées ou sublimées. Le centre vivant qui anime tout l'ensemble, est l'instinct de conservation, la première vibration mentale qui donne son impulsion au centre respiratoire.

Nos émotions sont à leur base, des réactions de défense sur des « micro-maladies » ou de légers dysfonctionnements de notre corps. Par exemple, un point de rhinite ou de trachéite légers, mettra l'individu dans un état d'énervement qui se traduira par une colère si une raison externe se présente. Quelque fois même, il ira inconsciemment à la recherche de cette raison. « Il nous cherche des noises » dira son entourage. Le mouvement de colère entraînera une sensation d'aise instantanée car il apportera un afflux de force nerveuse et une vascularisation plus riche à l'endroit malade.

La maîtrise de soi qui frêne les émotions pathologiques (colère ect...) empêche la micro maladie de prendre de trop grandes proportions et cette dernière disparaît souvent d'avoir pu se révéler. D'autre part, plus les sensations produites par les micro maladies seront fines, plus la fabulation mentale autour d'un fait minime sera importante. Car la finesse des sensations produit une inquiétude vague dont le sujet ne peut définir la cause. Souvent, quand la maladie se révèle, il éprouve un véritable soulagement car il pense avoir découvert la cause de son inquiétude.

En fait, le point de départ de la « micro-maladie » sera sur un ganglion nerveux de la chaîne de voisinage avant même d'avoir atteint la muqueuse. Ceux qui pratiquent assidûment le yoga, peuvent prendre conscience du moment même où la maladie agrippe le point du ganglion nerveux. La prise de conscience se fait sur une sensation désagréable à cet endroit, accompagnée d'un malaise mental. Il existe toute une physiologie subjective connue des yogis.

Les systèmes traditionnels de médecine de l'AYUR-VEDA, la médecine chinoise, la médecine d'Hippocrate semblent avoir reconnu ces faits. Mais aux cours des temps, leurs principes ont été déformés et mal interprétés.

La médecine AYUR-VEDIQUE postule qu'à la base du fonctionnement de notre corps, il y a trois courants nerveux ou plus exactement, des courants de force vitale : KAFA, PITA et VAYU. KAFA est l'élément calmant, ralentissant et refroidissant. PITA est son inverse. Il accélère le fonctionnement de la force vitale, chauffe le corps et les organes. VAYU produit le mouvement, le dynamisme, l'énergétique.

L'individu est en bonne santé quand les trois forces réagissent en harmonie. Quand l'une d'elle est en excès ou en baisse, le déséquilibre se manifestera d'abord par des signes prémonitoires, puis viendra se localiser dans un organe vulnérable et l'individu tombe malade. Le traitement consistera donc avant tout à rétablir l'équilibre de ces trois forces. Par exemple, un rhume ou une bronchite seraient dus à un excès de KAFA. Le VAIDYA (médecin ayur-vedique) devra donc donner un médicament qui diminuera KAFA ou diminuera son inverse PITA.

Ces principes ont souvent été tournés en ridicule en Occident. Ils semblent en effet faire écho aux théories des médecins de Molière sur les tempéraments bilieux et flegmatiques. Mais ces théories étaient un héritage de la médecine d'Hippocrate probablement apparentée au système de l'AYUR-VEDA. Molière nous a montré une caricature du médecin, mais la caricature implique l'existence de l'image normale.

Il semble que dans les temps Védiques, le véritable médecin devait être en même temps un sage ou un yogi. Ce qu'on appelle la NADI-VIGYAN était une condition sine qua non de l'exercice d'une thérapeutique efficace. La NADI-VIGYAN est la science qui traite de la connaissance des courants nerveux subtils. Il y en a soixante douze mille, mais il suffit de connaître les courants principaux. Or, cette anatomo-physiologie subtile ne peut être connue que par une étude subjective qui passe par la filière du yoga : discipline morale, PRANAYAMA (maîtrise de la respiration) ect...

Ces principes ne sont pas applicables à la vie trépidante qu'on mène dans nos grandes villes modernes.

Le médecin moderne qui fait consciencieusement son travail est certes digne d'admiration. Sauver des vies humaines... Soulager des souffrances... Cela est excellent sans aucun doute. Mais la souffrance qu'on a soulagée sera vite remplacée par une autre. Sauver une vie humaine ? Ce n'est qu'un sursis. Tout ce qui est né doit mourir. C'est une règle qui ne souffre pas d'exception. Que faire alors ? Se résoudre au fatalisme résigné ? L'ataraxie ? Fuir dans le Nirvana ou faire comme le yogi qui se désintéresse du monde ? C'est ainsi que vous répondra l'homme de la rue. Car toutes les grandes choses ont leur caricature.

Il existe un chemin qui permet de sortir des limitations humaines, de vaincre la souffrance et la mort. Mais la majorité des humains n'en connaissent que la caricature. Ce n'est pas « l'opium du peuple » ni « se consoler de ses misères » en espérant un paradis après la mort. Il existe de nos jours – et j'en ai rencontré – des êtres humains qui ont essayé et réussi. J'ai vécu parmi eux et je suis encore sous la direction spirituelle d'un des plus grands d'entre eux. Est-ce du VEDANTA ou du YOGA ? Ou du bouddhisme ? A moins que ce ne soit de la KABALLAH ou du soufisme ou peut-être de la théosophie ? Ce ne sont que des mots, des étiquettes sur des flacons. Et souvent l'étiquette est fausse ou le flacon est vide. C'est en nous-même que se trouve la solution du problème. Ce qui est réel en nous ne peut pas mourir. Ce qui est au centre de notre conscience est identique en tous les êtres. Ce qui est la base et le support de toutes choses qui ne peut être atteint ni par la souffrance ni par la mort est aussi l'essence même de notre personnalité.

Faut-il aller pour cela à Ceylan ou en Inde ? Certes non ! Mais peut-être était-ce mon destin d'aller au pays des grands sages. Peut-être aussi les conditions extérieures y sont-elles plus favorables à l'introspection et à une vie de recherche intérieure.

Mon objectif est de rencontrer un de ses grands sages « qui a réussi » et de bénéficier de ses conseils. Je prévois de visiter d'abord Ceylan et si possible de vivre une courte période dans un monastère bouddhiste. Puis j'irai en Inde. Je compte me limiter au Sud car les trois grands sages célèbres, RAMANA MAHARSHI, RAMDAS et AUROBINDO vivent dans le Sud. En outre, je dispose seulement de deux ou trois mois.

Ce n'est pas simple de préparer un voyage. Que de formalités, que de démarches, que de complications pour quelques mois de vacances. D'abord, il faut deux visas, l'un pour Ceylan, l'autre pour l'Inde. Pour les visas, il faut des garants financiers. Pour obtenir un garant, il faut des lettres de recommandation etc... Je réserve une couchette sur un bateau, le « Felix-Roussel » qui m'emportera de l'autre côté du canal de Suez. Ensuite vient toute la série des vaccinations, des formalités bancaires pour les devises, les lettres de recommandation pour les monastères et les ashrams etc...

Été 1950. Je fais un tour rapide à Paris pour aller à l'ambassade d'Inde. J'ai l'occasion de revoir Swami SIDHESWARANANDA de la mission RAMAKRISHNA. La mission a déménagé et s'était installée dans un somptueux édifice à Gretz. Le swami est toujours aussi cordial et avenant. Il me donne de précieux conseils et plusieurs lettres de recommandation précieuses : une lettre pour les centres de la mission RAMAKRISHNA en Inde, un mot pour DILIP KUMAR ROY de Pondichéry. Le swami me répète en effet qu'il est « le plus grand musicien de l'Inde ». Un mot également pour KUALAYANANDA de LONAVLA près de Bombay. KUALAYANANDA est une des plus grandes autorités en matière de science médicale moderne. Enfin, il me donne une recommandation pour aller voir RAMDAS, « un véritable JIVAN-MUKTA (libéré vivant) ». Au milieu de notre conversation, le swami évoque la mort récente de RAMANA MAHARSHI en avril 1950 comme s'il était évident que je le savais. Or j'ignorais complètement cette triste nouvelle. Je reste quelques minutes bouche bée sans pouvoir dire un mot. J'ai l'impression qu'un parent ou un ami très cher vient brusquement de me quitter. Pourtant, je ne connaissais le MAHARSHI que par les livres... Je profite de mon séjour à Paris pour rendre visite à quelques indianistes. L'indianisme est une science dont l'objet est non seulement d'étudier les textes sacrés sanscrits, les religions de

l'Inde et sa civilisation, mais aussi de s'intéresser aux mœurs des habitants de ce grand pays, voire même à leur nourriture. Un de ces indianistes ayant été particulièrement aimable avec moi, je lui demande ce que je pourrais lui rapporter d'Inde pour lui être agréable. Je pensais en effet vraiment revenir au bout de deux ou trois mois...

Aller en Inde est pour moi comme aller dans la caverne aux trésors. Rencontrer les grands sages et leur enseignement à la source même, les yogis, les originaux des textes sacrés, l'étude de toutes les formes du yoga dans le pays où elles sont nées et où elles ont été enseignées depuis des millénaires.... Et d'innombrables choses encore. Je désire rapporter un joyau de cette chambre aux trésors à l'indianiste pour lui marquer ma reconnaissance.

Il répond d'abord : « je n'ai besoin de rien ». Puis après un moment de réflexion : « Ah si ! vous pourriez enquêter pour savoir dans quelle mesure le... (il cita le nom latin d'une variété de lentilles) entre dans l'alimentation des hindous du Sud et si possible m'en rapporter un peu ».

La nature humaine est bien étrange. Je penserai souvent à lui, quand assis près des grands sages, je verrais défiler la foule des visiteurs. Presque tous ont un désir ou une supplique dans leur cœur ou sur leurs lèvres. Mais bien rare sont ceux qui désirent sincèrement la connaissance et la sagesse divines dont l'incarnation même est devant eux. La plupart préfèrent une mesquine faveur : la guérison d'une maladie, le succès à un examen, un avancement dans leur poste de fonctionnaire etc...

Je fais également une courte visite au siège des « amis du Bouddhisme ». J'ai la chance d'y rencontrer NARADA THERO, un célèbre moine bouddhiste de Ceylan, de passage à Paris. Il me fait cadeau – avec ses bénédictions – d'une feuille séchée du BÔ- TREE (FICUS RELIGIOSUS) qui est l'arbre sous lequel le Bouddha a vu la grande illumination. L'arbre originel était à Bouddha-Gaya. Celui qu'on montre maintenant a poussé sur un rameau de l'arbre primitif qui est desséché depuis longtemps. Il existe un autre BÔ-TREE à ANURADHAPURA à Ceylan qui a poussé sur un rameau apporté dans l'île par MAHINDA, le frère du célèbre empereur ASHOKA. Et ce rameau a été détaché de l'ancien arbre de BOUDDHA-GAYA. La feuille que m'a donné NARADA THERO vient probablement d'ANURADHAPURA ou peut-être aussi de KALUTARA (près de GALLE à Ceylan) qui a aussi son arbre.

Le BÔ-TREE est appelé dans les langues de l'Inde, ASHWATHA ou encore PIPAL. C'est le FICUS RELIOGIOSUS des botanistes. C'est un arbre de très grande vitalité qui peut atteindre une taille gigantesque. Quel spectacle magnifique que de contempler un de ces majestueux PIPAL assez communs dans les plaines de l'Inde. Il pousse quelquefois comme un parasite sur un autre arbre, parfois il surgit sur le mur d'une maison ou bien ses racines menacent de détruire les fondations d'un bâtiment voisin. Cela pose un problème car c'est un arbre sacré et il est interdit de le détruire.

Madame La Fuente me donna quelques lettres de recommandation pour des moines et laïques bouddhistes de Ceylan.

A Ceylan, je voudrais séjourner dans « l'Island Hermitage », le monastère de NYANATILOKA, le célèbre moine bouddhiste d'origine allemande. Une courte période de d'essai pour savoir si j'ai l'étoffe d'un moine. Ce dont je doute sérieusement.

J'apprends qu'un certain Mr N a fait un séjour dans ce monastère et vient de rentrer en France. Je prends son adresse afin de lui poser quelques questions.

J'écris à Monsieur N. Il me répond par une lettre étrange. D'abord quelques détails sur l'Island Hermitage qui ne semble pas l'avoir enthousiasmé. C'est surtout, écrit-il, la peur de rencontrer des serpents et en particulier des cobras qui l'a fait retourner en France. La deuxième partie de la lettre est plus intéressante. Il m'apprend qu'il est évêque d'une église libérale et que sa mission est d'aller de ville en ville, de maison en maison pour conférer l'initiation et « transmettre le pouvoir » à ceux qui en sont dignes. Comme au temps des apôtres du Christ. Il me propose de me donner cette initiation. Ou du moins d'essayer.

Est-ce de la curiosité ? L'attrait du mystère ? Ou bien tout simplement l'attention du médecin attiré par un « cas » intéressant ? Je l'invite à passer quelques jours chez moi.

Je le reçois avec tous les honneurs dus à un hôte doublé d'un dignitaire d'église. Monsieur N est grand, mince avec un visage rêveur. Son regard souvent absent semble absorbé par son monde intérieur. Notre conversation porte d'abord sur Ceylan et le monastère bouddhiste. Ce sujet semble très secondaire pour lui. Seule sa mission d'initiateur lui tient à cœur. Il donne à ses disciples rien de moins que l'initiation d'évêque. Et à leur tour, ceux-ci peuvent et même ont le devoir d'initier de la même façon. Une croissance en progression géométrique en quelque sorte.

Il me juge digne de recevoir le pouvoir divin... Il me prévient que nous commencerons le soir, après le dîner...

A vingt deux heures, j'attends que ma vieille gouvernante se retire dans sa chambre au premier étage. Je doute fort qu'elle apprécierait la solennité de cette cérémonie.

Cela se passe au rez-de-chaussée de la maison, dans ma salle à manger. Monsieur N me fait éteindre les lumières et allumer quelques bougies. Il en garde une à la main. Il me place à l'extrémité de la pièce et se met à l'autre extrémité.

Je le vois se livrer à des passes magiques et faire des gestes dont je ne saisis pas la signification. Il semble murmurer quelques formules. J'observe le spectacle car je suis curieux de voir ce qui va se passer.

- C'est fait, mais ça a été dur, dit-il au bout de quelques temps

Il semblerait que mon « centre mystique natal » faisait fortement obstruction à la pénétration du pouvoir. Mais comme il a perçu quelques lumières autour de ma tête, il en conclut que le pouvoir a été transmis. Me voilà donc évêque, purifié de toutes mes fautes et apte à donner l'initiation.

- Et maintenant, ne péchez plus, me dit-il.

Un peu plus tard, il ajoute :

- Après tout, je ne sais pas pourquoi je vous ai donné l'initiation, vous êtes meilleur que moi

Je dois avouer que je n'ai rien senti, ni avant, ni pendant, ni après la cérémonie.

Monsieur N est retourné chez lui afin de poursuivre sa mission purificatrice...

Que dire ? Que conclure ? Mais à quoi bon juger ? N'est-ce pas le même Divin qui apparaît à travers toutes les formes ? Le sage et le fou, le pur et l'impur, le saint et le tartuffe. « C'est sa LILA¹ » disent les sages de l'Inde.

¹ LILA : littéralement : un jeu. Terme technique employé par l'école vischnouiste pour désigner la manifestation du divin dans l'univers.

Chapitre III

A bord du Felix Roussel

Le douze décembre 1950, je quitte Marseille et la France à bord du « Felix Roussel ». Quelques jours avant mon départ, un entrefilet dans les journaux m'apprit la mort de SRI AUROBINDO à Pondichéry. Hélas ! Il est le deuxième sage à se réfugier dans le Nirvana juste avant mon arrivée. Si mes préparatifs n'avaient pas été si avancés, peut-être aurais-je ajourné le voyage.

Le 12 décembre au soir, un peu avant le coucher du soleil, le « Felix Roussel » s'éloigne lentement du port de Marseille. Presque tous les passagers regardent en arrière comme si de nombreux fils invisibles nous reliaient encore à cette terre. Un à un, les fils se rompent. D'abord, les amis qui agitent leur mouchoir sur le quai, les uns essuyant une larme qui a fait un sillon sur une pommette, d'autres souriant silencieusement, certains criant peut-être quelques mots d'adieu. Puis le quai n'est plus qu'une ligne grise, avec quelques tâches colorées qui bougent encore. Maintenant, la gracieuse silhouette du port de Marseille attire les regards, la corniche, les jetées, Notre-Dame de La Garde. Tout ceci se fond bientôt dans la ligne bleue de la côte. La plupart des passagers quittent le pont. Une nouvelle vie commence.

Pendant ces trois semaines, des amitiés vont se lier, il faudra s'adapter à un mode de vie différent : les heures des repas, la promenade sur le pont, la partie d'échecs ou de bridge avec les amis, les soirées, les flirts, l'imprévu des escales, etc...

Ceux qui ont vécu sur un bateau savent à quel point l'esprit est absorbé par cette vie sociale qui bien qu'éphémère, donne une impression de permanence. La durée de notre vie comparée à l'éternité est également éphémère. Et pourtant, nous travaillons comme si nous bâtissions sur le roc. Les uns amassent des richesses et les autres des honneurs ou des connaissances mondaines. Mais nous savons qu'un jour, la mort viendra et que tout cela s'évanouira comme de la fumée. Ceux qui ont lu le MAHABHARATA se souviennent sans doute de la fameuse question posée par le YAKSHA au roi YUDHISHTIRA :

YUDHISHTIRA, le célèbre roi était en exil dans une forêt avec ses frères pour une période de quatorze ans. Nobles guerriers, leur devoir était de défendre les brahmines. Un jour, un brahmine vint se plaindre qu'on lui avait dérobé un fagot de bois sacrificiel qu'il avait caché dans un arbre. YUDHISHTIRA, l'aîné et le chef, envoya ses quatre frères, ARJUNA, BHIMA, NAKULA et SAHADEVA à la recherche du voleur. Lui partit de son côté. L'un après l'autre, les frères arrivèrent au bord d'un étang à l'eau limpide. La longue marche dans la forêt les avait terriblement altéré et cette eau providentielle était une tentation presque irrésistible. Mais une voix du haut d'un arbre se fit entendre :

- Cette eau m'appartient, si tu bois sans répondre à mes questions, tu mourras.

C'était un YAKSHA, une sorte d'esprit supérieur qui vivait en ces lieux.

On dit « ventre affamé n'a pas d'oreilles ». C'est encore bien plus vrai pour la soif. Aucun des quatre frères n'écoula l'avertissement et l'un après l'autre, ils tombèrent sans vie au bord de l'étang. YUDHISHTIRA arriva à son tour, également assoiffé. Il entendit le même avertissement. Il était non seulement un grand roi, mais aussi un sage renommé pour sa vertu et sa maîtrise de soi. Il accepta le défi du YAKSHA qui, comme le Sphinx, lui posa un certain

nombre de questions auxquelles il répondit pour la plus grande satisfaction de l'esprit. Le YAKSHA lui permit de boire. Il lui rendit le fagot de bois du brahmine car c'était lui qui l'avait dérobé. Il lui accorda également le droit de formuler un vœu. YUDHISHTIRA lui pria de rendre la vie à ses frères, ce qui fut fait.

Une des questions du YAKSHA était :

- Quelle est la chose la plus étonnante en ce monde ?

YUDHISHTIRA répondit :

- Tous les jours, nous voyons des gens mourir et personne ne croit réellement qu'il mourra lui aussi un jour.

Il fait vite nuit en décembre... Je descends dans ma cabine. J'ai deux compagnons, un hindou de Bangalore et un chinois. L'hindou est chrétien et le chinois très occidentalisé. Néanmoins, c'est un bon présage, les avant-postes de l'Extrême Orient me souhaitent la bienvenue. Nous faisons bon ménage, mais ne créons pas de liens d'amitié. En revanche, je lie avec mes compagnons de table une solide amitié, comme si nous nous étions toujours connus. Ils sont trois et comme les trois mousquetaires, nous sommes un groupe de quatre. Deux fonctionnaires coloniaux, l'un allant à Djibouti, l'autre en Indochine. Le troisième est un missionnaire catholique qui va entrer en fonction à VIZAGAPATAM en Inde. Cette amitié qui semble si solide s'évanouira comme une bulle de savon peu après notre arrivée à Colombo.

La vie sur un bateau tourne autour de l'heure des repas. Les escales sont des grands événements. La première est à Port-Saïd, la porte du Canal de Suez et de l'Extrême Orient. Sur la carte, la Méditerranée semble petite, mais sur le bateau on croit être au centre d'une masse d'eau sans limites. Avant Port Saïd, seules les flammes du Stromboli, les lumières de la ville de Messine et les rochers de Crête rappellent qu'il existe une terre toute proche.

La couleur de l'eau est le premier signe annonciateur de l'approche de Port Saïd. Le bleu de Saphir de la Méditerranée devient vert. Ce sont les eaux du puissant Nil qui ont le pouvoir d'influencer la mer de si loin. Car la terre n'est pas encore en vue. Avant de voir la bande grise de la côte d'Afrique, quelques mouettes apparaissent et viennent se reposer sur les cheminées du navire. Puis une ligne sombre, la terre qui grossit lentement. On croit être prêt d'arriver, mais il se passera encore au moins vingt quatre heures avant que le bateau ne reçoive le pilote dans le port et que l'on passe toutes les formalités sanitaires et douanières pour descendre à terre.

C'est la troisième fois que je passe à Port-Saïd. Cette ville n'est guère attrayante. Elle a toutes les laideurs d'un port d'Orient et très peu de grâce.

Un événement regrettable pour la compagnie mais fortuit pour nous se produit dans le port. Le bateau ayant une avarie, il est immobilisé pendant trois jours pour les réparations. Les trois mousquetaires – mes amis et moi- en profitent pour aller au Caire voir les pyramides et le sphinx. Nous ne devons pas revenir à Port-Saïd, mais rejoindre le bateau à Suez à la sortie du Canal.

Les autorités nous délivrent un « quick trip visa » gratuitement car sans autorisation. Nous ne pouvons pas voyager sur cette terre d'Egypte, indépendante maintenant. Nous prenons un taxi pour aller de Port-Saïd au Caire. La route passe par le grand désert, le romantique désert. Ce n'est rien, rien que du sable brûlant et un soleil implacable. Pourtant cela a inspiré bien des prophètes et des sages. Cette nudité évoque le grand vide de l'Absolu. Les religions monothéistes, le judaïsme et l'Islam qui bannissent toute adoration d'images ne sont-elles pas nées dans le désert ?

En cours de route, le taxi a une panne. Le chauffeur ne semble pas capable de la réparer. Des deux côtés de la route, il n'y a que le désert. Que faire ? Allons nous passer la nuit ici ? Heureusement, une voiture apparaît, se dirigeant vers le Caire. Elle s'arrête et le conducteur

nous propose cordialement de nous emmener avec lui. C'est un égyptien d'aspect aristocratique. Il est le propriétaire d'un grand hôtel au Caire. Il nous donne sa carte. Certes, nous irons passer la nuit dans son hôtel.

Et voici Le Caire ! Quel contraste avec Port-Saïd. Le Caire est une ville charmante qui rappelle un peu Paris. Presque tout le monde y parle le Français. C'est du moins la langue de l'élite. Le prestige de la France y est toujours grand depuis la victoire de l'empereur sur les mamelouks.

Nous passons la nuit dans l'hôtel de notre ami de passage. Le lendemain, les trois mousquetaires qui étaient quatre vont visiter les pyramides et le sphinx en taxi car le site est à plusieurs kilomètres de la ville. Nous découvrons l'imposante image taillée dans la pierre du fameux sphinx, la masse énorme des pyramides.

Le spectacle me donne l'impression d'un certain déjà-vu. D'ailleurs les vestiges d'une civilisation morte n'éveillent aucune émotion en moi. Ne suis-je pas parti à la recherche du « gai savoir » et c'est à sa source que je veux découvrir une sagesse éternellement jeune et vivante.

La religion des trente six

A Suez, nous rejoignons notre bateau qui a passé le Canal sans nous. Puis nous traversons la mer Rouge – qui n'est d'ailleurs rouge que de nom- comme le firent les hébreux jadis après leur sortie d'Egypte, mais vers une autre « terre promise ». A notre droite, se trouve l'Arabie, le berceau de l'Islam. A notre gauche, les déserts ou les « fils d'Israël » avaient peut-être cheminé pendant les quarante ans après la sortie d'Egypte. Dans l'arrière plan des déserts, cette terre promise qui maintenant a été retrouvée par leurs vaillants descendants. Et ce légendaire Mont Sinaï qui domine le désert.

Il y a près de quatre mille ans, quand Moïse descendit par les sentiers arides de cette montagne, portant les tables de la loi dans ses puissantes mains, avait-il pensé que plus de la moitié des habitants du globe fonderait leur foi sur son enseignement ? Je ne peux m'empêcher d'être touché par ces souvenirs.

S'il est vrai qu'il existe des dieux ou des anges qui observent les actes des humains, sans doute auraient-ils demandé :

« Que va donc faire ce méditerranéen parmi les descendants des RISHIS ? Cet adorateur du Dieu jaloux va-t-il se prosterner devant les images et les idoles de l'Inde ? N'est-il pas écrit sur les tables que Moïse portait dans ses bras : « tu n'auras pas d'autre Dieu que moi, tu ne te prosterner pas devant eux et ne leur fait pas d'acte d'adoration ? ».

La pensée de l'Inde est si différente de celle des méditerranéens. Entre la structure de l'esprit hindou et celle d'un méditerranéen, il y a tout un univers. Leurs archétypes, les impressions emmagasinées dans leur inconscient, ne sont-ils pas fondamentalement différents ?

Peut-être les anges auraient-ils raison. Pourtant... Pourtant...

Une vieille légende des cabalistes raconte qu'il existe dans notre monde trente six sages. Des sages parfaits. C'est pour eux que Dieu daigne préserver ce monde et il le préservera aussi longtemps qu'ils seront là. Les grands sages proviennent de diverses races et religions. De temps en temps, ils se réunissent en concile. Il y a sans doute des hindous, des chrétiens, des juifs, des musulmans et des bouddhistes. Pourtant, ils ne discutent pas de dogme. Aucun d'eux n'oppose sa religion à celle des autres car leur foi est commune, c'est la « religion des trente six ». Ils ont tous une connaissance qui n'est pas puisée dans les livres, qui ne s'appuie sur aucune tradition, mais qui est basée sur une vision directe de la Grande Réalité qui ne laisse place à aucun doute.

- S'il en est ainsi, questionnent les anges, pourquoi aller en Inde ?

Parce que les cadres des religions d'Occident sont encore trop fermées. Chacune d'elles croit et prêche qu'elle seule détient la clé de la porte qui mène vers le suprême. Peut-être découvrira-t-on dans leurs livres sacrés des phrases telles que : « les justes des autres religions seront aussi sauvés ». Peut-être aussi quelques rares individus atteignent-ils une tolérance religieuse qui dépasse la simple condescendance. En Inde, la religion des trente six est prêchée ouvertement et acceptée de plein cœur par la majorité des gens cultivés. Dans ce pays, on l'appelle le VEDANTA. On la trouve clairement énoncée dans les UPANISHADS et même dans les PURANAS et codifiée dans les œuvres de SHANKARACHARYA. En plus de cela, en Inde, on rencontre des sages qui la vivent et qui ont réalisé son but suprême. Après Suez nous nous arrêtons à Djibouti où l'un de mes compagnons rejoint son poste. Dès lors, notre groupe est réduit à trois. Le bateau vogue droit vers Colombo. Le premier objectif de mon voyage.

Chapitre IV

Ceylan

L'arrivée du bateau était prévue pour le 27 décembre, mais l'avarie de Port-Saïd nous ayant retardé, nous débarquons le 1^{er} janvier 1951 au matin. Le premier jour de la deuxième moitié du siècle. Pour moi, une nouvelle vie commence.

Après les formalités, police, douane ; je me retrouve sur la terre ferme après dix-neufs jours de voyage. Cette terre est la célèbre LANKA du RAMAYANA. Dans les langues de l'Inde moderne, l'île est toujours appelée par ce nom, comme au temps jadis où RAM vint délivrer son épouse enlevée par le terrible démon RAVANA. Un autre nom de l'île, TAMBAPANI lui fut donné par VIJAY, le premier roi aryen de l'île. Cela se passa environ mille ans avant l'ère chrétienne. VIJAY était le fils d'un roi du Bengale, le pays de VANGA comme on l'appelait à l'époque. VIJAY se conduisit d'une manière si déplorable que son père, pensant qu'il méritait un juste châtiment le condamna à l'exil avec mille de ses partisans. Ils furent mis sur un navire et chassés vers la pleine mer, à la grâce de Dieu.

A cette époque, les conditions de navigation étaient précaires et les connaissances de VIJAY et de ses partisans en cette matière devaient être plutôt élémentaires. En voguant, le navire finit par aborder sur l'île de Ceylan. L'aspect enchanteur de l'île ravit le cœur des exilés. VIJAY décida avec ses partisans que cette île serait leur domaine et qu'il en deviendrait le roi. Ils débarquèrent. En mettant le pied à terre, VIJAY trébucha et tomba les deux mains en avant. Les hindous et surtout les bengalis attachent beaucoup d'importance aux présages. A cette époque, la croyance dans le SHUBA-ASHUBA (favorable et défavorable) devait être encore plus ancrée dans les esprits que de nos jours. Tomber ainsi sur une terre qu'on était censé venir conquérir était un signe de très mauvaise augure. Il y avait de quoi décourager cette colonne de guerriers.

VIJAY ne perdit pas la tête. Il se releva en souriant et leur dit qu'étant tombé les mains en avant, cela signifiait qu'il avait saisi cette terre à pleines mains et qu'elle lui appartenait désormais. Il promit qu'il aurait désormais une bonne conduite et qu'il serait un bon roi. Il regarda ses mains. Elles étaient enduites d'une terre rougeâtre. Il les montra à ses guerriers et leur dit : « TAMBAPANI ». « Mains cuivrées ». Ce mot fut le nom de baptême de l'île.

Le futur roi et sa suite se dirigèrent vers l'intérieur des terres. Mais ils n'eurent pas à livrer combat. Le pays était alors gouverné par une reine. A la première rencontre, elle tomba amoureuse de VIJAY et le demanda en mariage. C'est ainsi que le descendant des monarques du pays de VANGA devint le roi de TAMBAPANI.

Ses partisans épousèrent des femmes aborigènes. Les Cingalais ou SINHALESE sont leurs descendants et forment maintenant la majorité des habitants de L'île. Leur ressemblance physique avec les Bengalis est frappante. Les SINHALESE sont les descendants de SINHA. SINHA vient du sanscrit SIMHA qui signifie : lion. C'est le nom collectif de la caste des guerriers, les KSHATRYA au Bengale. Le nom complet de VIJAY serait VIJAY SINHA. De nos jours, les SINHA sont très rares au Bengale. Dans les autres parties de l'Inde du Nord, SINHA devient SINGH qui est un nom très répandu.

Les quelques tribus de VEDDHAS qu'on rencontre encore de nos jours à Ceylan sont les descendants des aborigènes qui peuplaient l'île à l'époque du débarquement de VIYAY SIHNA.

Je ne suis pas venu à TAMBANI en touriste, mais pour étudier et vivre le bouddhisme. Le bouddhisme fut introduit dans l'île environ deux siècles avant l'ère chrétienne par MAHINDA, le frère cadet du fameux empereur bouddhiste ASHOKA. MAHINDA était moine. Quand il vint à Ceylan, il vécut d'abord dans un ermitage solitaire. Le roi TISSA qui gouvernait l'île à cette époque vint un jour chasser dans ces parages. Après une longue conversation avec MAHINDA, il fut séduit par l'élévation et la noblesse des enseignements du Bouddha. Il se convertit et devint un ardent zélateur du bouddhisme.

Dès le lendemain de mon arrivée, je fais usage de ma première lettre de recommandation. Celle que m'avait donné Mme La fuente pour le célèbre moine bouddhiste NARADA THERO que j'avais d'ailleurs rencontré à Paris au siège des « Amis du Bouddhisme »

Le BHANTE (c'est ainsi qu'on nomme un moine bouddhiste) habite au temple de VAJIRAMA dans un des quartiers de Colombo. Un taxi me conduit jusqu'au temple. Mais NARADA THERO est absent et doit revenir le lendemain. Je suis néanmoins reçu par un BIKKHU (moine) à belle allure qui parle un anglais excellent. Naturellement, notre conversation porte sur le bouddhisme. Mon interlocuteur fait un exposé très censé sur la doctrine du THERA-VEDA. En cours de conversation, j'apprends que son nom de moine est KA... J'ai lu en France un excellent opuscule sur le Bouddhisme signé du même nom. Pensant que l'auteur est le moine avec qui je parle, je lui fais des éloges. Plus tard, j'apprendrai que l'écrivain était un autre KA... vivant dans le Nord de l'Inde.

Je mets à profit mon après midi libre pour aller visiter le centre de la mission Ramakrishna de Colombo.

Colombo. 02.01. 1951¹

Un taxi me conduit au quartier de WELLAWATA. La voiture traverse le quartier indigène populaire bariolé et pittoresque. Puis j'entre dans la 44th Lane. Dans une allée de cette avenue se trouve un joli pavillon qui est le centre de la mission Ramakrishna. J'ai un mot de recommandation pour Swami SIDDHATMANANDA qui m'a été remis par Swami SIDHESWARANANDA à Paris. A mon arrivée, je présente ce mot et on me fait attendre. Le Swami apparaît bientôt très affable, ne demandant qu'à rendre service. Un homme assez gras au visage bouffi et jaunâtre, au ventre très proéminent. Mon premier réflexe est de tenter un diagnostic au coup d'œil. Déformation professionnelle... Nous parlons de choses et d'autres, de mes projets ect... Pendant que je parle, le swami ne me regarde pas en face. Sa tête est légèrement tournée vers le côté et son regard semble chercher quelque chose à l'intérieur de lui-même.

Plus tard, je comprends que cette attitude est celle de ceux qui savent deviner, sinon la pensée, tout au moins l'état d'esprit de leur interlocuteur, son mobile profond, réel, son BHAVA pour employer le mot technique utilisé en Inde. Le BHAVA peut s'étudier et se connaître de deux façons. D'abord sur l'expression du visage de l'individu. Cela est suffisant dans la majorité des cas. Mais certaines personnes, surtout parmi les classes cultivées, savent dans une certaine mesure maîtriser et modifier l'expression de leur visage. Néanmoins, il est extrêmement difficile de masquer complètement un faciès. Car l'expression du visage est moulée sur le

¹ Les pages datées sont extraites de mon journal. J'y ai ajouté plus tard quelques remarques et fait quelques modifications.

mouvement de la force vitale à son centre. Elle révèle des réactions de l'être insistent sur un fonctionnement physiologique qui échappe au contrôle d'un homme ordinaire.

La deuxième façon de connaître un BHAVA est de regarder au-dedans de soi-même. Quand deux individus ont un contact parlé ou même à distance, il se produit une interrelation de leurs réactions affectives. Pour une courte période, l'un devient en quelque sorte le complément de l'autre. On pourrait comparer cela à un couple de danseurs. En observant calmement en spectateur ses propres réactions affectives, on peut détecter d'une façon presque infailible celles de l'interlocuteur, leur couleur affective jusqu'aux plus fines nuances.

Le Swami désire me faire visiter le temple de l'ashram. Il me confie à un jeune homme qui va me servir de guide. C'est un BRAHMACHARI (novice) au beau visage souriant et aux grands yeux d'illuminé. Il est bengali et vient de Calcutta, probablement du centre de BELUR-MATH, pour étudier le bouddhisme à Ceylan. Il me sourit avec tant de tendresse et d'affabilité qu'instinctivement, je lui tends la main pour un « shaké-hand » comme il est courant de faire dans nos pays. Il prend mon poignet dans ses deux mains avec une cordialité accrue. Mais je lis dans son regard une tristesse et un regret d'avoir été forcé de faire une chose déplaisante. Plus tard, j'en comprends la raison. En Inde, surtout dans les milieux religieux, on ne donne pas de poignées de main. On salue en joignant les paumes de ses propres mains, comme le geste que font les chrétiens pour la prière. En outre, mon jeune guide est un BRAHMACHARI, un novice probablement de la caste des brahmines lié par une quantité de NYAMA, des règles de pureté. J'ai donc commis un impair que je regrette rétrospectivement.

J'ai d'ailleurs adopté moi-même la manière de saluer des hindous qui a de nombreux avantages sur notre poignée de main. Serrer la main n'importe où et de n'importe qui est une pratique nettement antihygiénique. Il faut parfois toucher des mains moites, quelquefois sales ou infectées. D'autre part, il se fait très probablement une transmission de fluide vital qui est rarement avantageuse.

Le BRAHMACHARI me conduit dans le temple de l'ashram. J'enlève mes chaussures. Au centre de l'autel se trouve un portrait de RAMAKRISHNA. A droite, une image de VIVEKANANDA. A gauche, un portrait de « la mère », l'épouse de RAMAKRISHNA. De part et d'autre, sur les côtés de l'autel, des images du Christ et de Zoroastre.

Une inscription en cingalais traduite en anglais, déclare que tous adorent le même Dieu sous des formes différentes.

Nous sortons sur la terrasse qui donne sur la mer. Le soleil va se coucher. Une splendeur rayonne à travers les cocotiers qui bordent la côte. Le spectacle classique des tropiques... Très beau tout de même.

Le Swami veut me faire visiter un temple bouddhiste, mais il est trop tard. D'autant plus que j'ai l'intention de changer d'hôtel dans la soirée.

Colombo. 3 janvier 1951

J'ai rendez-vous ce matin au temple de VAJIRAMA avec NARADA THERO. A nouveau, un taxi me conduit au monastère. Le THERA me reçoit très cordialement. Il me remet une lettre de France adressée à mon nom au bon soin du monastère. C'est Mme La Fuente, des « amis du bouddhisme » qui m'a écrit à VAJIRAMA ne connaissant pas mon adresse. NARADA THERO me propose de venir habiter au monastère. J'accepte en principe, mais j'ai l'intention d'aller le lendemain ou le surlendemain à l'Island Ermitage, le monastère du célèbre moine allemand NYANATILOKA. Ce monastère se trouve dans une île au milieu de la lagune, près du village de DODANDUWA, au sud de Ceylan, en direction de Galle.

Pendant que nous discutons pour savoir quel serait le meilleur moyen de locomotion pour se rendre dans l'île, deux jeunes cingalais arrivent avec leur voiture. Des dévots laïques du monastère. Ils se prosternent respectueusement devant le THERA qui leur répond par la formule usuelle : SUKHI (soyez heureux). Nos deux visiteurs doivent retourner en voiture à leur village. Le village est au-delà de Galle et DODANDUWA est sur leur route. Ils me proposent très gentiment de m'emmener avec eux et j'accepte. Coïncidence ? Heureuse coïncidence. Mais comment pourrait-il y avoir de coïncidences puisqu'à l'instar du GURU-GRANTHA (le livre sacré des SIKHS) : « pas une feuille ne peut tomber d'un arbre sans Sa volonté ».

Plus tard, en Inde, après la rencontre de mon gourou à Bénarès, de semblables coïncidences, des coïncidences quasi miraculeuses et de véritables miracles se produiront à un rythme presque journalier. Je comprendrais alors ce que le GURU-GRANTHA voulait dire.

Mes amis me donnent rendez-vous pour seize heures, heure fixée pour le départ. J'envoie un télégramme au MAHATHERA NYANATILOKA pour le prévenir de mon arrivée aux environs de huit heures du soir. Or, nous ne partons qu'à dix huit heures. Deux heures de retard sur l'horaire prévu.

La route de Colombo à Galle longe la côte ouest de l'île. Cette région semble très peuplée car les villages se succèdent à courts intervalles. Le paysage est magnifique car Ceylan est aussi une île de beauté : forêts de Cocotiers, lagune, mer, végétation luxuriante, villages pittoresques avec une foule bariolée et grouillante. De temps en temps, une robe jaune rappelle que nous sommes en pays bouddhiste. Comme en Inde, les vaches se promènent à leur guise et font maintes fois ralentir et arrêter notre voiture.

La nuit tombe vite en janvier et le plaisir des yeux en est diminué. Voyager de nuit ici ne présente aucun inconvénient car les routes sont excellentes et le chauffeur manie bien son volant.

Mes deux compagnons ont appris que j'ai l'intention de devenir BIKKHU (moine bouddhiste). Je leur ai bien précisé que je suis venu pour me rendre compte si je suis capable de mener une vie de moine. Ont-ils bien saisi la nuance ? Ils me posent une quantité de questions sur la France, la vie en Europe, souvent naïves et maladroites. Ils sont pleins de prévenance et d'attention pour moi. En route, la voiture s'arrête devant la maison d'un village. L'un des deux cingalais descend de voiture et me dit que cette maison est celle de son frère. Il tient une carte de visite à la main. Il me semble bien que c'est celle que je lui ai donné pour qu'il me retrouve à mon hôtel. L'arrêt dure peu de temps. Quand il revient, il me dit avec un large sourire qu'il a donné mon nom à son frère afin qu'il insère dans je ne sais quel journal local que le Dr W (moi-même) est venu de France pour se faire ordonner moine. Il croit me faire plaisir, mais pour moi cette publicité est plutôt désagréable. D'abord, je ne suis pas venu pour me faire ordonner moine, mais pour voir si j'en suis capable. La différence est considérable et mon aimable compagnon ne semble pas avoir saisi la nuance. En outre, je n'aime pas la publicité. A quoi bon rentrer dans des explications compliquées ? Tant pis si mon nom paraît dans un journal cingalais. A KALUTARA, nouvel arrêt. Cette fois, c'est pour moi. KALUTARA est un lieu saint bouddhiste et mes amis veulent me faire visiter le sanctuaire.

Nous entrons dans l'enceinte du lieu saint après avoir enlevé nos chaussures. Malgré l'heure tardive, quelques dévots récitent des SUTTAS¹ et des prières. Le sanctuaire contient un BÔ-TREE né d'un rameau de l'arbre sous lequel le bouddha a eu la grande illumination. On trouve également une relique enfermée dans une bâtisse en maçonnerie ressemblant à une STUPA² mais trop petite pour porter ce nom.

¹ SUTTA : mot pali du sanscrit SUTRA=verset de texte sacré

² STUPA : constructions en maçonnerie contenant généralement des reliques bouddhistes

Je m'assieds quelques minutes sur le sable. De nombreuses bougies et baguette d'encens sont plantées un peu partout. Il se dégage de ce lieu une atmosphère prenante. C'est presque quelque chose de palpable et j'en suis très impressionné.

On me présente au BIKKHU chargé de la direction du lieu saint. Je le salue en joignant les mains et il me répond : « SUKKI » selon la coutume des moines. Son compagnon attire mon attention. Un homme jeune de taille moyenne ou plutôt petit. Ce n'est pas un BIKKU car il porte la barbe et une chevelure noire abondante. Il n'est pas vêtu de la robe jaune, mais d'un vêtement blanc. Il est probablement un UPASAKA au huit SILA¹. Un semi laïque n'ayant adopté qu'une partie des règles monastiques. Son visage est extraordinaire : des yeux extatiques, un sourire constant d'illuminé. S'il est exact que le visage est le reflet de l'âme, cet homme a certainement atteint la SUKKA (le bonheur) dont parlent les BIKKHUS.

J'aurai aimé rester plus longtemps en ce lieu si prenant, mais nous sommes déjà en retard et il faut repartir.

Nous nous arrêtons cependant encore une fois pour prendre une tasse de thé à BENTOTA, au Rest house. Le thé est excellent. Je désire payer l'addition, mais mes compagnons se débrouillent pour tout régler avant que je ne m'en aperçoive. « Un futur BIKKHU ne doit rien payer » disent-ils.

Enfin, nous arrivons au village de DODANDUWA vers neuf heures du soir. Le monastère de NYANATILOKA se trouve dans une des îles sur la lagune à une demie heure environ de navigation en barque. J'apprends que les gens de l'Island Hermitage m'ont attendu pendant près d'une heure avec leur bateau puis sont repartis pensant probablement que j'ai ajourné ma visite. Mes compagnons pensent qu'il ne sera pas possible d'obtenir une barque le soir même. Je devrais certainement attendre jusqu'au lendemain matin pour traverser la lagune.

Ils me conduisent chez un notable du village, gros homme commerçant, riche probablement et parlant assez bien l'anglais. Que faire ? Ils me proposent de passer la nuit chez le gros monsieur et de prendre le premier bateau le lendemain matin. L'idée n'a pas l'air d'enthousiasmer mon hôte de passage. Je n'y tiens pas beaucoup non plus. Je me serai facilement accommodé d'une natte pour la nuit, mais cela risque de créer une situation gênante pour tous les deux.

Reste la solution de retourner cinq miles en arrière à HIKKADUWA où il y a un Rest house, mais il faudrait refaire cinq miles le lendemain.

Finalement, mon hôte propose de se débrouiller pour trouver une barque qui me ferait traverser la lagune le soir même. Mes compagnons de route me quittent. Ils doivent rentrer chez eux. Je les remercie. Ils m'écriront disent-ils. Et me voici seul avec le gros monsieur qui lui aussi est soudain plein d'attentions. Il veut m'offrir de la bière mais je n'en bois pas. Finalement il parvient à dénicher une bouteille d'une boisson non alcoolisée. Une limonade au gingembre. Un goût horrible², mais je l'avale sans sourciller lui disant que c'est très bon.

L'homme qu'il a envoyé pour la barque revient. Hélas, la barque prend l'eau et risque de nous envoyer au fond de la lagune. Finalement, on réussit à trouver un passeur qui va nous prêter une barque intacte et deux rameurs qui m'amèneront jusqu'au monastère. Nous nous dirigeons vers la rive de la lagune. Il fait nuit noire et il ne semble pas y avoir de sentiers battus. J'avance avec précaution, une énorme torche électrique à la main car je me souviens des cobras dont m'avait parlé monsieur N, l'évêque de l'église libérale. J'ai même emporté

¹ Les dix SILA sont les dix vœux que doit observer le moine ayant reçu l'ordination. 1/ Ne pas tuer. 2/ Ne pas voler. 3/ Ne pas commettre d'adultère. 4/ Ne pas mentir. 5/ S'abstenir de boissons enivrantes. 6/ Ne manger qu'aux heures fixées (avant midi) 7/ S'abstenir de l'usage de guirlandes, onguents et parfums. 8/ Ne pas faire usage de siège surélevé. 9/ S'abstenir de danses, musiques et spectacles. 10/ Ne posséder ni accepter or et argent. L'UPASAKA aux dix SILAS n'est lié que par les huit premières règles ; le laïque par les cinq premières.

² Chose étrange, depuis que je suis en Inde, je me suis habitué au goût du gingembre et le trouve délicieux maintenant.

une trousse contre les morsures de serpent : bistouri, seringue, sérum antiyenimeux de l'institut pasteur. Or, les cobras sont bien plus rares qu'on ne l'imagine en France. J'ai vécu en Inde plus de quinze ans dans des villages et des ermitages isolés dans la jungle. Je n'ai jamais vu d'autres cobras que ceux exhibés par les charmeurs de serpents. Néanmoins, il est assez commun de rencontrer d'autres variétés de serpents, des vipères, des couleuvres, ect... Ma torche électrique contient trois piles superposées. C'est trop pour l'ampoule qui ne résiste pas. Elle saute. Je me retrouve donc privé de lumière indispensable en ces lieux. Un de mes compagnons retourne au village et me ramène une ampoule neuve. Je désire payer mais il refuse.

Il doit être près de dix heures du soir. Cette randonnée nocturne est pleine de charme. Je ne suis presque pas fatigué et je n'ai pas la moindre appréhension. Mais nous ne sommes pas encore prêts d'arriver à destination.

Arrivé au bord de la lagune, je cherche la barque des yeux. C'est un instrument indigène tellement bizarre qu'au premier coup d'œil, je n'ai pas réalisé que c'était une barque. La base est faite d'un demi tronc d'arbre coupé longitudinalement et creusé au milieu. Les bords, prolongés par des planches sont très hauts et étroits. On ne peut pas s'asseoir à l'intérieur, mais seulement sur les bords et il faut mettre les jambes dans le creux. Tel qu'il est, cet instrument doit fatalement chavirer. Aussi, son équilibre est maintenu par trois branches transversales et une longitudinale, fixées sur le côté gauche de la barque. La propulsion est assurée par deux pagaies.

La barque est mise à l'eau. Commence une promenade nocturne pleine d'un charme romantique. Mais les rameurs au milieu des nombreuses îles de cette lagune n'arrivent pas à identifier celle du monastère. Pourtant, après une heure et demie de navigation et des signaux lumineux, ils finissent par découvrir la bonne île.

Trois moines réveillés probablement par les signaux lumineux, me reçoivent. On me trouve une chambre dans une maisonnette isolée. L'ameublement est sommaire mais acceptable. L'éclairage est assuré par une lampe à pétrole.

Je commence à être fatigué et me couche, espérant une bonne nuit de repos. Mais j'ai compté sans les moustiques qui se précipitent sur la chair fraîche. Et je passe une nuit agitée, dormant mal malgré la fatigue.

Island Hermitage. 4 janvier 1951

Je me lève à neuf heures. Normalement, on se lève à six heures du matin au monastère. Mais j'ai demandé qu'on ne me réveille pas avant neuf heures.

Je me dirige vers le puits qui se trouve au bord de la lagune pour faire un brun de toilette. NYANATILOKA, le MAHATHERA, supérieur du monastère est devant la porte de ma maisonnette et semble m'attendre. Il me reçoit avec quelques mots affables. Ma toilette terminée, je reviens vers lui. Je suis en retard pour le petit déjeuner. Une noix de coco cueillie sur l'arbre, sur l'ordre du MAHATHERA va me servir de breakfast. Avec un coupe-coupe, un serviteur enlève la fibre de la noix, puis tranche une rondelle à la partie supérieure. Le liquide abondant qui se trouve à l'intérieur va remplacer la tasse de thé matinale. Puis la noix est tranchée en deux et je déguste la pulpe à l'aide d'une cuillère improvisée faite avec un morceau de coquille. C'est une noix verte. Les noix vertes sont consommées très couramment de cette façon à Ceylan et en Inde.

Le repas de midi se prend à onze heures au monastère car le VINAYA (règle monastique bouddhiste) interdit aux moines de manger après midi. Le soir, seul le thé sucré sans lait est autorisé. Comme dans certaines communautés chrétiennes, les moines ne mangent pas en compagnie des laïques. Aussi, je reste seul quand les BIKKHUS ont terminé leur repas.

Le déjeuner est très abondant. Il est à base de riz accompagné d'un curry de légumes. Puis des fruits, des gâteaux et du thé. Le repas est excellent, mais hélas, le curry est tellement pimenté qu'il me semble avaler des flammes. Je me demande comment un estomac humain peut se blinder au point de supporter chaque jour une pareille épreuve. Ce genre de nourriture est la règle générale dans les parages. Que ce soit à Ceylan dans le Sud de l'Inde ou dans le Nord. « On s'y fait à la longue » me disent-ils. Une faible quantité de piment peut je l'admets favoriser la digestion dans un climat tropical. Mais la quantité énorme que l'homme moyen avale quotidiennement en Inde et à Ceylan ne peut que nuire.

Une courte sieste après le repas est indispensable par cette chaleur. Il fait chaud bien que nous soyons en janvier. A Ceylan, il n'y a pas d'hiver. Puis, l'après midi, une promenade dans l'île ou plutôt dans les deux îles. Le domaine du monastère comprend deux îles reliées entre elles par une mince bande de terre.

Le monastère est constitué d'un bâtiment central, la DANA SILA, lieu de réunion et réfectoire. Un certain nombre de maisonnettes sont réparties dans les deux îles et isolées les unes des autres. Chaque moine a sa maisonnette où il peut mener une vie indépendante. Ils doivent simplement être présents à l'heure des repas et à la réunion de six heures du soir. L'île est couverte d'une abondante végétation tropicale : cocotiers, palmiers, ect... L'harmonie des nuances, le ciel transparent, les reflets bleus de l'eau, la beauté de la végétation exubérante, la gloire des couchers de soleil sur la lagune en font un endroit féerique.

La chaleur à cette époque de l'année est supportable et même agréable pour moi. Mais la mousson et l'été doivent être assez pénibles.

Je suis convié à me rendre à six heures du soir à la réunion habituelle des moines dans la DANA-SILA. On y prend une tasse de thé et on discute de bouddhisme.

Les quatre BIKKHUS du monastère sont présents. Le cinquième, le MAHATHERA (supérieur) n'est pas venu. Les moines sont assis sur un banc. Un UPASAKA (semi-laïque) et moi sommes assis sur une natte à même le sol en face des moines. La discussion commence. Comme je suis un nouveau venu, candidat éventuel à l'ordination monacale, les feux croisés sont dirigés vers moi. Ils veulent connaître mes vues philosophiques et religieuses, savoir si elles sont en harmonie avec l'orthodoxie bouddhiste et les corriger si nécessaire. Je réponds tant bien que mal avec mon anglais qui s'améliore de jour en jour. Il est encore insuffisant pour rendre les nuances que nécessitent une pareille discussion.

Le BIKKHU qui semble être le second après le MAHATHERA fait un exposé très intéressant sur la doctrine du THERA-VEDA (bouddhisme du Sud). Il insiste sur le fait qu'aucun de nos actes ou pensées ne peuvent être considérés comme dénués d'importance ainsi que sur la nécessité de garder constamment la conscience en éveil et de vivre dans le moment présent.

Après la réunion, je retourne dans ma maisonnette qui se trouve dans l'autre île. Il fait nuit. Je n'ai pas d'appréhension. Il me semble néanmoins prudent d'éclairer le chemin avec mon énorme torche électrique car je me souviens toujours des cobras (invisibles) qui ont chassé d'ici Mr N, l'évêque de l'église libérale.

Island Hermitage. 5 janvier 1951

J'ai passé une meilleure nuit. Les moustiques sont moins agressifs. Je me lève à six heures et demie, toilette, petit déjeuner. Le petit déjeuner est plutôt un gros repas. Mais je ne prends que du thé avec du pain beurré, fromage et fruits car la méditation matinale sera difficile avec un estomac trop chargé.

Le MAHATHERA m'a demandé de venir chez lui après le petit déjeuner. Notre conversation est très longue. Il s'attend à ce que je reste au moins un an au monastère. Il est surpris que je

ne compte pas demeurer plus d'une huitaine de jours au monastère. Quand il me demande la raison de ce séjour écourté, je lui réponds franchement que je ne me sens pas encore mûr pour la vie monastique et que j'ai l'intention d'aller en Inde à la recherche de sages et de yogis.

Il semble avoir une assez piètre opinion de la spiritualité des hindous et me déconseille vivement d'aller là-bas

« Go to Burma ». « Allez en Birmanie », me dit-il d'un ton enthousiaste.

Il a vécu en Birmanie et a conservé un excellent souvenir des milieux bouddhistes de ce pays. Puis nous parlons de bouddhisme en général, de livres.

Un des derniers livres que j'ai lu avant de quitter la France est le DOHA-KOSA de KANHA et SARAHA. Une traduction française de textes anciens en vieux bengali et en APABRAHMSA (dialecte dérivé du sanscrit). Les chants qui composent ces textes sont d'une grande beauté poétique. Ils planent souvent sur les cimes des plus hautes réalisations spirituelles. Mais... Il se trouve qu'ils sont parsemés de termes cryptiques et symboliques appartenant au jargon tantrique, la SANDHYA-BHASHA (la langue du crépuscule). En fait, les auteurs sont des gourous de la secte des SAHAJKA, une secte du bouddhisme apparentée au VAJRA-YANA éteinte de nos jours.

J'avais été enthousiasmé par ce livre car à cette époque je n'avais qu'une vague idée de ce qu'était le tantrisme. Comme beaucoup d'occidentaux, j'étais attiré par le voile de mystère qui couvre cette doctrine. Plus tard, quand je compris ce qu'était le tantrisme dans sa réalité pratique, je m'en suis détourné avec dégoût.

Les SAHAJIKAS sont surtout répandus au Bengale où il existe encore de nos jours une communauté bouddhiste. Cette secte particulière a disparu et semble s'être fusionnée aux groupes similaires du Vishnouisme, probablement ceux des KARTABHAJA (ou GOSPARA) qui se surnomment aussi quelquefois SAHAJIKAS.

KANHA et SARAMA, les auteurs du livre en question faisaient partie du groupe célèbre des quatre-vingt-quatre NAHASIDHAS (les grands magiciens) dont certains étaient des yogis tibétains.

NYANATILOKA, bien que très érudit en matière de bouddhisme, ne semblait pas avoir lu ce livre, ni connaître la secte des SAHAJIKAS et les quatre-vingt-quatre magiciens. Mais à travers mes explications volontairement embrouillées, il finit par comprendre que c'était du bouddhisme plus ou moins tantrique. Or le tantrisme semble être la bête noire ici...

Le MAHATHERA me fit inscrire le nom sur le registre et me prêta deux livres sur le bouddhisme THERA-VADA orthodoxe.

Après cette longue conversation, méditation dans ma chambre, bain obligatoire vers dix heures et lunch à midi. Le curry est toujours aussi épicé mais je commence à m'y habituer. J'espère qu'il ne m'occasionnera pas de dyspepsie comme à ce capitaine finlandais dont m'ont parlé les moines. Il n'a pu supporter ni le curry ni la solitude et a quitté le monastère il y a quelques mois.

Les repas sont abondants et variés à base de riz et de légumes. A ma grande surprise, je trouve quelques morceaux de viande ressemblant à du lard. J'ai toujours pensé que les moines bouddhistes suivent un régime végétarien des plus rigoureux. Il n'en est pas toujours ainsi. Le VINAYA, le code des règles de la vie monastique prescrites par le bouddha les autorise à manger de la viande dans certaines conditions. Le BIKKHU vit en général de mendicité et il est obligé d'accepter ce qu'on lui donne. Si le repas est fait de viande, il faut l'accepter, à condition qu'il ait la certitude que l'animal n'a pas été sacrifié spécialement pour lui. Ce qui prime donc, c'est avant tout l'observation du principe de l'AHIMSHA (ne pas nuire à un être vivant). D'où une différence considérable avec le végétarisme des brahmines de l'Inde pour lesquels la viande est un aliment impur, quelle que soit son origine et sa quantité. L'histoire de conversion du SIHA de l'ancienne cité de VESALI racontée dans le VINAYA

PITAKA montre clairement les conditions dans lesquelles un moine bouddhiste est autorisé à manger de la viande.

« Le général SIHA était de religion JAÏN. Séduit par l'élévation et la noblesse de l'enseignement du Bouddha, il se convertit au bouddhisme. Après que le maître l'eut accepté comme disciple laïque, SIHA l'invita avec la congrégation des moines à un festin.

Le général envoya ses serviteurs à la découverte de PAVATTAMAMSA (de la viande pure), c'est-à-dire de la viande d'un animal qui avait déjà été tué au préalable et non spécialement à l'occasion du festin.

Les JAÏN jaloux colportèrent la nouvelle que le général SIHA avait fait tuer un animal pour le Bouddha et sa congrégation. Nouvelle qui fut démentie par SIHA.

A cette occasion, le moine fit la déclaration suivante : « oh ! moines ! Il est interdit de manger de la viande d'un animal tué en votre intention ; quiconque en fera usage sera fautif d'un acte mauvais. Je vous autorise oh moines, à manger du poisson ou de la viande à condition qu'ils soient tout à fait purs selon les trois conditions suivantes : qu'il n'ait pas été vu, entendu ou soupçonné que l'animal a été tué pour un moine »

Extrait du VINAYA PITAKA (236-238 ; adapté d'après la traduction anglaise de I.B. Harner dans « buddhists texts » de Ed. Conze.

Ce fut aussi un des points sur lesquels DEVADADATTA le cousin et l'ennemi de toujours du Bouddha produisit un schisme dans l'ordre. DEVADADATTA avait proposé au maître d'interdire totalement la viande et le poisson aux moines. A cette occasion, le bouddha fit à nouveau cette déclaration :

« Le poisson et la viande sont considérés comme nourritures pures sous réserve des trois conditions suivantes : qu'il n'ait pas été vu, entendu ou soupçonné que l'animal a été tué spécialement pour un moine »

extrait du VINAYA PITAKA II, 184

Le soir, vers six heures, réunion habituelle des BIKKHUS à la DANA-SILA. Je suis à nouveau le point de mire de la discussion. Surtout le BIKKU S parle. Il me donne d'abord quelques conseils sur la méditation METTA, un des exercices classiques du bouddhisme. THERA-VADA. METTA est un mot PALI qui vient du sanscrit MAÏTRI= compassion, amour. La méditation consiste à répandre mentalement des pensées d'amour et de compassion sur tous les êtres vivants. Les THERAVADINS y attachent une grande importance. Quand cette méditation est faite correctement, elle est réellement efficace. Il en résulte une harmonie avec l'entourage quel qu'il soit et par conséquent un état d'esprit paisible et heureux, base indispensable à l'entraînement spirituel.

Ceci n'est qu'un avant propos car le BIKKHU S semble s'être donné comme tâche d'extirper de mon esprit les sympathies pour le tantrisme. Selon toute probabilité, le MAHATHERA a du lui parler de notre conversation du matin au sujet du DOHA-KOSA et des SAHAJIKAS. Il semble s'être documenté et sait que KANHA et SARAHA font partie du groupe des quatre-vingt-quatre grands magiciens.

Comme un frère aîné avec une sévérité mêlée de tendresse, il use de tout son pouvoir de persuasion pour essayer de me guérir de ce qui est (à son point de vue) une dangereuse hérésie. Il noircit tant qu'il peut ce bouddhisme dégénéré : « rien que de la sexualité », « pure aberration », « mieux vaut se marier » etc...

Je laisse attaquer mes héros sans broncher en lançant tout au plus une petite remarque de temps en temps. Je ne suis pas venu ici pour discuter ni pour exposer mon point de vue, mais pour connaître celui des autres.

Après le bouddhisme tantrique, toute l'école du MAHAYANA est mise en cause : « seul le THERA-VADA enseigne la vraie doctrine du Bouddha ; le MAHAYANA n'en est qu'une déformation tardive, fâcheuse ».

Enfin, l'Inde et les hindous passent sur la sellette : « La BHAGAVAT GITA est un livre dangereux à lire car il enseigne le meurtre dans certains cas. C'est une absurdité de dire qu'on peut tuer sans haine ». Je bats en retraite prudemment, mais en maintenant ma position d'observateur impartial de toutes les sectes. IL sent bien que je le désapprouve. « Vous devez penser que j'ai l'esprit étroit » me dit-il. Je proteste poliment, mais sans conviction. En sortant, il me dit très gentiment que toutes mes recherches actuelles (tantrisme etc...) sont des maladies d'enfance par lesquelles tous doivent passer.

Quelques années plus tard, quand je commencerai à avoir une certaine expérience dans le domaine spirituel et une connaissance plus approfondie des philosophies religieuses, je penserai souvent à lui. Quand des occidentaux nouveaux venus en Inde viennent me demander des conseils sur le tantrisme, je les décourage avec la même véhémence.

Le tantrisme ou plutôt le VAMACHARA¹ exerce une grande fascination sur un certain nombre d'occidentaux. Sa doctrine et ses méthodes ont été popularisées par les livres d'Arthur Avalon. J'ai entendu dire par certains swamis que cette voie est celle qui convient le mieux aux occidentaux. Je pense que c'est une dangereuse erreur. Le tantrisme tel qu'il est pratiqué en Inde ne peut en aucune façon être assimilé par un individu né et élevé dans les traditions d'une religion occidentale. Quel est donc le principe du tantrisme tel qu'il apparaît quand on l'a décortiqué de tout son attrait de mystère, de rites, de formules magiques ?

Le but final du tantrisme est comme dans le GYANA-MARGA (la voie de la connaissance), la libération des cycles des naissances et des morts. Mais le tantrisme propose à ses adeptes une voie progressive. Il n'est pas nécessaire de renoncer d'emblée aux jouissances du monde. Bien au contraire. Au départ il les accepte pleinement. Les cinq MAKARAS : MAMSA (la viande) ; MATSYA (le poisson) ; MADYA (le vin) ; MAITHUNA (l'union sexuelle) et MUDRA (le blé) ; symboles de la jouissance du monde dans sa totalité deviennent des objets de culte. Puis, grâce aux pratiques du yoga, l'adepte doit tenter, ce qu'on appellerait en psychanalyse « une sublimation de la libido ». Cette sublimation commence par l'éveil de la KUNDALINI qui permet au yogi de goûter à volonté l'aspect subjectif des objets des sens, sans qu'un objet extérieur ne soit nécessaire. Ces essences subtiles, les RASSA sont plus intenses que les plaisirs produits par les objets et l'attachement aux objets des sens tombe sans difficulté. Mais ces « essences » lient fortement l'adepte à un monde intermédiaire des plus dangereux. D'étape en étape, il devra découvrir finalement le sujet qui a l'expérience des plaisirs, c'est-à-dire, l'éternel noumène, la conscience pure.

Le point d'appui qui permet de grimper d'étapes en étapes dans cette dangereuse tentative de sublimation de la libido ne peut être qu'un système religieux qui permettra un transfert affectif progressif. En l'occurrence, ce sera la déesse Kali, symbole du divin féminin qui aidera le disciple à échapper aux griffes des jouissances sexuelles tout en y goûtant. Ce n'est pas une tâche aisée et la foi absolue dans ce système religieux est une condition sine qua non de la réussite. Ceci n'est possible que pour des individus nés et élevés dans des familles de SHAKTAS² nourris depuis leur enfance de rites, de légendes, de croyances de cette religion. Il faut donc que l'inconscient soit totalement imprégné de cette foi religieuse. Or, l'occidental qui vient en Inde à l'âge adulte apporte une formation mentale tout à fait différente. Même s'il croit avoir une intense dévotion pour Kali ou Shiva ou n'importe quelle autre déité hindou, ce ne sera qu'avec son mental de surface. A mesure qu'il avancera dans ses pratiques spirituelles, les vannes de son inconscient s'ouvriront (c'est ce qui se produit avec l'éveil de la Kundalini), la foi qu'il aura mis dans ses dieux d'adoption s'écroulera et se trouvant sans appui, le résultat risque d'être catastrophique.

¹ Le terme exact pour les sectes qui utilisent l'union sexuelle dans un but religieux est VAMACHARA. Littéralement : le chemin de (la main) gauche.

² SHAKTAS : adorateurs de SHAKTI, le divin féminin.

D'autre part, les méthodes utilisées par le VAMACHARA sont pour un esprit occidental malpropres et répugnantes. Il y a bien d'autres voies pour rentrer dans la maison du Seigneur, pourquoi choisir les égouts ?

Ainsi donc, les remontrances que m'a fait le BIKKHU S et que j'ai acceptées en retenant sont pleines de sagesse.

Le BIKKHU a également dit que la BHAGAVAT GITA est un livre dangereux puisqu'elle autorise le meurtre dans certains cas. C'est un reproche qui a souvent été fait à cette « bible » de l'Inde mais qui ne résiste pas à un examen approfondi. Il faut lire le livre d'un bout à l'autre et l'étudier. Il faut aussi le placer dans son contexte véritable. L'autorisation de meurtre n'est pas un commandement de la GITA. Loin de là. C'est un conseil donné à ARJUNA, un chef d'armée au milieu d'un champ de bataille. C'est la solution d'un problème noué dans des conditions exceptionnelles et non un enseignement destiné à tous.

Au moment de conduire ses armées au combat contre celles de DURYODHANA, ARJUNA a une crise de découragement. Ce grand héros ne peut pas admettre que son découragement ait une base physiologique. Aussi, il lui trouve une interprétation morale : le chef du camp opposé est adonné à l'injustice mais dans ses camps se trouvent des héros, des justes, des sages, des parents et des maîtres d'ARJUNA. ARJUNA croit un moment qu'il vaut mieux demander la paix et laisser régner l'injustice que de massacrer des amis et des parents du camp opposé.

Chaque homme a rencontré dans sa vie – à une plus petite échelle – ce genre de dilemme : être forcé de choisir entre deux façons d'agir également mauvaises.

Mais Krishna donne à son ami et disciple la manière de sortir de cette impasse : le devoir d'un chef d'armée est de se battre pour défendre la justice. ARJUNA doit donc livrer combat et non battre lâchement en retraite. Mais s'il doit tuer ses ennemis, il devra le faire sans colère, sans haine, sans passion, sans s'occuper du résultat de ses actes, simplement comme un instrument du divin. Ainsi, il ne sera pas lié par un acte qui autrement pourrait être criminel.

Mais cela ne veut pas dire que la GITA permet à n'importe qui de tuer, à condition qu'il le fasse sans haine. Loin de là. Les enseignements de la BHAGAVAT GITA sont des plus sublimes et son code moral peut rivaliser avec celui de n'importe quelle religion.

Island Hermitage le 6 janvier 1951

Ce matin, j'ai vu mon premier Iguane. Il sortait de l'eau au moment où j'allais prendre mon bain. Il ne s'est pas occupé de moi et s'est étalé paresseusement au soleil à quelques mètres de la rive. Cela ressemble à un petit crocodile et sa peau est finement marbrée. C'était un iguane d'eau. Cette bestiole n'est pas dangereuse, mais il n'est pas prudent de s'approcher trop près d'elle. Elle donne de véritables coups de queue qui peuvent facilement briser une jambe. J'en ai vu deux autres puis un quatrième dans l'après-midi. Ce dernier me barrait la route sur la languette de terre qui fait le pont entre deux îles. Il marche assez lentement et lourdement sur terre. En me voyant arriver, il s'est arrêté et a tiré sa langue pointue. J'ai attendu jusqu'à ce qu'il ait traversé. Il a filé vers la lagune où il se meut bien plus facilement que sur terre.

On m'a prêté une moustiquaire que j'ai installée ce soir. Les moustiques ne sont pas très nombreux. Ils ne me gênent presque plus. Les moines m'ont certifié qu'il n'y avait pas de paludisme dans l'île. J'espère qu'ils ne se trompent pas...

Les BIKKHUS sont décidément très discrets. On les voit très peu dans la journée. De temps en temps, une robe jaune traverse furtivement une allée. Ils parlent peu et semblent désirer être seuls. Moi aussi d'ailleurs car cette solitude est tout à fait à mon goût.

Je compte néanmoins retourner à Colombo mercredi prochain et passer quelques jours au monastère de VIJARAMA avant de partir en Inde.

Je me suis enfin décidé à nager dans la lagune malgré les coquillages tranchants qui parsèment le fond.

J'ai reçu une gentille lettre de mes deux guides de l'autre soir. Ce sont deux frères. Ils s'appellent G-SHEKARA et habitent à HABARADUWA.

La réunion des moines ce soir est silencieuse. Après la récitation habituelle des SUTTA, deux des BIKKHUS parlent entre eux en cingalais. Puis le BIKKHU S me dit de but en blanc que le DAILY NEWS de Ceylan a publié que je venais de France pour me faire ordonner moine. Il désire savoir d'où vient cette information. Je lui raconte l'histoire de mon compagnon de voyage à SHEKARA qui a sans doute conclu hâtivement que je déciderais de rester au monastère à titre définitif.

Island Hermitage. Dimanche 7 janvier 1951

Ce matin, NL, un moine cingalais vient de m'apporter le numéro du DAILY NEWS qui publie l'information dont il a été question hier soir. Les BIKKHUS semblent donner beaucoup d'importance à cet incident que je croyais insignifiant.

Mercredi prochain, j'ai l'intention de quitter ce lieu de paix pour Colombo. C'est certes un endroit rêvé pour ceux qui veulent mener une vie contemplative. Mais je ne suis pas encore mûr. Mon esprit chérit encore des VASANAS (impressions subconscientes de désirs comme disent les hindous) qu'il me faudra épuiser.

Il me semble pourtant que je choiserais plutôt la solitude complète. Elle aurait l'avantage de me laisser plus indépendant. Certes, la règle dans ce monastère n'est pas rigide et les moines sont libres de faire ce qu'ils veulent dans le cadre des obligations monastiques. Mais en ce qui concerne la vie spirituelle, je suis comme le cheval sauvage intolérant à la moindre coercition. J'ai la conviction que la vie spirituelle, l'ascèse véritable passe par une route où il faut marcher seul. Certes, il faut avoir un cadre social et une étiquette à présenter aux profanes. Mais le chemin qui mène vers le suprême est toujours nouveau, différent pour chaque individu. Chaque ascète suit sa propre route qui ne ressemble à celle d'aucune autre.

Island Hermitage. Le 8 janvier 1951

De nouveau, longue conversation avec le MAHATHERA NYANATILOKA. Il a soixante douze ans, mais il paraît plus jeune. Il a une tête de vieux lutteur. L'expression de son visage rappelle celle de Churchill, mais ses traits sont beaucoup plus fins et plus doux. Un perpétuel demi-sourire éclaire son visage. Quand on lui pose une question, il ne répond pas tout de suite. On croit qu'il n'a pas compris, mais au bout de quelques minutes, la réponse vient. Je pensais d'abord qu'il s'agissait d'un ralentissement dû à l'âge, mais je me suis souvenu qu'il m'avait dit un jour en parlant de l'ANAPANASATI (méthode de maîtrise de la respiration) qu'on enseignait aux enfants japonais de ne jamais répondre à une question avant d'avoir fait tranquillement une longue inspiration et une expiration. C'est peut-être ce qu'il fait.

Island Hermitage. Le 9 janvier 1951

Aujourd'hui, au cours de ma promenade dans l'île, j'ai rencontré le BIKKHU S qui a bien voulu me faire visiter sa maisonnette. Les chambres sont propres, riantes et agréablement meublées, les fenêtres grillagées.

J'ai été frappé par l'écart considérable qui existe entre les standards de vie matérielle d'un moine bouddhiste et celui d'un SANYASI ou SADHU de l'Inde.

Dans les pays bouddhistes et en particulier à Ceylan, on pense que le moine doit vivre confortablement et agréablement. Son esprit étant calme et libéré de soucis matériels, il pourra se consacrer entièrement à la recherche du NIRVANA. Les laïques pourvoient très généreusement à leurs BIKKHUS tout ce qui est nécessaire et les traite avec respect et vénération.

En Inde, le SADHU étant celui qui a renoncé au monde, on s'attend à ce qu'il vive le plus simplement possible. Plus son dénuement est grand, plus on lui marquera du respect. SHANKARA SHARYA a popularisé l'idéal du parfait SANYASI dans ses écrits et ses chants. Il décrit la vie glorieuse de l'homme qui a renoncé à toute possession dans les termes suivants :

Un lieu de repos au pied d'un arbre leur suffit.

Les deux mains leur serrent d'assiette ;

Ils méprisent les richesses comme si c'était un paquet de haillons.

Les porteurs du KAUPINA en vérité son bienheureux.

(Chant des KAUPINAVANTA, vers 2)

Le KAUPINA est le minimum irréductible de vêtement. C'est un linge servant de cache sexe. Il est maintenu par une corde autour de la taille.

KAUPINAVATA qui veut dire le porteur de KAUPINA est dans la littérature veddantique synonyme de « l'homme ayant renoncé au monde »

Le grand sage d'ARUNACHALA, RAMANA MAHARSHI était un KAUPINAVATA au propre et au figuré. On raconte qu'un jour son KAUPINA était déchiré. Il aurait facilement pu en demander un autre. Mais par esprit de renonciation et aussi sans doute à titre d'exemple, il le répara seul. Au cours de sa promenade sur la colline, il cueillit deux épines. Avec l'une d'elles, il transforma l'autre en aiguille en faisant un trou à son sommet. Puis il détacha un fil de son KAUPINA et avec ce fil et aiguille improvisés, il répara son unique vêtement.

La vie de SADDHU en Inde est assez dure car le pays est plus pauvre que Ceylan. Les laïques sont méfiants car il existe un nombre considérable de faux moines qui ne revêtent la toge orangée ou le vêtement de SADHU que pour vivre sans travailler

Mercredi 10 janvier 1951

Je pars de ce lieu paisible. La barque du monastère me conduit à travers la lagune jusqu'au village de DODANDUWA où je prends le train pour Colombo.

Je suis seul dans mon wagon de première classe. C'est la première fois que je prends le chemin de fer à Ceylan. Le compartiment est assez confortable mais plutôt poussiéreux. Je peux admirer à loisir le magnifique passage tropical et ses foules bigarrées dans les gares et dans les villages.

A Colombo, je descends à l'hôtel Bristol. Je suis désagréablement surpris par le bruit de la grande ville et cet essaim bourdonnant de commerçants, guides, changeurs, loueurs de service qui vous harcèlent. Derrière leur amabilité gluante, ils n'ont qu'une seule idée : vous soupirer le plus grand nombre de roupies possible. L'après midi, une visite au VIJARAMA temple. NARADA THERO m'a très gentiment proposé de venir habiter au monastère, mais je suis déjà installé au Bristol et je compte partir pour l'Inde dans quelques jours.

Colombo. Le 13 janvier 1951

J'ai retenu une place sur l'avion de Madras pour après demain.

Cet après midi, le professeur Ml est venu me chercher pour me conduire à un meeting bouddhiste qui a lieu dans un village près de KURUNGALA. Le professeur est un laïque bouddhiste de premier ordre et un homme politique important. En outre, il est un homme

charmant, très cultivé et qui a beaucoup voyagé. Il connaît sans doute presque toutes les leçons de notre globe. Sa voiture nous conduit près de KURUNGALA. Voyager sur les routes de Ceylan est un plaisir car le réseau routier est excellent et le paysage enchanteur. Le meeting semble être très intéressant mais hélas, je ne comprends pas le cingalais. Néanmoins, les gestes, les attitudes du visage, les intonations de voix qui forment les éléments d'un langage commun à tous les humains me permettent de suivre les orateurs dans une certaine mesure. Il s'agit de réclamer des droits plus importants pour les bouddhistes qui s'estiment brimés par rapport aux chrétiens. « Ils vont être très excités quand ils vont apprendre qu'un médecin français bouddhiste assiste à la réunion » m'avait dit le professeur en cours de route.

Colombo le 14 janvier 1951

Ce soir, j'ai été invité par le professeur Ml à prendre contact avec un groupe de pèlerins bouddhistes de retour d'Inde. Des gens charmants et affables qui ont comme beaucoup de cingalais, cette politesse de cœur très différente de la froide amabilité si courante chez les européens.

Cette soirée m'a amené à modifier mes plans. Je compte ne visiter que le Sud de l'Inde. Je crois – si mes réserves me le permettent – que je suivrais la route des pèlerins.

Arrivée en Inde

15 janvier 1951. J'arrive à Madras par un avion d'Air India. J'atterris à TIRRUCHIRAPALI, l'aérodrome. Un autobus me conduit à Madras. La terre de cette région de l'Inde semble sèche et aride. Quel contraste avec la richesse exubérante de la végétation cingalaise !

Les hindous sourient moins souvent que les cingalais. Ils semblent plus graves, plus réfléchis. Ils demeurent très affables et accueillants. Nous sommes loin de cette forfanterie un peu agressive qu'on rencontre quelque fois en Egypte et qui marque une façon peu heureuse de réagir à une indépendance nouvellement acquise.

Me voici donc en Inde... MA « terre promise ». Le 14 janvier, les indiens célébraient le MAKAR SHANKRANTI, le jour où le soleil change son mouvement vers le Nord. Une autre fête importante en Inde, le 6 mai l'UTTAR-YANA, la période où le soleil se déplace vers le Nord. Ces deux fêtes sont considérées par les hindous comme spécialement favorables pour toute entreprise d'ordre religieux ou spirituel. Pourtant, je n'éprouve pas cette joie que j'aurais dû ressentir. Peut-être est-ce la fatigue du voyage. Mais aussi je vais en Inde pour rencontrer les grands sages et les deux grands du Sud de l'Inde, Ramana Maharshi et Aurobindo ne sont plus.

Que sont donc nos joies et nos tristesses sinon un tissu d'illusion ? Notre esprit prend appui sur les fonctions de notre corps et colore le monde extérieur selon nos sensations internes. Si la digestion va bien, si notre force vitale fonctionne selon un rythme euphorique, le monde nous apparaît plein de promesses et d'espoir. Si nous sommes dans la phase dépressive, alors les journées ensoleillées perdent leur éclat, les glorieux paysages n'ont plus leur splendeur, les amis nous ennuiant et tous nos espoirs semblent vains.

Madras le 16 janvier 1951

Ma chambre d'hôtel est très confortable. C'est plutôt un appartement. Trois grandes pièces : un salon, une chambre à coucher et une salle de bains. La nourriture est bonne mais assez réduite : restrictions alimentaires. L'Inde est au seuil de la famine.

Cet après midi, j'ai visité le grand quartier général de la société Théosophique à ADYAR. Le siège d'ADYAR est le centre mondial de cette vaste et intéressante organisation. La société, depuis sa fondation par Madame Blavatsky à la fin du siècle dernier a pris un essor considérable. Les théosophes ont souvent été critiqués. Il faut bien admettre que certaines de ces critiques sont justifiées. Néanmoins, cette organisation a joué un grand rôle dans la diffusion de la pensée Indo-Bouddhiste dans le monde occidental. De plus, beaucoup de ses adhérents ont fait et font un effort sincère vers la perfection spirituelle.

Le grand quartier d'ADYAR est très fréquenté car il fait partie des curiosités scientifiques de Madras. Le centre des bâtiments ouverts aux visiteurs protège une bibliothèque richement documentée avec une salle de lecture. Le hall d'entrée est vaste et agrémenté de colonnades. Les murs sont ornés de fresques représentant les symboles des principales religions. Près de l'entrée du hall se trouve une statue en pied de madame Blavatsky et une autre du colonel Ulcot.

Les dépendances du centre d'ADYAR sont très étendues. Un parc immense entoure le bâtiment central. De nombreux temples d'appartenances diverses et de styles variés ornent agréablement ce parc.

Je m'assieds dans la salle de lecture afin de consulter quelques livres. Un employé de la bibliothèque s'approche de moi et engage la conversation. Un madrasi long et mince parlant assez bien l'anglais. Il m'offre ses services pour me guider dans Madras. Je pense d'abord qu'il est un « grand cœur théosophique » à la recherche d'une bonne action mais je me

souviens que nous sommes en Inde. Combien va-t-il me demander ? Il ne me demande que trois roupies par jour. Je suis enchanté de ce guide. Il s'ingénie à me faire faire le plus d'économies possible et gagne largement ses trois roupies. Fini les taxis ruineux, nous ne prenons que les autobus. Je suis ravi de pouvoir enfin voyager démocratiquement et me mêler aux autochtones. Grâce à lui, je sors de ma tour d'ivoire. Nous circulons dans les quartiers populeux, entrons dans les cafés indigènes. Mon guide commande pour lui un de ces délicieux cafés madrasi copieusement accompagné d'IGLI et de DOSA¹ et moi la même chose bien entendu. Mon guide est heureux de gagner trois roupies par jour – une somme importante dans ce pays pauvre – et de pouvoir se régaler à l'œil. Je suis encore plus heureux que lui car sans le savoir, il a brisé la carapace qui m'isolait de l'hindou moyen.

Madras, le 17 janvier 1951

Cet après-midi, mon guide est revenu. Nous avons circulé dans les quartiers populeux de Madras. Cette foule indienne est vraiment étrange et prenante. Quelle misère pour certains, quel dénuement inimaginable dans nos pays ! Pour d'autres en revanche, richesse et abondance. Les SADHUS sont nombreux ici. Certains sont complètement nus, le corps couvert de cendres. Ce sont les NAGAS. D'autres portent la couleur orange² ; un grand nombre est vêtu de blanc ou d'une autre couleur et porte sur son front la marque distinctive de sa secte : shivaïsme, vishnouisme, ect...

Les sectes de l'Inde

Les sectes de l'Inde apparaissent à première vue pour l'occidental moyen comme un fouillis inextricable.

En Occident, nous avons l'habitude que les choses soient bien classifiées, rangées selon leur ordre clair et symétrique. Nos religions ont leur dogme bien établi, leur clergé organisé selon des hiérarchies, leurs chefs.

Rien de tout cela dans l'hindouisme. La structure de l'esprit hindou est totalement différente sur bien des points de celle de l'occidental. L'hindou moyen est bien plus proche des sources de la nature que ne l'est le civilisé occidental.

Si nous regardons travailler la nature, la croissance d'un arbre, nous voyons qu'elle se fait par tâtonnement, lentement, sans hâte. Les branches poussent sans symétrie puis se couvrent de feuilles et de fleurs apparaissant en désordre. Les formes géométriques quand elles existent sont toujours imparfaites. Mais le résultat final est la majestueuse beauté d'un grand arbre.

L'Hindouisme a poussé comme un de ces immenses BANIAV, d'une façon apparemment anarchique et qui déroute notre esprit à première vue. Mais quand on l'a étudié à fond, on s'aperçoit que malgré leur extrême diversité, toutes ces sectes forment un ensemble et font de l'hindouisme une religion complète.

On pourrait se demander quel lien il peut y avoir entre le dualisme de MADHAVACHARYA et le monisme absolu de SHANKARACHARYA. Entre le NAGA qui ne possède même plus de vêtements pour couvrir sa nudité et le laïque religieux qui dépense une fortune dans un MAHAYAGNA².

¹ IGLI et DOSA : préparation à base de farine et de riz. Spécialités du Sud de l'Inde.

² MAHAYAGNA : littéralement : grand sacrifice. Oblation au feu faite en public avec un grand cérémoniel pendant une période plus ou moins longue, quelquefois plusieurs années. L'objectif du sacrifice est d'obtenir un bénéfice matériel, religieux (s'assurer un paradis après la mort) ou spirituel.

Tout cela devient clair quand on se souvient du principe de l'ADHIKARI BHEDA si souvent répété par les sages de l'Inde. Ce terme est difficile à traduire littéralement. Il signifie : la discrimination entre celui qui est prêt et celui qui ne l'est pas. La diversité des niveaux intellectuels et moraux des individus est un fait qu'on ne peut pas nier.

Les mêmes principes, les mêmes dogmes, les mêmes objectifs religieux ne sont pas valables pour tous. L'hindouisme tient compte de cette diversité. Chaque type humain depuis les paysans illettrés jusqu'à l'intellectuel le plus évolué y trouvera sa place, ses rites, les enseignements qui lui conviennent etc...

Celui qui est prêt à l'Adhikari pourra directement se consacrer au BRAHMA-GYAN, la connaissance du soi telle qu'elle est enseignée dans l'ADVAITA VEDANTA. Pour les autres, il y aura un échelon intermédiaire qui leur permettra de se perfectionner selon leurs capacités. Personne n'exigera qu'un enfant d'école maternelle comprenne la philosophie de Spinoza. Il apprendra d'abord le BA-BA, à lire, à écrire, puis montera de classe en classe et finalement sa formation sera suffisante pour lui permettre d'étudier.

Du point de vue des religions occidentales, il n'existe qu'une seule vérité. Propager et enseigner autre chose serait un « péché contre l'esprit ». Une faute grave. Si donc la vérité est une, pourquoi alors les sages de l'Inde enseignent-ils ou tolèrent-ils des doctrines imparfaites ?

Qu'est-ce que la vérité ? La vérité absolue est au-delà des concepts mentaux. On ne peut ni l'expliquer, ni l'enseigner. Mais on peut réaliser par expérience directe qu'il n'existe qu'un seul océan d'« existence- conscience ». Le monde tel qu'il nous apparaît est une fausse vue. Une vision prismatique qui ne nous semble telle que parce que réfractée à travers l'écran de nos formations mentales. Notre esprit est en quelque sorte le magicien qui fait surgir le monde phénoménal et masque le réel. Pour appréhender la vérité, il faut réduire cet esprit au silence total. Ainsi donc, tout ce qui peut être compris dans le cadre des pensées et des mots est par définition faux.

Le but des enseignements religieux, selon les sages de l'Inde n'est pas d'exprimer la vérité puisqu'elle ne peut pas être saisie par l'esprit ; mais de rendre la personnalité illusoire, réceptive à une attitude qui permettra son effacement devant le Réel, au-delà des pensées et des mots. Et la coquille de cette personnalité illusoire, l'ego, peut être entamée d'innombrables façons différentes selon la structure mentale de chaque individu.

Il ne faudrait pas voir les sectes de l'Inde comme différentes factions religieuses opposées les unes aux autres. Il n'est pas possible de faire un parallèle entre shivaïsme et vishnouïsme d'une part et catholicisme et protestantisme d'autre part.

A certaines époques et dans certaines régions d'Inde, il y a eut une grande rivalité entre différentes appartenances religieuses. Des faits historiques en font preuve, comme par exemple des batailles rangées entre sectes à la KHUMBA-MELA de HARIDWAR ou encore l'histoire bien connue du célèbre réformateur Vishnouïste du douzième siècle RAMANUJA.

Ce saint vivait et prêchait au début de sa carrière à SHIRANGAM dans le Sud de l'Inde. Le monarque régnant de la dynastie des CHOLAS KERIKALA CHOLA (appelé encore KRIMI KONDAA) était un fanatique shivaïste. Il ordonna à tous ses sujets de ne pratiquer que le culte de SHIVA. RAMANUJA refusa et le roi envoya des hommes pour le faire arrêter. RAMANUJA s'enfuit alors vers MYSORE. Pour couvrir sa fuite, un de ses disciples se présenta au roi et le cruel monarque lui fit arracher les yeux.

RAMANUJA réussit à atteindre MYSORE. Le RAJA de cet état était VITALA DEVA qui était à l'époque de religion JAÏN. Il lui offrit l'hospitalité. RAMANUJA gagna la confiance du roi en guérissant sa fille qui était -disait-on- possédée par un BRAHMA-RAKSHASHA (mauvais esprit très puissant). Le RAJA VITALA DEVA se convertit au Vishnouïsme et prit le nom de VISHNU-VARDHANA.

Douze ans après, ayant appris que son persécuteur le roi CHOLA était mort, RAMANUJA revint à SHRI RANGAM.

De nos jours, l'intolérance religieuse semble avoir presque disparue en Inde. Dans les milieux cultivés, il est fréquent que les dévots rendent des hommages à SHIVA ainsi qu'à KRISHNA, à RAMA, à KALI. Dans beaucoup de temples – si par exemple le temple est consacré à SHIVA – on peut voir autour du lingam central des images d'autres déités. Dans le KIRTAN (chants religieux en public) les noms des déités de sectes opposées sont glorifiées à un pied d'égalité.

Certes, il existe encore des bigots attachés à une seule déité. Même pour ceux là, le particularisme ne va pas plus loin que le lancer de quelques flèches ironiques vers les sectes rivales.

Les grands sages de l'Inde ont fait une œuvre considérable pour la réconciliation des sectes. Que ce soit SHANKARACHARYA ou dans les temps modernes RAMAKRISHNA et son disciple VIVEKANANDA en enseignant que toutes les déités ne sont que différents aspects du même divin unique.

Dans beaucoup de familles, chaque membre – s'il est sincèrement religieux – choisit le plus souvent comme ISHTA-DEVA (déité tutélaire) la forme qui répond le plus à ses aspirations. Il pourrait arriver par exemple que le mari fasse ses dévotions à SHIVA, l'épouse à KRISHNA et peut-être un des enfants aux images de DURGA ou de KALI sans que cela ne devienne le moins du monde une cause de friction ou d'embarras entre les membres de la famille.

Il y a donc de nos jours non seulement une cohabitation pacifique des sectes, mais aussi une véritable interpénétration dans le cadre du SANATANA DHARMA (la religion éternelle, un des noms de l'hindouisme).

Je n'entrerai pas dans une énumération détaillée de toutes les sectes ou appartenances car cela ne présenterait qu'un intérêt de curiosité. On peut dire que dans les grandes lignes, la pensée religieuse de l'hindouisme se divise en trois courants principaux : le shivaïsme, le vishnouisme et le Shaktisme.

Le shivaïsme semble être la secte la plus ancienne car on en trouve des traces aussi loin que dans le RAMAYANA de VALMIKI où l'auteur raconte que RAMA instaure un LINGAM de SHIVA à RAMESHWARAM (dans le Sud de l'Inde) après avoir tué son ennemi RAVANA. D'ailleurs, chose curieuse, le terrible démon RAVANA était lui-même un fervent adorateur de SHIVA. Le shivaïsme est la secte la plus représentative du traditionalisme hindou tel qu'on le rencontre dans les milieux orthodoxes.

Le Vishnouisme est d'apparition plus récente. Il aurait eu tendance à populariser une religion que les brahmines essayaient de monopoliser. Ses dieux, RAMA et KRISHNA, les avatars de VIISHNOU sont tous les deux dans la caste des KSHATRYAS (les guerriers). Le culte de la BHAKTI si commun de nos jours en Inde est principalement d'origine vishnouiste et a été popularisé par les trois grands PURANAS, le RAMAYANA, le MAHABHARATA et la BHAGAVAT PURANA.

Le Shaktisme, c'est-à-dire le culte du divin sous son aspect féminin, semble encore plus récent. Il a certainement surgi des restes du bouddhisme tantrique décadent. Pourtant, il y a une différence considérable entre les deux écoles principales du Shaktisme. La DAKSHINACHARA (voie de la main droite) ressemble beaucoup aux cultes de dévotion du vishnouisme. Le VAMACHARA (voie de la main gauche) utilise l'union sexuelle dans ses rites comme le faisaient les membres du VAJRAYANA bouddhiste.

Presque toutes les sectes innombrables de l'hindouisme peuvent se rattacher à un de ces trois courants.

Le culte des idoles

Mon guide s'est mis en tête de me faire visiter les principaux temples de Madras. Nous sommes entrés dans un temple dédié à GANESHA, ici à SKANDA (nommé aussi SUBRAMANYA) le dieu de la guerre très populaire dans le sud de l'Inde.

Les dieux de l'Inde, leurs idoles et leurs rites religieux (PUJA) ont souvent scandalisé les missionnaires chrétiens et ont été un motif de sarcasme pour beaucoup d'occidentaux. Ce serait une grave erreur de croire que les hindous sont des idolâtres dans le sens péjoratif que nous donnons à ce mot et de les comparer aux noirs d'Afrique ou aux païens dénoncés dans de nombreux passages de la Bible.

L'adoration des images et des idoles semble relativement récente dans l'hindouisme. Elle ne date probablement pas de plus de deux mille ans. On n'en trouve pas de trace dans les VEDAS et les UPANISHADS. Les anciens Aryens adoraient certes les forces de la nature personnifiées : INDRA, VARUNA, ect... Ce n'était pas un culte de BHAKTI (dévotion), mais plutôt des rites magiques dans le but de les rendre favorables. Ils ne semblent pas avoir pris des symboles visibles autres que la flamme.

Il est probable que le culte des idoles soit venu des aborigènes dravidiens et autres.

Le grand sage du Pungale RAMATIRTHA fit une déclaration étonnante à ce sujet dans une de ses conférences. Il voulait prouver « from external as well as from internal evidence » c'est-à-dire par des faits historiques appuyés par son intuition que ce sont les chrétiens qui ont importé le culte des idoles en Inde.

L'apôtre Saint Thomas vint en Inde dans la région de Madras. Il fit de nombreux convertis dont il existe encore de nos jours des descendants. Mais il me paraît douteux qu'un disciple direct du Christ, encore imprégné des idées du vieux testament où l'adoration des images est considérée comme un péché capital ait eu recours à ce procédé. Même en admettant qu'il le fit, il est peu vraisemblable qu'une poignée de chrétiens ait eu suffisamment d'influence pour transformer d'une manière aussi fondamentale la masse de l'hindouisme.

RAMATIRTHA ajoute que le plus ardent prosélyte du culte des idoles, le grand réformateur vishnouiste RAMANUJA (douzième siècle) avait comme maître un chrétien thomiste. Mais je doute que ce fait ait été confirmé historiquement.

Le culte des idoles est indissociablement lié à la science de la BHAKTI (dévotion). J'emploie à dessein le mot « science » car la dévotion telle qu'elle est pratiquée en Inde dans les milieux cultivés est loin d'être une manifestation déréglée d'émotions religieuses. Les émotions religieuses et leur évolution, la manière de les diriger, de les purifier et de les entretenir ont été soigneusement étudiées dans de nombreux ouvrages. En particulier ceux du vishnouisme et ceux du DAKSHINACHARYA TANTRA et dans les hymnes des ALVARS du Sud de l'Inde. Un jour, à KANDAVAN, capitale du vishnouisme et du culte de la dévotion, un pandit vishnouiste bien connu fit une démonstration à ce sujet au cours d'un de ses KATHAS (conférences religieuses). Tout en développant le thème de la conférence, le pandit passa tour à tour par des états d'émotions religieuses les plus variées. Depuis la tristesse et les larmes invoquant « le bien aimé » jusqu'à la joie délirante que donnera la première vision du divin. Le pandit pouvait à volonté donner cours à une émotion puis brusquement il la coupait et passait à une autre. Il signifiait ainsi que BHAKTI signifiait « jouer avec les émotions » et non être leur jouet. Le but fondamental de la BHAKTI est de maîtriser l'élément dynamique de notre esprit, c'est-à-dire, l'élément affectif et de le dévier vers le divin. L'idole n'est qu'un point d'appui, un diagramme pour fixer l'esprit sur un point tangible. L'hindou cultivé ne vénère pas l'idole en pierre ou en bois, mais le symbole qu'elle représente.

La fête annuelle du DURGA-PUJA (aux environs du mois d'octobre) célébrée avec beaucoup d'éclat au Bengale illustre bien ce fait.

La fête commence le septième jour de la lune ascendante et finit le dixième. L'idole est généralement commandée spécialement pour cette occasion à un artiste. Elle est de taille humaine, richement décorée de ses idoles. Le rituel du premier jour de la fête est centré autour de ce qu'on appelle le PRANA PRATISHA, brahmine expert dans les PUJAS (adoration rituelle) en face d'un public plus ou moins nombreux selon les circonstances.

Le deuxième jour, l'idole est censée être devenue une JAGRAT MURTI (idole éveillée). Le rite régulier d'adoration se fait selon les formules consacrées spéciales au DURGA PUJA.

Le troisième jour est la cérémonie des adieux à l'idole. Les MANTRAS et les MUDRAS (formules sacrées, gestes rituels) du prêtre ont pour objet de retirer l'insufflation de vie qu'il a donné le premier jour.

Enfin, le quatrième jour de la fête, le VIJAYA DASHANI qui est le dixième jour de lune ascendante, l'idole ayant jouée son rôle, est noyée en grande pompe (et avec beaucoup de vénération) dans le Gange ou une autre rivière selon les localités.

La tendre familiarité que les hindous ont avec leur Dieu et le divin en général est un autre aspect de la dévotion des hindous particulièrement frappant pour un observateur d'occident. Dieu est avant tout et en dernière analyse l'ANTERYAMIN (le maître intérieur), celui qui réside dans notre propre cœur et qui n'est autre que l'essence même de notre personnalité. D'ailleurs les hindous ne manquent pas de blaguer leurs dieux à l'occasion. Il est vrai que le plus souvent, il s'agit de ceux des sectes latérales. L'histoire suivante racontée dans les PURANAS en est une illustration.

Shiva dans son aspect propice est réputé comme étant un dieu bon enfant. Son culte est des plus simples. Un peu d'eau, quelques feuilles de l'arbre BEL offerts avec dévotion suffisent pour le rendre favorable. D'ailleurs il est touché par la moindre marque de dévotion et sa bonté frise quelque fois la naïveté. Parmi ses fervents adorateurs, il y a même des démons (ASURAS)

L'un de ses démons (ou titan) nommé BASMASURA fit jadis de sévères austérités afin d'obtenir un DARSHAN (vision) de Shiva. Au bout d'un certain temps, Shiva touché par sa persévérance lui apparut et lui demanda ce qu'il désirait, l'autorisant à formuler un vœu. BASMASURA répondit qu'il désirait un pouvoir magique. Le don de pouvoir réduire en cendre les personnes sur les têtes duquel il poserait sa main. Shiva lui accorda ce don.

BASMASURA ne se tenant plus de joie, voulut essayer immédiatement l'efficacité de ce pouvoir magique et tenter de poser sa main sur la tête de Shiva lui-même. Ce dernier ne pouvant retirer le don qu'il avait octroyé n'eut qu'une solution : s'enfuir à toutes jambes. Et BASMASURA de le poursuivre afin de s'assurer de l'efficacité du pouvoir magique qu'il venait d'obtenir. Vishnou voyant Shiva en difficulté entreprit de venir à son secours. Il prit la forme d'une MOHINI (femme séductrice) et apparut devant le démon, lui lançant des regards aguichants. BASMASURA aveuglé par l'amour en oublia de courir après Shiva et suivit la MOHINI.

La séductrice ne refusa pas ses avances, mais lui dit qu'un rite purificateur serait de rigueur. Elle lui fit prendre un bain dans un étang tout proche, puis lui assura qu'une danse rituelle était nécessaire. Elle recommanda à BASMASURA de bien la regarder faire et d'imiter scrupuleusement tous les mouvements. Elle commença la danse et BASMASURA, toute son attention tendue imita les gestes. La cadence des jambes, le mouvement ondulant des bras. Puis elle posa une main sur la tête, BASMASURA en fit autant sur la sienne et le pouvoir magique que lui avait accordé SHIVA se montra efficace car il fut réduit en cendres lui-même.

La familiarité des hindous envers leur ISHTA-DEVA (dité préférée) est calquée sur les relations inter humaines sublimées.

CHAITANYA MAHAPRABHU, le grand réformateur du vishnouïsme (seizième siècle) et une des plus grandes autorités en matière de BHAKTI (dévotion) a classé les relations entre adorateurs et dieux en cinq catégories.

Le DASYA-BHANA où l'adorateur se considère comme le serviteur fidèle du grand maître.

Le VATSALYA-BHAVA : Dieu est considéré comme un fils ou un enfant. Par exemple, l'enfant KRISHNA (GOPAL) ou BALA RAMA (l'avatar Rama comme garçonnet)

Le SAKHYA-BHAVA où l'on adore Dieu comme l'ami ou l'éternel compagnon.

Le SHANTI-BHAVA : Dieu est considéré comme un refuge de paix, ce qui correspondrait peut-être à l'aspect paternel du divin. Car chose curieuse, cet aspect n'est pas mentionné par les vishnouïstes.

Enfin le MADURAYA-BHAVA, considéré comme le point culminant de la dévotion et où Dieu est adoré comme le suprême bien aimé.

Le grand nombre d'idoles qu'adorent les hindous n'infirme en rien leur monothéisme. Chaque individu religieux et cultivé sait que toutes ces images ne sont que des aspects différents du seul Dieu et reçoit l'unité dans cette multiplicité.

Les yogis inconnus

Comme la plupart des temples d'Inde, les temples de Madras sont très fréquentés. Sur le parvis, des Sadhus attendent l'aumône sans la réclamer.

La plupart sont des hommes tout à fait ordinaires et leur accoutrement religieux ne peut guère masquer leur misère intérieure. Néanmoins dans cette masse, peut-être y a-t-il, ignorés et inconnus quelques grands sages ou yogis de stature exceptionnelle. C'est une croyance largement répandue dans l'Inde que des grands sages et yogis errent de par le monde dissimulant volontairement leur identité et prenant les aspects les plus déconcertants. Les disciples de RAMAKRISHNA racontent cette histoire dont le maître fut lui-même le témoin :

« Il advint un jour qu'un Sadhu, un « fou de Dieu » vint au temple de KALI de RANI RASMANI (le temple de DAKSHINDSHAR) où SRI RAMAKRISHNA vivait alors. Un jour, le SADHU ne reçut pas son repas et bien qu'ayant faim, ne le réclama pas.

Voyant un chien qui dévorait les restes d'un festin qui avaient été jetés dans un coin, il s'approcha de lui, l'embrassa par le cou et lui dit :

« Vieux frère, comment se fait-il que tu manges tout seul sans partager avec moi ? »

Tout en parlant, il se mit à manger en compagnie du chien.

Quand il eut fini son repas en cette étrange compagnie, il entra dans le temple de KALI et pria avec une telle ferveur que le temple semblait en vibrer. Quand il eut terminé ses prières et fut sur le point de partir, SRI RAMAKRISHNA dit à son neveu HRIDAY de surveiller l'homme, de le suivre et d'essayer d'engager une conversation pour voir ce qu'il pourrait dire :

HRIDAY le suivit à distance. Quand le sage se retourna et demanda :

« Pourquoi me suis-tu ? »

HRIDAY répondit :

« Vénérable ! Donnez-moi un enseignement ! »

Le sage répliqua :

« Quand l'eau de cette mare et le glorieux Gange apparaîtront identiques à ton regard, quand ton oreille ne percevra pas de différence entre le son de cette flûte et le bruit de cette foule, alors tu atteindras l'état de la vraie connaissance »

HRIDAY retourna répéter ces mots au grand Maître qui fit la remarque suivante :

« Cet homme a atteint le véritable état extatique, la vraie connaissance. Les SIDHAS (les parfaits) errent de par le monde quelque fois semblables à des enfants ou à des esprits impurs, voire même à des fous. En vérité, ils cheminent sous de nombreux déguisements »¹

Sur le parvis de l'un des temples, alignés avec de nombreux autres, un Sadhu attire particulièrement mon attention. Son visage lumineux est encore embelli par un tendre sourire. Ses yeux sont rouges comme il arrive souvent à ceux qui pratiquent une méditation intensive. J'aurai aimé lui adresser quelques mots, mais l'obstacle du langage doit rendre toute discussion impossible. Je lui souris. Il répond à mon sourire.

Mon guide et moi passons de temples en temples. Dans l'un d'eux, le prêtre distribue des cendres aux fidèles (restes d'une oblation au feu) et de la poudre de carmin qui avait probablement servi à décorer l'idole du temple. Il me regarde et après un moment d'hésitation, me fait participer à la distribution. Je suis touché par cette marque de confiance. Quelle intense vie religieuse dans ce pays ! Celle de l'occident me semble bien terne à côté.

Le soir, je prends le train pour Pondichéry accompagné jusqu'à la gare par mon guide fidèle et intéressé. Il insiste pour que je ne prenne pas des premières, mais des secondes. « C'est tout aussi confortable et moins cher » me dit-il.

Avant de partir, il réussit à me soutirer une roupie de plus que ce qui avait été convenu. Je la lui donne bien volontiers.

¹ Adapté du texte anglais : « teachings of SRI RAMAKRISHNA, page 745

Chapitre VI

Pondichéry, l'ashram d'Aurobindo

Pondichéry. 18 janvier 1951

Arrivée à Pondichéry à sept heures du matin. Ma couchette de seconde classe était très confortable. Les banquettes de 1^{ère} et 2^{ème} classe des trains de l'Inde sont larges et bien rembourrés. Ils peuvent servir de couchette pendant la nuit. Au-dessus des banquettes, il y a généralement une couchette supplémentaire qui fait office de porte bagages pendant la journée. Les distances sont grandes en Inde et il est fréquent qu'on doive passer une nuit ou deux dans le train.

J'ai bien dormi, allongé à même la moleskine de la couchette car je n'ai emporté avec moi aucun matériel de couchage. J'ignorais que le « bedding » était un élément indispensable pour un voyageur en Inde. Le « bedding » est une sorte de sac de couchage contenant tout un matériel de literie : draps, couverture, coussins, ect... Même dans les hôtels, beaucoup d'hindous utilisent le matériel de couchage qu'ils ont emporté avec eux.

Le train s'était arrêté à VILLUPURAM pour les formalités de la douane avant de quitter le territoire indien ; mais plus de formalités de visa pour passer d'une zone à l'autre.

Me voici donc en terre française. Les « coolies » sont devenus les « porteurs ». Ils baragouinent le français mais réclament leur « bakshish » avec la même véhémence.

Un rickshaw qui ici s'appelle le « pousse-pousse » me transporte à la recherche d'un hôtel. Pas de place dans les hôtels de première classe. Je finis par tomber sur un hôtel de deuxième zone peu confortable. Le patron parlant français et le petit déjeuner à la française me réconcilient avec l'endroit.

Je suis avant tout venu à Pondichéry pour visiter le célèbre ashram de SRI AUROBINDO. J'ai une lettre de recommandation pour Monsieur B, un français de l'ashram. On m'a dit que le travail commençait à une heure et demie de l'après-midi à l'ashram. A une heure et demie précises, j'arrive donc à l'ashram avec ma lettre de recommandations. La plupart des gens de l'ashram sont des hindous venus d'autres régions de l'Inde. La conversation se fait le plus souvent en anglais. Je demande à voir Monsieur B. On me répond qu'il n'est pas disponible.

Je reviens à trois heures et demie. Après un petit moment d'attente, je suis reçu par un grand monsieur assez mince aux yeux pénétrants derrière ses lunettes d'écaille. Il a le visage sérieux et préoccupé d'un homme chargé d'une lourde responsabilité car il occupe un poste de premier plan dans l'ashram. Son dévouement et sa foi en « mère » sont touchants. Je lui présente ma lettre de recommandations, nous échangeons quelques mots au sujet de la vie dans l'ashram et la philosophie d'Aurobindo en général. Puis il me confie à un membre de l'ashram chargé de recevoir les visiteurs.

On me demande tout de suite ce que je désire voir. L'ashram est une vaste et puissante organisation possédant de nombreux bâtiments disséminés dans Pondichéry. L'organisation a sa boulangerie, son imprimerie, ses services médicaux ect... Je désire me limiter au côté spirituel de l'ashram. On me donne rendez-vous à dix huit heures quarante cinq sur le terrain des sports. Celui-ci se trouve dans un des nombreux bâtiments de l'ashram. Il est constitué d'une vaste cour intérieure où évoluent environ trois cents jeunes gens, jeunes filles, adultes et même quelques vieux. Ils sont tous vêtus de chemisettes blanches et pantalons courts, rangés en bon ordre. Ils exécutent ensemble une série d'exercices physiques qui se font la plupart en

marchant. Les mouvements sont basés sur le système de la gymnastique suédoise. Ils semblent assez complets mais aussi fatigants. Ils constituent un excellent exercice physique mais il a le gros inconvénient de ne pas tenir compte des différences individuelles de capacité physique.

A la fin de la gymnastique, on éteint les lumières et on fait dix minutes de concentration mentale pendant lesquelles le silence est de rigueur.

« Mère » est généralement présente et après la séance, distribue des cacahuètes aux enfants et aux adultes.

A part les trois cents gymnastes évoluant sur le terrain de sport, il y a aussi un grand nombre de spectateurs, presque tous membres de l'ashram, des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards. Après la journée de travail (car presque tout le monde travaille à l'ashram) c'est ici qu'on se réunit pour se relaxer et causer un peu.

Parmi les spectateurs, se trouve SRI DILLIP KUMAR ROY pour lequel SWAMI SIDDHESWARANDA m'a donné un mot de recommandation.

DILLIP KUMAR ROY est en effet un compositeur de musique de grande classe, un des principaux disciples de SRI AUROBINDO et un homme ayant une solide expérience dans le domaine spirituel. Ses compositions sont avant tout religieuses et font partie intégrante de sa SADHANA (discipline spirituelle). Un homme très simple sans trace d'orgueil ou d'ostentation. Son visage potelé et rêveur a une expression quasi enfantine. Sur son front sont dessinées les marques des adorateurs de KRISHNA.

Ce soir, à huit heures et demie, le maître va donner un récital de musique à son domicile « dans l'intimité ». Il a la gentillesse de m'inviter. Le maître chante lui-même et s'accompagne d'un harmonium à main. Il est secondé par une personne battant la mesure avec le MRIDANGA (une variété de tambour) et faisant résonner par intervalles des cymbales (les KATTAL). C'est l'ensemble instrumental généralement utilisé en Inde pour les KIRTAN, les chants religieux faits en commun.

La musique hindoue est très différente de ce que nous avons l'habitude d'entendre en Occident. Les Bengalis (le maître est bengali) en particulier ont un folklore de gens religieux qui peuvent faire vibrer très profondément les cordes affectives. La simplicité des chants, leur parfaite harmonie, leur puissante tonalité affective en font des bijoux de musique dont la beauté surpasse tout ce que j'ai entendu auparavant.

Pondichéry, le 19 janvier 1951

« Venez demain matin à sept heures et demi précises au bâtiment central de l'ashram » m'a-t-on dit la veille avec le ton de quelqu'un qui accorde une très grande faveur. C'est l'heure où « mère » distribue la bénédiction individuelle à ses disciples.

« Mère » est une française d'Algérie, issue d'une grande famille. Son frère était gouverneur d'Afrique équatoriale. Elle étudiait et pratiquait déjà l'occultisme bien avant d'avoir rencontré SRI AUROBINDO. Son premier gourou aurait été celui qui avait guidé madame Blavatsky, la célèbre fondatrice de la société théosophique. C'est elle qui accueillit SRI AUROBINDO quand il vint chercher refuge à Pondichéry. Le sage avait une confiance illimitée en elle. Elle était la « mère » de l'ashram, l'intermédiaire entre le divin masculin- SRI AUROBINDO- et les disciples.

Pour les disciples de l'ashram, elle est l'incarnation même de la « mère divine » omnipotente, omnisciente, toujours prête à aider et à secourir pour un peu qu'on le lui demande. Quand on connaît l'importance que donnent les hindous et surtout les Bengalis (car une grande partie des membres de l'ashram sont bengalis) à l'aspect maternel du Divin, on peut comprendre la vénération qu'ont les disciples pour « mère ». Rien ne se fait sans elle. On la consulte pour les moindres détails de la vie de l'ashram.

J'arrive au bâtiment central un peu avant l'heure fixée. Une longue file de disciples de tout âge et des deux sexes attendent que « mère » descende de ses appartements. On me conduit dans le hall de méditation où ceux qui désirent se recueillir peuvent attendre. Je m'assieds sur le dallage, les jambes croisées.

Sans l'avoir cherché, ma position est excellente pour observer le spectacle.

« Mère » arrive, descendant les larges escaliers qui mènent vers son appartement privé. Une vieille dame souriante, pleine de bonté. Sa tête est entourée d'une pièce de sari qui masque ses cheveux et son front. Elle ne porte aucun vêtement d'apparence monastique, mais une longue robe colorée qui ne ressemble pas à celles qu'on porte en Europe et que l'on classe dans le style « genre oriental ». Néanmoins, il me serait difficile de situer ce vêtement dans une catégorie de costumes régionaux de l'Inde.

« Mère » prend sa place debout devant une petite table. A sa gauche se tient un vieux disciple portant une longue barbe et des cheveux blancs. Son aspect imposant et vénérable évoque le souvenir des anciens Rishis de l'Inde. A côté du vieillard, une jeune femme tient une corbeille pleine de fleurs dans ses bras.

Un à un, les disciples vont défiler devant « mère ». A chacun, elle offre la fleur matinale qui sera prise dans la corbeille.

Elle a un petit mot gentil pour les enfants, les jeunes gens, les jeunes filles, les vieillards. Les uns prennent la fleur sans rien dire. D'autres posent à voix basse une question à « mère » qui leur répond. D'autres encore la fixent pendant quelques secondes d'un regard extatique. Certains lui baisent la main, à demi agenouillés comme le faisaient jadis les chevaliers des chansons de gestes à la « dame de leurs pensées ». D'autres baissent la tête, semblant implorer une bénédiction qu'elle accorde d'un geste. Je prends mon tour. Elle sourit un peu plus longuement au nouveau venu que je suis. Je reçois ma fleur et m'en vais.

Je dois avouer que je suis déçu. Peut-être suis-je un peu naïf. Je suis venu à la recherche du « miraculeux » et m'attends à ressentir quelque chose. Mais il semble bien que les vibrations spirituelles sont sans effet sur moi. Sans doute, n'est-ce pas mon destin de m'attarder ici et ce n'est pas ici que je trouverai ce que je suis venu chercher en Inde.

Je vais ensuite me recueillir sur la tombe de SRI AUROBINDO qui se trouve en plein milieu du bâtiment central de l'ashram. C'est un caveau en ciment. La partie supérieure est couverte d'une abondance de fleurs. Autour de la tombe, des disciples prient, d'autres méditent. Le souvenir du grand maître est encore bien vivant car il y a à peine un mois et demie qu'il vient de mourir.

J'avais lu en France une partie des ouvrages écrits par ce grand sage et philosophe. Je lui portais une grande vénération. Mais ici comme devant « mère », je dois avouer franchement que je n'ai rien senti.

Le yoga d'AUROBINDO, bien que basé sur l'ancienne tradition des VEDAS et des UPANISHADS a quelque chose de nouveau à enseigner. L'union avec Brahman, c'est-à-dire la fusion de la conscience absolue est le but ultime de la plupart des yogas des autres systèmes. Mais AUROBINDO ne veut pas s'en contenter. Il s'agit de faire descendre cette réalisation dans les plans inférieurs, jusque dans la matière pour les diviniser et régénérer l'ensemble de la société humaine par le divin.

Cette conception n'est pas entièrement nouvelle. Il y a de nombreuses histoires et légendes de yogis ayant réussi à obtenir un VAJRA-KAYA, un corps physique parfait, libre de maladie et de vieillissement. Quand à la divinisation d'une société dans son ensemble, nous retrouvons cette idée dans les ouvrages de l'Inde ancienne. Le SATYA-YUGA (l'âge d'or) était une époque où cet idéal aurait été réalisé dans une certaine mesure. Le RAMAYUNA nous parle du RAMA-RAJYA (le règne de RAMA) après le retour de RAMA de son exil qui correspond en tous points à l'idéal d'une société divinisée. Dans le même ordre d'idées, prophétie de l'époque messianique mentionnée dans la Bible et l'enseignement judéo-chrétien où il s'agit

de faire descendre le royaume des cieux sur terre. Pourtant, du point de vue védantique, ces conceptions sont inacceptables. Car la perfection n'est possible que dans l'ATMAN, l'absolu, le Sans forme. Tout ce qui a un nom et une forme est par définition imparfait, changeant et transitoire. Ainsi, porter son effort à dynamiser le corps physique et la matière serait un effort vain semblable à celui de l'homme qui voudrait saisir une ombre ou une réflexion dans un miroir. Seule l'image réelle, autrement dit, la Conscience Absolue doit être recherchée car c'est d'elle que les formes surgissent et c'est en elle qu'elles se résorbent. Le yoga d'AUROBINDO répond à un besoin de l'époque. L'idéal du yogi qui se retire dans la forêt loin du monde ou celui du Rishi qui vit le plus souvent dans le NIRVIKALADA SAMADHI, le grand vide où l'univers a cessé d'exister, sont périmés, même en Inde. A l'ashram d'AUROBINDO, on essaye très vaillamment d'amener dans le plan des réalisations cette société divine, ne serait-ce qu'à une échelle réduite. Cet ashram ne ressemble à aucun autre. Une grande entreprise ayant environ huit cent membres, tous (ou presque tous) travaillant. Plus environ sept cent ouvriers de l'extérieur. Le travail des gens de l'ashram dans les sept ou huit départements de l'activité de cette organisation n'est pas fait dans un but lucratif. C'est un yoga. Du KARMA-YOGA tel qu'il est décrit dans la BAGHAVAT GITA. Une activité faite pour la joie d'agir sans but intéressé, un travail fait comme un instrument du divin. Pour le divin. Ils ne possèdent rien. Tous leurs besoins en vêtements, nourriture, logement sont satisfaits par la « mère » ou par ses adjoints. Ils font très peu – certains même peut-être pas du tout – d'exercices de méditation. Ils n'en ont pas le temps. Leur devoir est de s'abandonner entièrement au Divin, à la « mère », que le « salut sera collectif ». Presque tous ont l'air heureux car ils sont en paix avec eux-mêmes, pensant que leur activité a comme fruit le « summum bonum ». Ils ont rejeté le lourd fardeau, les soucis des responsabilités personnelles.

Pondichéry le 20 janvier 1951

Aujourd'hui, j'ai déménagé de mon hôtel. J'ai demandé à loger à l'ashram afin de pouvoir participer de plus près à la vie qu'on y mène. Ma requête a été accordée par « mère » qui a été consultée car rien ne se fait sans elle. Je suis logé à « Golconde ». Le nom d'un des bâtiments de l'ashram réservé aux hôtes de passage et à un nombre restreint de disciples.

« Golconde » est un des sujets d'émerveillement pour les hindous, une des preuves – entre autre- de l'omniscience de « mère ». C'est elle qui l'a fait construire et a donné les directives aux architectes. « Golconde » est une vaste construction à plusieurs étages ressemblant beaucoup aux bâtiments de nos cités universitaires.

La chambre où je loge est agréable et confortablement meublée. Pas de fenêtres, mais mieux que cela pour cette latitude : tout le mur donnant sur l'extérieur est un grand volet formé par des lames mobiles en ciment armé. Le même système de volets se trouve dans les couloirs des WC et des douches. Ces derniers sont très propres – ce qui est rare en Orient- et construits à l'europpenne.

Les repas méritent une mention spéciale. Ils sont pris à des heures fixes et en commun dans le « dining room » qui est plutôt un réfectoire. Le réfectoire se trouve dans une grande villa, à trois cent mètres environ de Golconde. Pour manger, on s'assoit sur le sol, les jambes croisées. Chacun a devant lui une petite table individuelle sur laquelle il posera les plats. On va chercher soi-même ses repas dont les éléments sont distribués selon le système du travail à la chaîne. L'un après l'autre, nous passons devant une série de stands. Derrière chacun d'eux se trouve un membre de l'ashram chargé d'un service spécialisé. Le premier donnera un grand plateau, le deuxième un verre, le troisième du pain, le quatrième du riz, le cinquième des

légumes ect... Les plats et assiettes dûment remplis, on s'assoit devant sa petite table et on mange.

La nourriture est strictement végétarienne. Même les oignons, l'ail et le piment sont prohibés. Les repas – abondants et complets du point de vue diététique – sont composés de pain, de riz, de légumes, de laitages et de fruits.

Le repas terminé, on passe devant une autre chaîne chargée de recevoir et de nettoyer les assiettes vides. Chaque élément de la chaîne ne s'occupant que du nettoyage d'une seule catégorie de plateaux ou d'assiettes.

Ici comme partout, l'organisation est parfaite. Pas un cri, pas une parole déplacée, on ne rencontre que sourires et amabilités. Pas de traces de cette pagaille qu'on voit si souvent en Orient.

Comme dans tous les domaines, plane l'ombre gigantesque de cette grande dame. La plupart des disciples ont la conviction qu'elle est omniprésente et qu'aucun de leurs actes ou de leurs pensées ne lui échappent. Beaucoup n'agissent et ne pensent que par elle. Tout ce qui est bien et favorable est attribué à son influence occulte. Quand quelque chose ne va pas, c'est la faute du disciple qui n'a pas su s'ouvrir au Divin.

Cet ashram – mais est-ce bien un ashram ? – est une remarquable tentative de constituer un noyau de société basé sur ce qu'on appelle les principes divins ou traditionnels. Depuis toujours, il y a eu deux grands courants de pensée en ce qui concerne l'organisation de la vie sociale des humains. Ils partent de deux conceptions, deux « Weltanschauungen » totalement différentes, voire même opposées. De nos jours, on les désigne par les termes de « civilisation divine » (ou traditionnelle) et de « civilisation prométhéenne »

Dire que première est une société croyant en Dieu et en une religion, la deuxième, celle d'un monde athée et matérialiste est une définition un peu simpliste qui ne correspond pas à la réalité des faits. Ce qui compte avant tout est le mobile profond de notre action et non l'étiquette superficielle de croyant ou athée. Si le mobile profond de nos actes est de comprendre et d'atteindre les valeurs éternelles : l'essence des choses, la nature de notre personnalité, même si nous ne croyons ni en Dieu, ni en aucune religion, notre attitude peut être dite « divine ». Si au contraire, notre leitmotiv est « manger, boire, jouir », se serait une attitude prométhéenne ou ASURIQUE pour employer le terme utilisé en Inde. Cette dernière formule est hélas celle de la majorité des hommes que ce soit en Occident ou en Orient.

Les savants modernes ont quelquefois été comparés à ces titans ou ASURAS en révolte contre Dieu, tentant de lui arracher la suprématie sur la nature et dont le sort serait semblable à l'apprenti magicien finalement débordé et submergé par ses propres créations. La science moderne, dans la mesure où son but est désintéressé peut trouver sa place dans une société « divine ».

Le savant, dans les sociétés modernes est le porte-flambeau, le prêtre en quelque sorte. Mais un chercheur ne peut pas guider un autre chercheur, un aveugle ne peut pas montrer la route à ses semblables. L'idéal du chef, du guide de la société, serait le Sage, celui qui a « réalisé » la vérité. C'est précisément là le principe fondamental de toute société « divine ». C'est ce qu'on essaye de mettre en pratique à Pondichéry. La « mère » constitue l'autorité suprême. Mais on lui obéit par amour, non par crainte. Rien n'est obligatoire en principe. Ses ordres sont suivis spontanément parce qu'on sait que c'est agir selon notre nature divine.

Pondichéry. 21 janvier 1951

J'ai fait un tour en ville aujourd'hui. Pondichéry ressemble à une petite ville de province en France avec sa place Jeanne d'Arc, ses jardins publics, ses bâtiments municipaux. Malheureusement, on ne peut se promener sans être assailli par une foule de mendiants. Leur

dénuement et leur misère forcent la compassion et on voudrait leur donner quelque chose. Mais si on a l'imprudence de distribuer quelques sous, on est immédiatement assaillis par une nuée de miséreux qui vous harcèlent et vous suivent sans trêve. Je commence à avoir des amis dans cet ashram. Mais ce n'est pas difficile car ici tout est douceur et amabilité.

La grande majorité des membres de l'ashram sont des hindous, surtout des bengalis. Il y a aussi quelques occidentaux, français, canadiens, américains. Parmi eux se trouve une femme canadienne qui « travaille » à l'ashram et qui m'a raconté l'histoire suivante : En avril 1950, le jour même de la mort du grand sage de TIRUVANAMALAĪ (RAMANA MAHARSHI), elle avait éprouvé un intense désir d'aller voir le sage. La nouvelle de sa mort n'était pas encore venue. Elle avait demandé la permission à « mère » qui lui fit répondre : « qu'elle y aille et qu'elle y reste ! ». Mais le lendemain, le voyage s'avérait inutile car la nouvelle de la mort de MAHARSHI avait été rendue publique. Le soir même du décès, elle vit une comète se déplaçant lentement dans le ciel.

Pondichéry. 22 janvier 1951

Aujourd'hui, j'ai visité le service de massage et de physiothérapie de l'ashram. Les méthodes utilisées sont d'inspiration occidentale. Il y a un appareil à infrarouge et un vibro-masseur. L'organisation aurait l'intention d'acquérir aussi un appareil de diathermie. Une jeune américaine chargée du service me dit qu'en plus des méthodes classiques, elle utilise le magnétisme. C'est-à-dire qu'avec ses mains, elle transmet du fluide ou enlève l'excès si nécessaire. Il est difficile de vérifier dans quelle mesure cette méthode est efficace car le facteur subjectif est primordial.

Cet après-midi, j'ai assisté à une démonstration faite par un expert en HATHA-YOGA. Il exécute toutes les ASANAS dont certaines sont des plus acrobatiques. Certains de ces mouvements seraient difficiles à reproduire même par un acrobate occidental de métier. Mais il est vrai qu'avec de l'entraînement et de la patience, tout devient possible.

A mon grand étonnement, le HATHA-YOGI m'a avoué qu'il ne pratiquait pas régulièrement ces exercices car il ne se sent pas assez maître de son esprit pour en supporter les conséquences. Il ne pratique que de temps en temps à titre d'exhibition. Plus tard, je comprendrai et approuverai sa prudence. Faire du HATHA-YOGA sans avoir au préalable maîtrisé son esprit, c'est comme si l'on fouettait des chevaux sans s'occuper d'avoir les rênes bien en main. Par ailleurs, il ne pratique – me dit-il – aucun exercice de méditation et s'en remet entièrement à « mère ». « S'en remettre à mère » veut dire s'abandonner totalement au Divin. C'est un point fondamental dans le yoga d'AUROBINDO, comme dans tous les yogas basés sur la dévotion. C'est l'ATMANIVEDAN, le don total de soi, traduit improprement en anglais par « surrender » ou « self-surrender ». Cette attitude est quelquefois confondue avec de la négligence et du laisser-aller, non seulement par le critique caustique, mais aussi hélas par ceux qui le pratiquent. Le véritable « surrender » est extrêmement difficile à réaliser. Dédier au divin toute notre activité, toutes nos pensées, demande un effacement total de l'égotisme et un esprit constamment en alerte. Quand l'ego a totalement cédé le pas, alors le « pouvoir de l'Autre » entre en action. Et ce « pouvoir de l'Autre » est en fait notre véritable « Moi ».

Pondichéry. 23 janvier 1951

Ce soir, je dois avoir une entrevue privée avec « mère » à 18h15 dans le bâtiment du terrain des sports. Les disciples m'ont dit que je serai pendant un quart d'heure ou une demi heure face à face avec le divin incarné. Elle serait capable de voir dans mon esprit comme à travers une fenêtre ouverte. Tant mieux !

J'ai l'intention de quitter l'ashram après-demain pour remonter vers le nord de l'Inde, Calcutta, Bénarès, ect...

Ce que je cherche n'est pas ici...

J'ai eu cette entrevue avec « mère ». J'ai été déçu. Il est vrai que l'entrevue fut écourtée. « Mère » était déjà venue en retard et au bout d'environ cinq minutes de conversation, elle fut appelée ailleurs.

Je me suis retrouvé en face d'une très vieille dame - soixante quinze ans je crois- aux traits fatigués. Je l'avais vue tous les matins le visage épanoui et souriant. J'ai été surpris de lui trouver une expression presque sévère. J'ai l'impression de lui avoir déplu. Est-ce la cravate que j'ai mise par politesse ? Mon attitude a-t-elle manqué de cette humble vénération qu'on doit montrer à un grand sage ? Peut-être tout simplement était-elle épuisée après une longue journée et avait hâte de se débarrasser du questionneur dilettante que je suis.

« Mère » m'a posé une question très simple qui m'a cependant désarçonné. Elle m'a demandé pourquoi je voulais faire du YOGA. Je ne m'étais jamais posé la question en termes clairs. C'était une aspiration de tout mon être, une certitude intuitive. Le yoga était pour moi la seule chose qui valait la peine d'être faite. J'ai sorti une réponse bafouillée qui sans doute ne lui a pas plu.

Elle m'a aussi demandé quel était le but de mon voyage en Inde. Cette fois, la réponse est venue claire et nette : « je suis à la recherche d'un gourou ». Elle m'a répondu : « S'il en est ainsi, vous le trouverez immédiatement »

Sa prédiction s'est réalisée onze jours plus tard à Benarès, dans un ashram sur le bord du Gange. Est-elle capable de lire dans les pensées ? A-t-elle la faculté de sonder les profondeurs du cœur ? Que sais-je... Néanmoins cette grande dame semble avoir l'esprit clair et précis malgré son âge. Son regard pénétrant est celui d'une personne douée d'un sens psychologique affiné.

Pondichéry. 24 janvier 1951

Cet après-midi, au cours d'une promenade, j'ai fait la connaissance d'un hindou de Pondichéry et nous avons engagé une conversation. Il parlait un excellent français avec un accent de terroir comme les paysans de nos campagnes. Il est membre de l'ashram depuis plus de quarante ans et a été un des premiers disciples de SRI AUROBINDO. Il m'a raconté ses premiers contacts avec le grand sage. Comment dès la première entrevue, SRI AUROBINDO a ouvert son cœur. C'est-à-dire qu'il a amené à la surface les mots qu'il voulait dire et qui répondaient à ses aspirations profondes. Plus tard, la grâce du maître a fait « descendre le Divin en lui (probablement l'éveil de la KUNDALINI). J'ai été assez sceptique en écoutant son histoire. Peut-être même une lueur d'ironie est-elle passée sur mon visage. Une chose curieuse s'est produite. Je l'ai regardé droit en face - selon mon habitude- quand j'ai ressenti une sensation douloureuse d'aveuglement dans les yeux. Exactement ce que l'on éprouve quand on passe brusquement de l'obscurité à une forte lumière. J'ai été obligé de détourner mon regard de mon interlocuteur. Cette sensation a bien duré quelques minutes. Je dois ajouter que la lumière et la chaleur de l'Inde ne me gênent absolument pas. De plus, je ne me

sentais pas fatigué. Je suis ici dans mon état normal, comme en France et je ne ressens pas le moins du monde cette atmosphère « électriée » dont parlent certains européens. Cet ashram est un lieu bien étrange. Il y a certainement quelque chose de « Divin » ici, bien que je ne le ressente pas. Tout ce monde rassemblé ici n'est pas venu pour rien. Il y a des artistes, des poètes, deux médecins, des intellectuels. La majorité est formée de jeunes ou de gens dans la force de l'âge. Ils semblent réellement avoir obtenu un état de contentement, si non de bonheur. Mais ce que je cherche n'est pas ici. C'est sur des sommets, loin des foules où l'air est pur et rare.

Madras le 25 janvier 1951

Me voici de nouveau à Madras. J'avais l'intention de prendre immédiatement le train pour Calcutta mais toutes les couchettes sont retenues jusqu'au 28. Il faudra donc que je reste encore quelques jours ici. Séjour forcé car je n'aime pas beaucoup cette grande ville où l'on est sans cesse assailli par des mendiants et des gens qui vous offrent des services. Ce contretemps sera utile car je compte le mettre à profit pour visiter CONJIVERAM, la Benarès du Sud, l'un des sept principaux lieux sacrés de l'Inde.

Chapitre VII

Conjiveram

Accompagné d'un guide, je visite la célèbre « Benarès du Sud ». Conjiveram laissera peu de place dans mon esprit. La ville et le temple me semblent déserts et sans vie. J'ai presque l'impression de visiter d'anciennes ruines. Pourtant les hindous du Sud attachent à ce lieu autant de sainteté qu'à Benarès. Peut-être mon esprit est-il dans un état dépressif. On ne trouve dans les objets du monde que ce qu'on y apporte. Notre affectivité est basée avant tout sur le fonctionnement de notre corps. Pour le jeune homme en bonne santé, le monde est plein d'espoir et de beauté. La vie lui semble valoir la peine d'être vécue. C'est parce que son organisme neuf fonctionne bien et que les sensations cénesthésiques qui viennent en surface de la conscience sont pour la plupart euphoriques.

Quand aux vieillards, ils sont presque toujours mécontents, « ronchonners ». Il leur semble que tout va mal, que la société est à la veille de la catastrophe, que les gens empirent de jour en jour. « Ah ! De mon temps ! » disent-ils. Ils sont très rares à se rendre compte que s'il leur semble que tout va mal c'est que leur organisme, comme une vieille machine, a des ratés partout. La catastrophe mondiale qu'ils redoutent n'est que l'objectivation des signes avant coureurs de la mort de leur corps. Les gens n'empirent pas de jour en jour, mais ce sont les organes des sens du vieillard qui se détériorent et sa faculté de jouir des plaisirs du monde qui s'estompe de plus en plus.

La ville religieuse de Conjiveram est divisée en deux parties. L'une dont les temples sont consacrés à Vishnou et l'autre à Shiva.

Dans un des temples, j'ai fait la rencontre d'un Sadhu au visage avenant. Il parlait assez bien l'anglais et a engagé la conversation. Il a parlé de religion, de choses banales. Puis il m'a donné un MANTRA, une formule sacrée et m'a indiqué la manière précise de le moduler. Enfin, il m'a demandé une pièce de quatre annas que je lui ai donnée de grand cœur.

Chapitre VIII

Calcutta

De Madras, le rapide, le « mail-train » m'amène directement à Calcutta. Je suis dans la grande ville qui a été pendant longtemps la capitale de l'Inde anglaise. C'est la plus grande cité de l'Inde. En superficie seulement car Bombay la surpasse en population. Il faut traverser un immense pont de fer pour se rendre dans la ville même. La gare de HOWRAH – le terminus en venant de Madras – se trouvant sur la rive opposée du Gange. Pour les hindous, c'est le Gange sacré – Gangaji – qui coule ici et non le fleuve Hoogly comme l'indiquent nos géographies.

Un jour, je traverserai ce pont en voiture en compagnie d'un grand sage qui me dira : « Regarde, c'est Gangaji ! », mais fier de mes connaissances géographiques, je rétorquerai : « mais pas du tout, c'est la hoogly river ». Le sage se mettra à rire et me dira : « Ils peuvent l'appeler comme ils veulent, néanmoins, ce sera toujours Gangaji »

La mer est toute proche et le Gange la rejoint par son estuaire à GANGASAGAR qui est aussi un lieu sacré pour les hindous.

Cette portion de fleuve qui borde Calcutta et sa banlieue a certaines caractéristiques qui la font ressembler autant à la mer qu'à un cours d'eau. Le fleuve – c'est presque un bras de mer – est très large ici. Les houles et les tempêtes de l'océan ont une répercussion sur ses eaux et sont redoutables pour les barques des pêcheurs. Il faut être très habile et très prudent pour diriger une barque sur cette portion de fleuve. Une surface plane peut se couvrir brusquement de terribles remous qui font facilement chavirer les barques. Le fleuve suit aussi le mouvement des marées descendantes et ascendantes de l'océan.

Un taxi me conduit en ville. Pour la première fois, je ne vais pas loger à l'hôtel mais au centre de la MAHA-BODHI SOCIETY, au « college square ». La MAHA-BODY SOCIETY est une organisation qui a été fondée par un célèbre laïque bouddhiste de Ceylan nommé DHARMAPALA au début du siècle. Le but principal de cette organisation est de protéger les lieux saints bouddhistes en Inde et d'y propager la doctrine bouddhiste.

On a peine à croire qu'il existait une époque où l'Inde entière était bouddhiste quand ASHOKA en fit une religion d'état. De nos jours, la religion du Bouddha a presque entièrement disparue de sa terre natale. A part les lieux saints, Sarnath, Buddha Gaya et d'autres tenus par des moines le plus souvent cingalais, il ne subsiste que quelques rares communautés bouddhistes dans ce pays : dans l'est du Bengale, dans les provinces de LEH et du LADAK (entre le Tibet et le Kashmire) et dans la région autour de Darjeeling. Mais ce sont pour la plupart des immigrés tibétains.

On me présente un jeune guide qui doit me guider dans la capitale du Bengale.

Calcutta est une ville très vivante et très attrayante. Le climat y est tempéré, les hivers très doux et les étés moins torrides que ceux de la plaine du Nord de l'Inde. La saison des pluies est cependant difficile pour un occidental. L'air chaud et humide rend l'activité physique pénible et la bourbouille est presque inévitable pour un blanc.

Les Bengalis sont un des groupes les plus proéminents de la communauté hindoue. Ils forment une très belle race et l'on rencontre souvent parmi eux des personnes de grande beauté. Un certain nombre d'entre eux ont une intelligence affinée souvent supérieure à celle des hindous des autres provinces. On les rencontre d'ailleurs dans toute l'Inde où ils occupent des postes de première importance en politique, dans les affaires ou dans les professions libérales. Beaucoup d'entre eux sont des artistes remarquablement doués, surtout pour la musique. Ils

sont en général très religieux, à tempérament mystique et ont donné à l'Inde un nombre important de sages et de saints.

Bien qu'on puisse parler d'un groupe ethnique Bengali cohérent, on rencontre parmi eux des types raciaux des provenances les plus diverses. Une partie d'entre eux, surtout ceux de l'est du Bengale présente les caractéristiques marquées des races aryennes telles qu'on les trouve sur les rives du nord-ouest de la méditerranée. D'autres ont un teint brunâtre – certains même sont franchement noirs- et semblent être apparentés aux races dravidiennes du sud de l'Inde. Un troisième groupe a très nettement les caractéristiques des races jaunes, ce qui est probablement dû à une infiltration venant de l'Assam. On rencontre bien entendu tous les types intermédiaires entre les trois groupes.

Psychologie des hindous

La psychologie des bengalis et des hindous déconcerte souvent les gens d'Occident. Les différences de mentalité entre l'Inde et l'Occident ont souvent été exagérées. Il ne faudrait pas aller jusqu'à dire avec Kipling que l'Orient et l'Occident ne pourront jamais se rencontrer car les archétypes fondamentaux de la race humaine sont partout les mêmes et les différences ne se manifestent qu'à certains points de friction. Le « choc des races » est un mythe créé par ceux qui ne voient que la diversité de surface et oublient l'unité fondamentale de tout ce qui respire. Cependant, il est vrai que la structure psychologique de l'hindou moyen présente de considérables différences avec celle de l'occidental. Faire une étude de psychologie comparée dépasserait le cadre de ce livre. Cependant, je crois que cette étude pourrait se cristalliser autour de trois points fondamentaux qui sont en quelque sorte les centres des principales divergences entre les deux types de mentalité.

1. En occident, surtout depuis la révolution française, l'importance donnée à l'être humain en tant qu'individualité est primordiale. La valeur d'un homme se juge à sa « personnalité », à l'autorité qu'il a sur son entourage, à son intelligence, à sa capacité de commander, de décider, d'organiser etc... L'individu veut être un centre de force. Les qualités qui exaltent et affirment la valeur personnelle de l'individu sont celles qui sont spécialement admirées et encouragées : le courage, la fierté, la fermeté etc... En Inde, le sens de l'individualité est plus estompé. Pour les masses, cela est dû à leur mode de vie primitif près de l'instinct grégaire. Pour les élites – et une civilisation se juge à son élite- la cause est plus profonde. Elle se trouve dans l'enseignement des RISHIS de l'Inde, des sages anciens et des grands sages modernes. Cet enseignement a imprégné très profondément la mentalité hindoue depuis des millénaires. Ces sages enseignent que ce que nous appelons notre personnalité, notre individualité est un faux « moi », un usurpateur qui nous empêche d'être véritablement heureux. Notre véritable « moi » est cette conscience impersonnelle qui se retrouve dans tous les êtres. Il en découle que les qualités qui expriment l'effacement de la personnalité sont encouragées et admirées. En Inde, l'humilité attire des éloges. Un homme politique en vue, s'il est humble et effacé, attirera plus facilement la sympathie des masses. Il n'est pas rare de rencontrer des gens qui sont fiers d'être humbles. En Occident, en dehors des cercles monastiques chrétiens, l'humilité est assez mal vue. On la considère comme l'expression d'un complexe d'infériorité ou d'un manque de virilité. L'occidental nouveau venu en Inde avec son port de tête haut, son regard fier, son pas décidé, son verbe net, choquera profondément l'hindou qui y verra l'expression d'un égotisme exagéré. En revanche, l'homme d'occident regardera avec un sourire goguenard voir même méprisant l'attitude humble de l'hindou, sa tête basse, sa voix douce. Il prendra pour de la servilité ou de la timidité ce qui pour l'hindou est l'expression d'une haute culture.

Il est intéressant de comparer les réactions des deux types face à la colère. Prenons l'exemple de deux individus ayant une discussion. En Occident, si l'un d'eux lève le ton et lance une injure à l'autre, la réponse viendra comme une surenchère : « vous en êtes un autre monsieur ect... » et la querelle s'envenimera de plus en plus jusqu'à ce qu'ils en viennent aux mains. La réaction de l'hindou moyen est pour nous extrêmement déconcertante. Si on lui lance une parole dure ou coléreuse, loin de se rebiffer, il battra en retraite. Il sourira – souvent d'un sourire jaune- faisant semblant de croire que l'interlocuteur voulait plaisanter. Il se lancera dans des explications pour s'excuser et essaiera par tous les moyens d'apaiser le coléreux.

Un occidental jugera très sévèrement cette attitude qu'il considérera comme de la lâcheté ou comme un manque de dignité. Peut-être en est-il ainsi dans un certain nombre de cas, mais cette attitude est basée avant tout sur les conventions sociales admises par la société hindoue au sujet de ce qui est bien et de ce qui est mal. Celui qui se met en colère nuit à lui-même plus qu'aux autres. C'est comme si on ramassait avec la main des charbons ardents pour les lancer sur un adversaire. La colère est une des manifestations primordiales de l'ego. C'est pourquoi il est considéré comme sage d'apaiser un coléreux et surtout de ne pas se laisser contaminer par ce vice qui – avec la luxure et l'avidité- est une des « trois portes de l'enfer ».

2. En Occident, l'évolution du progrès matériel nous enferme petit à petit dans un cadre et des conditions artificielles qui ont sevré notre contact avec les influences de la nature. Cela donne une mentalité centrée autour de la pensée consciente et logique. La part donnée à l'instinct et à sa forme supérieure, l'intuition tend à se minimiser de plus en plus. L'occidental cultivé regarde les inspirations qui viennent de cette source avec méfiance ou avec mépris et les néglige le plus souvent. Les connexions qui les relient à l'inconscient sont plus ou moins atrophiées.

En revanche, l'hindou moyen – surtout celui des villages et des petites villes- est bien plus proche du type humain primitif car il vit plus près de la nature et dans des conditions qui lui rappellent constamment qu'il est partie intégrante de son cadre naturel. Ses rites religieux sont intimement liés aux phénomènes naturels. Le matin, il salue le soleil levant et le soir, fait ses prières face au soleil couchant. Le mois commence à la nouvelle lune et la pleine lune est un jour de fête. Les choses ont bien changées depuis les temps védiques où chaque acte religieux était une communion avec le « Grand Tout » et chaque phénomène naturel était présidé par un « DEVA ». Néanmoins, l'hindou a préservé dans son subconscient l'habitude de voir la nature comme une chose vivante et consciente animée par des dieux et des esprits et où tout ce qui existe est l'expression d'une seule grande force consciente.

Pour employer le langage de la psychanalyse moderne, l'hindou a conservé le cordon ombilical qui le relie aux influences de l'Inconscient. C'est pourquoi, la structure de son idéation, le rythme de sa pensée est quelque fois déconcertant pour un homme d'Occident. L'hindou réagira souvent aux suggestions de la pensée instinctive ou à l'intuition. L'importance donnée à la pensée claire et logique cédera fréquemment le pas à l'impulsion émotive ou à une inspiration venant de l'Inconscient. Pour un occidental, le fil de ses idées apparaîtra quelque fois confus et manquant de clarté, rappelant peut-être la « pensée prélogique » du primitif. En revanche l'hindou taxera sans doute notre idéation précise et rationnelle d'intellectualisme desséché.

3. Le tempérament foncièrement religieux et mystique de l'hindou est un élément capital qui conditionne d'une manière considérable la psychologie de l'hindou. Pour la majorité des occidentaux, la religion est un produit de complément quand elle n'est pas complètement ignorée. En revanche, l'hindou est imprégné de religion jusqu'à la

moelle. Même ceux qui font profession d'athéisme ont conservé cette marque dans leur subconscient. Pour l'hindou religieux, les rites et la vie sociale sont étroitement enchevêtrés. Ses pensées, sa conversation et ses actes seront souvent une expression de ce tempérament religio-mystique. S'il voit un site naturel magnifique, il pensera automatiquement que c'est un endroit rêvé pour y faire construire un temple tandis que l'occidental songera à un hôtel.

Chez beaucoup d'hindous, le spectacle de la beauté féminine évoque des associations d'idées religieuses car depuis leur enfance, ils ont été entourés d'images de DURGA, de KALI, de SITA, de RADHA et ont appris à les vénérer comme des expressions du Divin. L'Inde, surtout dans les grandes villes s'occidentalise de plus en plus. Mais l'inconscient collectif, les archétypes de la race hindoue sont sans doute presque les mêmes qu'aux temps védiques. En outre, la psychologie religieuse de l'hindou est sur bien des points différente de celle de l'homme religieux d'Occident. Dans les religions d'origine sémitique, Dieu et son adorateur sont considérés comme deux entités totalement distinctes et la dévotion sera toujours plus ou moins mêlée de respect ou de crainte. Pour l'hindou cultivé, le Divin étant l'essence même de tout ce qui existe, il le trouvera avant tout dans son propre cœur et l'acte d'adoration se fera dans une attitude de tendre familiarité.

L'hindou moyen divinise facilement toute chose et tout individu sans perdre de vue leur place dans la vie de tous les jours. L'hôte de passage est considéré comme sacré, il est NARAYANA, un aspect du Divin. Avant de le servir, le chef de famille fera quelquefois un PUJA (service religieux) similaire à celui qu'il fait à l'idole qui reçoit ses dévotions journalières. Mais son SEVA (service) terminé, l'hôte-NARAYANA sera à nouveau pour lui le miséreux sans ressources. La vache est sacrée mais cela n'empêche pas son berger de la frapper durement quand elle s'écarte trop loin du pâturage.

L'hindou religieux doit considérer son épouse comme l'incarnation même de LAKSHMI (un aspect de la divine Mère) et pour l'épouse, le mari est Dieu lui-même. Ils doivent élever leur fils dans un esprit de SEVA (service) à GOPALA (Krishna enfant).

Cette attitude envers la vie sociale et ses obligations est inconnue de l'homme religieux d'Occident. Ainsi, il en résultera souvent une incompréhension entre ces deux mentalités et de nombreux malentendus car les mots qu'ils utiliseront auront une valeur différente pour chacun d'eux.

Dans les grandes villes telles que Calcutta, les classes cultivées alignent de plus en plus leur mentalité à celle de l'Occident.

Chapitre IX

DAKSHINESHWAR

Calcutta a beaucoup de trésors à livrer au touriste qui lui rend visite. Mais je ne suis pas venu en touriste. Après une rapide visite au musée ASHUTOSH et au temple KALIGHAT- un des rares temples où l'on fait encore des sacrifices d'animaux- le célèbre temple de DAKSHINESHWAR a attiré mon attention.

DAKSHINESHWAR est un petit village situé sur le bord du Gange dans la grande banlieue de Calcutta. Vers le milieu du siècle dernier, une grande dame bengalie RANI RASMANI y fit construire un temple dédié à KALI pour laquelle elle avait une profonde dévotion. Même si elle avait le prestige et le train de vie d'une reine (RANI signifie reine), RANI RASMANI était née dans la caste des SUDRA, la plus basse des quatre classes sociales hindoues. Les préjugés de caste étaient profondément enracinés à cette époque au Bengale et il lui fut difficile de rencontrer un prêtre – qui devait obligatoirement appartenir à la caste des Brahmines- acceptant de faire le service religieux, le PUJA journalier de l'idole.

Le premier prêtre qui consentit à s'occuper du temple fut le brahmine RAMKUPAR BHATTACHARYA qui plus tard confia le service de l'idole à son jeune frère GADADHAR qui devint bientôt le célèbre RAMAKRISHNA PARAMAHAMSA, un des plus grands sages de l'Inde moderne.

RAMAKRISHNA appartenait à une famille vishnouite. Néanmoins, l'idole de KALI (adorée par les SHAKTAS) le fascinait. Cette image de pierre devint bientôt pour lui une chose vivante. A la fois une réalité tangible et le symbole de la Divine mère omniprésente, animant tout ce qui existe.

Son intense dévotion a donné à l'idole une PRANA-PRATISHA, une véritable insufflation de vie dont l'influence peut être encore ressentie de nos jours. Ceux qui ont lu « la vie de RAMAKRISHNA » savent combien le temple de KALI est inhérent à la vie de ce grand sage à stature exceptionnelle. RAMAKRISHNA, ses disciples et son enseignement représentaient beaucoup pour moi. J'avais lu de nombreux livres à leur sujet et j'avais maintenu des contacts avec la mission RAMAKRISHNA de Paris. Le temple de DAKKSHINESHWAR, la rayonnante image de KALI, le PANCHAVATI, la chambre du maître, le Gange sacré qui coule là tout proche comme un éternel témoin ; tout cela est devenu dans mon esprit une série de représentations familières autour desquelles mon imagination a brodé et fabriqué tout un monde de sainteté, de mystère et de miraculeux.

Voici que ce monde m'apparaît dans sa réalité tangible. Ramakrishna n'est plus, ni même ses disciples directs. De plus, le temple n'appartient pas à la mission Ramakrishna qui a établi son quartier général en face, sur l'autre rive du Gange, à BELUR. Néanmoins, le temple est toujours là avec son autel. L'image de KALI est sans doute parée de la même façon qu'elle l'était à l'époque où le jeune prêtre Ramakrishna faisait ses PUJA avec une dévotion passionnée. Depuis cette époque, le PUJA a été fait journellement, probablement sans interruption.

Les visiteurs affluent de tous les coins de l'Inde et souvent aussi d'Europe et d'Amérique. La chambre du maître qu'on montre aux visiteurs semble être ce qu'elle était le jour où le maître l'a quittée. Son lit en bois, son traversin, sa petite table...

Seul peut-être le PANCHAVATI a changé. Il fut construit selon les instructions des écritures : une plate forme cimentée centrale entourée de cinq arbres sacrés : l'ASHWATA (ou PIPAL) semblable à son illustre frère qui a vu la grande illumination du Bouddha à Buddha-Gaya, le BEL qui est un arbre sacré à SHIVA, l'AMALAKI dont le fruit est le célèbre myrobolan aux propriétés médicinales miraculeuses, le BAT (ou BANYAN) qui se multiplie par des racines aériennes et qui atteint vite une taille gigantesque en hauteur et en surface ; enfin l'ASHOKA. Ces cinq arbres sont toujours là mais leur accroissement gigantesque, l'enchevêtrement de leurs branches, font du PANCHAVATI une portion de forêt vierge.

C'était là que le maître venait souvent méditer. Il y envoyait ses disciples après leur avoir donné des instructions spirituelles précises.

La porte du temple de KALI n'est ouverte aux visiteurs que deux fois par jour, le matin et le soir, à l'heure des PUJÂS pendant une courte période. Il semble bien que la Divine Mère me souhaite la bienvenue car j'arrive sans l'avoir prémédité au moment où le service est commencé et les portes sont largement ouvertes.

Pourquoi une intense émotion me serre-t-elle à la gorge ? J'ai du mal à réprimer mes larmes. Devant mon esprit, passent comme un panorama toutes les aspirations spirituelles et religieuses qui m'ont amenées dans ce pays. De mon cœur jaillit une prière : « Mon voyage en Inde semble avoir été vain, puisse-t-il ne pas l'être complètement ». KALI écoute-t-elle les prières comme au temps de RAMAKRISHNA ? L'image a-t-elle conservé la vie que lui avait insufflé son illustre adorateur ? Ou bien tout simplement, une prière sincère est-elle exaucée partout ? « A n'importe quel endroit où tu évoqueras Mon Nom, je viendrai vers toi et je te bénirai ». Toujours est-il que trois jours plus tard, mon vœu se réalisera mille fois plus que je n'aurai osé l'espérer. Ce sera à Bénarès sur les bords du Gange. Mais ceci ne sera pas raconté dans ce livre...

BOUDDHA-GAYA

Le 31 janvier, je quitte Calcutta pour Bénarès. Le train passe par GAYA, un lieu de pèlerinage où tout hindou pratiquant va faire le PITRI-SHADRA, le rite annuel de procession aux ancêtres. Je m'arrête à GAYA non pour visiter cette ville, mais pour aller voir la célèbre BOUDDHA-GAYA à quelques kilomètres de là.

De la gare de GAYA, je prends un RIKSHAW (sorte de véhicule ressemblant à un tricycle et pouvant porter deux voyageurs) qui me conduit vers l'objet de ma visite. Un aimable chinois, professeur à l'école de SHANTINIKETAN m'accompagne. Nous avons fait connaissance dans le train et il se trouve que nos deux objectifs immédiats, BOUDDHA-GAYA et Bénarès sont les mêmes.

La route n'est qu'un chemin secondaire. Nous sommes passablement cahotés. Peut-être était-ce sur cette même route que cheminait il y a près de deux mille cinq cents ans le MAHAKARUNITA (celui à la grande compassion, un épithète du Bouddha). C'était en apparence un moine ordinaire comme il y en avait beaucoup sur les routes de l'Inde. Probablement, s'arrêtait-il de temps en temps devant la maison d'un village et prononçait la formule usuelle : « BIKSHAM DEHI » (donnez-moi l'aumône) en présentant son bol ou simplement ses mains. La nuit sans doute, il dormait sous un arbre sans crainte des tigres qui ne sont pas rares dans cette plaine. Que pouvait-il craindre après avoir vécu plusieurs années dans la forêt d'URUVELA où selon lui, on rencontrait de telles horreurs qu'elles faisaient se dresser les cheveux sur la tête à tous ceux qui n'étaient pas des SAMYAMI (ayant acquis la parfaite maîtrise de soi). Dans cette forêt, pendant six ans, il était passé par les plus terribles austérités. Il comprit finalement que c'était une erreur ; que mortifier la chair, s'imposer volontairement des souffrances était une fausse route. Pas plus que celle de la jouissance des plaisirs du monde, elle ne pouvait mener à l'illumination.

Son esprit était mûr maintenant et sans doute, sentait-il intuitivement que dans un ultime effort, il pourrait atteindre le SAMYAK-SAMBODHA, la Suprême Illumination.

Ainsi, il était parti à la recherche d'un endroit favorable, un lieu solitaire ayant des influences bénéfiques où il pourrait se consacrer entièrement à ses médiations.

Un moine cheminant sur les routes, mendiant sa nourriture à la recherche d'un TAPASYASTHAW (endroit favorable pour une discipline spirituelle), était une chose banale à cette époque et l'est encore de nos jours en Inde. Néanmoins, la beauté physique de ce géant népal, fils de roi, sa carrure d'athlète, son visage noble et pur devaient certainement attirer l'attention des ces gens de la plaine. Peut-être venaient-ils à sa rencontre avec des offrandes, se prosternaient-ils devant lui en demandant des bénédictions. Sans doute, les gens de GAYA (qui était déjà un lieu de pèlerinage à l'époque) lui avaient-ils indiqué ce lieu solitaire – à une dizaine de miles de la ville- vers lequel il se rendait. D'autres ascètes sans doute avaient vécu là-bas. L'endroit était bien ombragé, il y avait un point d'eau et un village à côté. On répétait souvent : « Les gens sont simples, purs et charitables pour les moines »

Le moine GOTAMA ne s'arrêtait que rarement dans les habitations des hommes. Sa demeure favorite était au pied d'un arbre. Un de ces magnifiques géants que l'on voit si souvent en Inde. Il est né au pied d'un arbre, c'est là qu'il eut la grande illumination et c'est là aussi qu'à la fin de sa vie il quitta son corps physique pour entrer dans le PARANIRVANA.

BOUDDHA-GAYA n'était probablement qu'un tout petit village à cette époque ou peut-être n'y avait-il que quelques fermes isolées au milieu des champs. Il fait terriblement chaud en été dans la plaine de l'Inde. Un arbre aux branches touffues, rempart aux rayons d'un soleil

implacable devint la demeure du moine. C'était un ASHWATA (*Ficus religiosa*), un arbre sacré. Peut-être aussi le DEVA (esprit) de l'arbre avait-il souhaité la bienvenue à ce noble ascète et l'avait-il imploré de venir s'abriter sous son ombrage.

Un jour – c'était au mois de WAISHAK, mois de mai- une jeune femme nommée SUJATA vint se prosterner devant le moine et lui fit une offrande avec beaucoup de dévotion. Ce n'était pas une offrande ordinaire. C'était du PAYASAM qu'on n'offre qu'aux dieux et dans des circonstances spéciales. Parmi la meilleure des variétés de riz, chaque grain avait été soigneusement trié. Ce riz avait bouilli pendant des heures dans du lait de vache jusqu'à condensation du lait. Puis il avait été sucré, peut-être même avec du miel. Des fines épices, des amandes sèches, des pistaches et des raisins secs y avaient été ajoutés afin d'en faire un met digne des dieux.

GOTAMA lui demanda la raison de cette offrande inaccoutumée. SUJATA était une femme mariée, riche et heureuse, mais quelque chose manquait à son bonheur. Elle avait un désir éperdu d'avoir un fils.

Un moine ne doit pas parler aux femmes, surtout quand elles sont jeunes et belles. Pourtant il semble que SIDDHARTA prolongea la conversation car il venait de découvrir une chose étrange. Depuis toujours, il avait pensé que tout était misère en ce monde et que tout ce qui respire gémit sous le poids insupportable des trois souffrances¹. Pourtant, devant lui il y avait cette jeune femme qui était heureuse, désirait vivre et donner la vie. Quelle chose étrange !

Les écritures bouddhistes nous disent que ce repas de riz au lait eut un effet des plus extraordinaires sur celui qui devait devenir plus tard le Bouddha (l'illuminé). Ce fut comme si une flamme ardente s'était allumée dans son esprit, remplissant tout son être et ne lui laissant plus de trêve. Un seul désir le possédait tout entier : atteindre l'Illumination tout de suite, sans délai.

Il s'assit sous l'arbre et prononça ces paroles devenues célèbres :

« Ma peau, mes tendons et mes os peuvent se flétrir ; ma chair et mon sang peuvent se dessécher dans mon corps ; mais je ne quitterai pas ce siège avant d'avoir atteint la parfaite illumination »²

C'est ce que nous disent les écritures bouddhistes. Mais que s'est-il donc passé exactement ? Comment cette nourriture si simple a-t-elle provoqué un effet aussi extraordinaire ?

Les sages hindous enseignent que notre esprit est non seulement profondément influencé par la nourriture mais aussi que le mental est constitué par la partie subtile des aliments que nous ingérons. (voir CHANDOGYA UPANISHAD).

« JEÏSSA ANNA TEÏSSA MANNA » (telle notre nourriture, tel notre esprit) est un dicton populaire en hindi. Or le PAYASAM offert par SUJATA était une nourriture hautement SATVIKA (pure). La réaction mentale fut immédiate.

Cette explication n'est guère satisfaisante. Peut-être pourrait-on découvrir dans cet épisode de la vie du Bouddha le mécanisme psychologique de l'illumination.

Avant qu'il ne vit poindre le soleil de l'illumination, le moine GOTAMA eut à livrer une véritable bataille psychologique. Ce fut l'attaque de MARA le « tentateur » qu'il repoussa victorieusement. Or cette tentation du mauvais semble courante sinon constante chez les grands mystiques.

L'illumination est en dernière analyse une dissolution de la conscience individuelle, de ce que nous appelons notre « moi », notre « ego ». Avant l'illumination finale, cet « ego » est toujours

¹ Les trois souffrances : 1/ ADHIBHAUTIKA : les souffrances occasionnées par des êtres vivants (animaux féroces, hommes). 2/ ADHIDAÏVIKA : celles dues aux phénomènes naturels (tremblements de terre, inondations etc...) 3/ ADHIATMIKA : les souffrances venant de notre propre corps ou esprit (maladies, soucis etc...)

² MAHANIDESA p 476, d'après la traduction anglaise de la « PALI TEXTS SOCIETY »

présent même chez les plus grands des saints comme l'était déjà le BODHISATVA GOTAMA. Cet ego n'est pas une chose simple. Schématiquement on pourrait admettre qu'il est formé par la torsion de deux forces opposées : l'une qui pousse vers la jouissance éperdue ; l'autre qui frène cette tendance et essaye de la maîtriser. Dans le langage populaire de l'Inde, ce serait le BHOGI (joueur) et le YOGI (celui qui maîtrise). Chez l'homme du monde normal, ces deux forces sont dans un équilibre plus ou moins subtil. Chez le débauché, le BHOGI tient les rênes et le YOGI est relégué dans un coin. Pour l'ascète, c'est le contraire. Le YOGI est au premier plan et le BHOGI est refoulé, compressé dans un des recoins du subconscient. Ceux qui connaissent la mentalité d'un véritable ascète savent que l'ascète redoute une impureté plus que la mort même.

Pourtant, le BHOGI si méprisé cache dans ses mains malpropres la clé de l'illumination. L'illumination parfaite n'est possible que si l'esprit a goûté le bonheur parfait. Or tout ce que l'ego connaît du bonheur est dans les mains du BHOGI et le lui arracher n'est pas une chose facile. Ce bonheur est une « chose en soi ». Il faut en faire l'expérience, dénuée de toute trace de formation mentale de nom ou de forme.

Quand l'ascète, après un long entraînement a réussi à faire le silence dans son esprit purifié et s'appuie uniquement sur la « Conscience Pure », le réel surgit comme un océan de bonheur tendant à submerger la conscience individuelle. Ce bonheur a d'étranges parentés avec les jouissances du monde. Le premier effet que provoque son apparition est de soulever avec une intensité centuplée tous les souvenirs de désirs goûtés ou refoulés comme si une main mystérieuse venait d'ouvrir les vannes de l'inconscient.

C'est cela la tentation de MARA et c'est ce que provoque l'éveil de la KUNDALINI. Malheur à celui chez qui subsiste alors la moindre trace de faiblesse. Souvent (peut-être toujours) quand l'esprit de l'ascète est au point extrême de maturité, la vue d'un objet de jouissance agit comme « l'étincelle qui met le feu aux poudres » et déclenche le mouvement de la redoutable KUNDALINI. Ce fut peut-être ce qui se produisit avant l'illumination du Bouddha. SUJATA, cette jeune femme heureuse désirant un fils, cette nourriture des dieux, n'était-ce pas le résumé de toutes les jouissances que ce jeune prince avait abandonné : sa femme bien aimée, son fils RAHULA et toute la vie luxueuse d'un palais de roi ?

C'est sous cet arbre de Bouddha-Gaya, l'ASHWATA que se déroule ce formidable drame psychologique duquel surgit un homme et une doctrine qui devaient changer la face du monde.

L'arbre est d'une taille gigantesque et semble très ancien. Néanmoins, ce n'est pas celui-là même qui a vu l'illumination du TATHAGATA (celui qui a suivi la même route que les Bouddhas précédents) mais seulement un descendant né d'un rameau de l'arbre originel. Une plateforme en pierre a été construite autour de l'arbre. Ses puissantes racines disloquent la pierre par endroits. Le temple de Bouddha-Gaya se trouve à une courte distance de là.

Je m'assieds une dizaine de minutes sur la plateforme au pied de l'arbre pour méditer. Mon compagnon, le professeur chinois ne semble pas apprécier ce genre de méditation. « Ils dorment » disait-il quand nous discussions sur la route des méditants et de leurs exercices. Mais au pied de cet arbre, une paix solennelle emplit mon esprit.

Je reviendrais quelques années plus tard à BOUDDHA-GAYA après une vie de pratiques spirituelles plus intenses et la vue de cet arbre majestueux sera à l'origine d'une expérience extraordinaire. Peu après mon arrivée, une joie triomphante remplit tout mon être. Les feuilles de l'arbre agitées par la brise m'évoquent des clochettes sonnant un joyeux carillon de victoire. Sans doute, n'est-ce qu'un pâle reflet de la joie du JINA (le victorieux, un épithète du Bouddha) quand après sa victoire définitive sur les armées de MARA, la luxure, la colère, l'égotisme, il émergea

« Gluhend wie eine sonne die aus den Bergen steigt »

(éblouissant comme le soleil qui se lève derrière les montagnes. Zarathoustra de Nietzsche)

Il prononça – disent les écritures bouddhistes- les paroles suivantes :
« Innombrables sont les naissances à travers lesquelles j'ai erré, cherchant mais ne trouvant pas le constructeur de cette maison (l'Ego). Pénibles sont les naissances répétées. Maintenant tu as été aperçu, ô constructeur de cette maison, plus jamais tu ne construiras de demeure (c'est-à-dire, de nouvelles naissances). Tes poutres sont brisées, ton toit est démoli, mon esprit est libre de SAMSKARAS (désirs subconscients latents), l'extinction du désir a été gagnée »¹

Je ne saurai dire combien de temps mon expérience dura dans sa pleine intensité. J'en ressentirai l'effet pendant les trois jours qui suivront de mon séjour à BOUDDHA-GAYA. A quoi l'attribuer ? Le pieux bouddhiste dira sans doute que c'est l'esprit du Bouddha spécialement présent en ce lieu ou bien le DEVA chargé de la garde du lieu saint qui m'a souhaité la bienvenue. Le psychologue moderne pensera peut-être que c'était simplement un phénomène de résurgence venant de l'inconscient. La vue de cet arbre aurait catalysé toutes mes émotions passées produites pas des lectures, des conversations au sujet de la vie du Bouddha. Je peux affirmer d'après une expérience personnelle de près de seize ans que chaque lieu saint possède une atmosphère spéciale dont l'influence se manifeste chez les sujets sympathisants et réceptifs par une émotion religieuse dont la tonalité varie avec l'endroit.

L'interprétation de ces faits peut être multiple. Il est certain qu'une vague mentale chargée d'émotion (et elle l'est toujours plus ou moins) ne se perd pas dans le néant sans laisser de traces. La foi intense d'innombrables pèlerins venant dans un lieu saint depuis plusieurs centaines ou même plusieurs milliers d'années ne peut pas manquer d'imprégner et même saturer l'endroit de religiosité. D'autre part, il faut bien admettre que les vagues mentales, les pensées se transmettent d'homme à homme. C'est un fait qui peut être vérifié expérimentalement. Or une grande partie des visiteurs des lieux saints possède une foi intense et une charge émotive qui ne peut pas manquer d'influencer un individu sensible. En troisième lieu – et peut-être ce point ne rencontrera-t-il pas l'approbation de l'intellectuel occidental- chaque lieu de pèlerinage a comme origine une manifestation spéciale du Divin. Par exemple, l'apparition de la sainte vierge à Lourdes, la vie de KRISHNA à BRINDAVAN, l'Illumination du Bouddha à Bouddha-Gaya. Pour le croyant, le pèlerin, c'est à la présence du Divin qu'il faut attribuer l'atmosphère spéciale du lieu saint.

Lors de ma première visite à BUDDHA-GAYA, le temple et la direction du lieu du pèlerinage sont entre les mains de prêtre hindous et les PANDAS (prêtres chargés de guider les pèlerins) font voir aux visiteurs – à part le BÔ-TREE (l'arbre)- une pierre portant les empreintes des pieds de VISHNOU. L'idole du temple recevait le PUJA (service religieux) journalier fait par un brahmane hindou et avait un aspect hybride rappelant à la fois les déités hindoues et les statues du Bouddha. Cette fausse situation donnait lieu à beaucoup d'abus. Heureusement, quelques années plus tard, le gouvernement de l'Inde mit la direction du lieu entre les mains des bouddhistes représentés par la MAHA BODHI SOCIETY.

Ma première visite à BOUDDHA-GAYA ne dure que quelques heures. Mon compagnon et moi prenons le train pour Bénarès dans l'après-midi même. Ma deuxième visite quelques années plus tard durera plusieurs jours. J'irai au monastère tibétain dirigé par « RIMPOCHE », envoyé spécial du DALAI- LAMA.

Au mois de novembre les pèlerins du Tibet viennent en grand nombre et campent en plein air sous les arbres. Tous les soirs, je viendrai me recueillir au pied du BÔ-TREE. C'est le moment où les moines du monastère s'assemblent au même endroit pour le service religieux. Sans l'avoir recherché, je me trouverai entouré de tous côtés par des LAMAS et des laïques

¹ DHAMMAPADA 153-54

tibétains. Le service religieux se compose de chants accompagnés d'instruments de musique tibétains : trompettes, tambours, ect...
La musique tibétaine a d'étranges résonances et ne ressemble en rien à ce que nous avons l'habitude d'entendre. Son harmonie est loin d'égaler celle des chants bengalis. Néanmoins, certains passages sont d'une étrange beauté. Cette musique éveille incontestablement des résonances psychiques et crée une atmosphère de magie et de surnaturel.
Les moines ayant pris l'habitude de me voir aux pieds du BÔ-TREE me considéreront presque comme l'un des leurs. Ils me souriront, me parleront familièrement et me feront participer à la distribution de la nourriture consacrée donnée à la fin de la cérémonie. La MAHA-BODHI society aura déjà pris en charge l'administration du lieu saint.

Chapitre XI

Arrivée à Bénarès

Quand le professeur et moi arrivons à Bénarès, la nuit est déjà tombée. Il fait assez froid et je suis surpris par ce premier froid ressenti en Inde. La plaine de l'Inde est plus fraîche en hiver que le Bengale mais la température ne tombe jamais à zéro. Nous descendons à la gare de « Bénarès-Cantonnement » qui est à plusieurs kilomètres du centre de la ville. Les grands hôtels sont tout proches de cette gare. En descendant du train, spectacle habituel : porteurs bourdonnants, offreurs de services, taxis, rikshaws.

Les hindous, emmitouflés dans d'interminables couvertures me font penser à des spectres. Le premier contact avec Bénarès me paraît un peu sinistre.

Nos porteurs nous conduisent au Clark Hotel – le meilleur de la ville – aux chambres confortables et agréables, en contrastes avec l'inconfort relatif des quelques jours passés dans les trains.

Ce matin, première visite de la ville. Mon impression désagréable de la veille s'efface complètement. Le quartier du « cantonnement » n'est pas véritablement Bénarès. La ville même se trouve loin de là. Un taxi m'emmène en plein centre. Me voici enfin dans cette ville sacrée entre toutes. Bénarès n'est-elle pas le centre spirituel du monde ? Il me semble qu'après un long voyage, je suis enfin revenu chez moi. « At home » comme disent les anglais. Nulle part ailleurs en Inde je n'ai ressenti cette impression. Bien que je projette de rester que quelques jours à Bénarès, j'ai l'impression d'être arrivé à destination. J'aimerais ne jamais quitter cette ville. C'est là que je voudrais vivre et mourir. Pourtant, nous sommes le 2 février 1951 et j'ai réservé une couchette sur « la Marseillaise » qui part de Colombo le 21 février.

Prémonitions ? Souvenirs de vie antérieure ? Est-ce mon destin de vivre dans cette ville ou bien un pouvoir Divin veut me retenir ici ?

Le froid, psychologue, disséquera les méandres de mon esprit et trouvera une explication bien plus simple. Il dira, sans doute que le froid de Bénarès après la chaleur tropicale de Ceylan et du Sud de l'Inde, le confort de l'hôtel Clark, les ruelles de Bénarès rappelant celles où j'ai passé mon enfance ; toutes ces perceptions greffées sur une phase euphorique de mon esprit me donneraient l'impression du « at home » du pays natal. Peut-être aurait-il raison. Que sais-je ?

Ces quelques jours prévus à Bénarès se transformeront en huit années. « La Marseillaise » partira sans moi. Je suis toujours en Inde. Dans la soirée du deux février, un événement bouleversera ma vie. Qu'est-ce donc ? La rencontre d'un gourou ? Non, la rencontre du Gourou.

Peu de gens même en Inde savent ce qu'est un véritable Gourou. Le Gourou n'est pas seulement un maître et un guide, ni simplement un ami ou un être cher. Sa tendresse est plus profonde que celle d'une mère. L'amour paternel n'est qu'un faible reflet de son affection. Le

lien entre le gourou et le disciple ne peut être égal à rien d'autre car il contient toutes les gammes de l'affection qu'un être humain peut ressentir, toutes les nuances de ce que l'on peut aimer, adorer, respecter.

Les liens du monde tendent à en créer de nouveaux et les attaches de la chair finissent toujours par des déceptions et des tristesses. L'amour du Gourou est comme un miroir parfait qui reflète notre propre « moi » supérieur. Son contact purifie l'esprit, le rend clair et heureux et nous mène finalement à découvrir la source éternelle d'amour et de bonheur qui est en nous-mêmes.

Ce que j'ai écrit dans ce livre n'est qu'un pâle avant propos car la vie que je mènerai après la rencontre du Gourou est riche en splendeur et en miraculeux. Mais pour des raisons que je ne peux pas dévoiler, je ne mentionnerai même pas le nom de ce « Grand Etre » auquel je dois plus que la vie.

Peut-être un jour, si Dieu m'en donne la force et s'il me prête vie, écrirai-je un témoignage de vénération et de reconnaissance à l'Etre qui m'a éveillé à une vie nouvelle.

IIème Partie

Quelques facettes de l'Inde religieuse

Avant-propos

J'ai voyagé en Inde de long en large depuis l'Himalaya au Nord jusqu'à MADURAI dans le Sud, de KALIMPONG à SIMLA et de BOMBAY à CALCUTTA.

Pendant plus de quinze ans, j'ai presque toujours vécu parmi les hindous orthodoxes ou à de rares intervalles chez les bouddhistes. Le plus souvent, j'ai séjourné dans des ashrams, plus rarement dans des PHARMASHALAS (hôtels pour pèlerins) et quelquefois dans des ermitages solitaires dans la jungle.

Parmi les endroits où j'ai vécu, quelques uns m'ont particulièrement frappé. A mes yeux, ils représentaient un aspect caractéristique, une des facettes, de l'Inde religieuse. J'ai pensé que mes impressions pourraient intéresser un lecteur d'Occident. En premier, vient naturellement Bénarès, capitale religieuse de l'Inde, bastion de l'orthodoxie et centre du Shivaïsme. Puis, en contraste avec Bénarès, SARNATH, toute proche et un des derniers fiefs du bouddhisme sur la terre de l'Inde. Enfin, BRINDAVAN, centre du Vishnouisme et rivale de Bénarès.

J'évoquerai également une autre facette : un ermitage solitaire typique en pleine forêt himalayenne où j'ai vécu plusieurs années et d'où j'écris ce livre.

Enfin, à l'opposé de cette grande solitude des montagnes, la foule immense et vibrante de ferveur religieuse d'une KUMBHA-MELA à ALHABAD.

Chapitre I

Bénarès

Bénarès, appelée maintenant Varanasi a été pendant longtemps mon lieu de prédilection en Inde. J'y ai passé près de huit ans dans un ashram au bord du Gange.

Bénarès est une ville riche en beautés naturelles. Les rives du fleuve sont pittoresques et de splendides coloris en feraient le paradis des peintres. Les attrayantes GALIS, les petites ruelles aux dessins compliqués comme un labyrinthe cachent des sages connus ou inconnus, des pandits à la vaste érudition, des possesseurs de vieux manuscrits rares, des antiquaires dont l'arrière boutique poussiéreuse contient parfois quelques chefs d'œuvre de sculpture ou de peintures anciennes. Dans ces ruelles se vendent les célèbres SARIS de Bénarès et les graveurs sur cuivre et laiton exposent leurs petits chefs d'œuvres. Pour un visiteur indifférent, il semblerait que Bénarès se cache derrière un manteau de haillons. Il faut savoir la découvrir et pour certains cela prend beaucoup de temps. Bénarès est en effet une ville très ancienne et comme toutes les vieilles cités, elle a ses laideurs.

L'origine de la ville se perd dans la nuit des temps. Il en est fait mention déjà dans les écrits les plus anciens de l'Inde tels que le RAMAYANA et le MAHABHARATA. Même dans certains UPANISHADS. Le Bouddha y vint après son illumination, cinq cent ans avant J.C et fit son premier sermon à SARNATH à quelques kilomètres de la ville. C'était déjà une ville florissante.

Le célèbre pèlerin chinois HIVEN STANG la visita vers 629 après J.C et parle des cent temples de SHIVA et dix milles ex-voto.

Depuis la plus haute antiquité, Bénarès a été un centre de sagesse, une pépinière de philosophes, d'écrivains et de grammairiens.

En 1194, la ville fut prise par les musulmans. Le RAJAH de Bénarès JAICHAND, malgré ses nombreuses troupes, fut vaincu et tué par QUTH-UD-DIN GHORI et ALA-UD-DIN KALJI le roi de Delhi. Les musulmans détruisirent de nombreux temples et bâtirent des mosquées à leur place. Les temples hindous ne furent rebâti qu'à l'époque d'AKBAR, le plus tolérant des empereurs mongols qui régna de 1556 à 1605. La ville a maintenant repris son ancienne appellation de VARANASI, du nom des deux rivières formant les limites de la cité : la VARUNA (actuellement BARNA) au nord-ouest et l'ASSI au sud. Cette dernière n'est en réalité qu'un ruisseau. Cependant il est probable qu'elle ait été une véritable rivière aux temps jadis.

Près d'un million de pèlerins visitent la ville chaque année. Nombreux sont ceux qui désirent finir leurs jours à Bénarès. Il est dit que celui qui meurt dans les limites de la ville sainte, quelle que soit sa race ou sa religion, fût-il même le plus grand des pêcheurs obtiendra la libération du cycle des naissances et des morts. Néanmoins, les écritures hindoues précisent bien qu'il s'agit seulement de la KRAMA-MUKTI, la libération progressive, après un séjour dans les paradis les plus élevés et non de la libération immédiate dès la mort du corps. Cette dernière, la KAIVALYA-MUKTI ne peut s'obtenir que par la Connaissance, fruit d'un effort personnel. Bénarès KASHI comme l'appelle les hindous est consacrée à SHIVA qui représente l'aspect destructeur du Divin : celui qui détruit les péchés, la souffrance pour les

gens encore attachés au monde. Pour les ascètes, il est celui qui détruit l'ignorance, l'obscurité, le sens de l'Ego et les amène ainsi à la Connaissance et à la Libération. Les hindous croient qu'il est toujours présent dans la cité et qu'au moment de la mort, c'est lui qui reçoit le principe conscient des mourants et leur enseigne le TARAKA MANTRA, la formule sacrée qui permet de passer sur l'autre rive. L'âme du mourant ira d'abord au SHIVA-LOKA (le paradis de SHIVA) ensuite au BRAHMA-LOKA (le paradis le plus élevé) où elle obtiendra progressivement la connaissance libératrice.

Bénarès est construite sur la rive gauche du Gange qui forme un croissant autour de la ville. Le fleuve dont le cours de l'Himalaya à Calcutta va d'ouest à est fait ici une boucle nord-sud. Cette même déviation se produit à UTTAR-KASHI, la Bénarès du Nord dans l'ouest de l'Himalaya. Les hindous accordent une grande importance à l'orientation sur les points cardinaux. Ainsi par exemple, le brahmine doit faire sa prière matinale au lever du soleil le visage tourné vers l'est et le soir en direction du soleil couchant. Ceux qui ont renoncé au monde font leur méditation face au nord. Aussi, la boucle que fait le fleuve a selon toute probabilité été une des raisons qui ont amené les aryens des temps védiques à construire la ville à cet endroit. D'autre part, le Gange est ici très large. A cause des pluies, il ressemble à un bras de mer. Même en pleine chaleur, il conserve un débit important alors qu'en beaucoup d'autres points de son cours, le lit du fleuve est considérablement asséché.

Le Gange est un fleuve étrange qui a ses humeurs. Comme les êtres vivants. Tantôt il est calme et impassible comme une mer d'huile, les eaux coulant très lentement. D'autres jours, un courant impétueux emporte les barques. De temps en temps, un vent violent souffle à contre courant et on se croirait en mer par temps de houle.

Par endroits, assis sur la berge, j'ai souvent vu brusquement apparaître un courant d'eau venant d'on ne sait où, puis quelques minutes après, un autre courant en sens inverse. Ceci à plusieurs reprises. « Gangaji respire » répètent les gens du pays. Surtout en saison des pluies, le fleuve est animé d'une quantité de mouvements étranges et de tourbillons produisant chacun un bruit différent. On croirait un être humain qui s'anime puis se calme ou se fâche.

En dehors de la saison des pluies pendant laquelle il charrie des flots boueux, le reflet coloré du fleuve est d'une grande beauté. D'un bleu marine dans le courant de la journée, il passe vers le soir à une riche palette de mille nuances bleu verdâtres. Au coucher du soleil, c'est une véritable splendeur.

De temps à autres, passe une barque chargée de pèlerins. Alors un chant religieux, cet hymne à SHIVA monte vers les cieux :

« JAĪ MAHADEV SHAMBHO KASHI VISHVANATH GANGE » (JAĪ=victoire à ; les autres mots à part Gange sont des épithètes de SHIVA)

Une barque de pêcheurs ou un bateau à voiles viennent encore rehausser la beauté du paysage par leur contraste coloré. Parfois un espadon montre son dos ou fait un bond hors de l'eau. Il nous rappelle qu'il existe aussi une vie dans les profondeurs. D'autres fois, un serpent d'eau tente un abordage mais retourne au large dès qu'il perçoit une présence humaine.

La grande vénération qu'ont les hindous pour le Gange rappelle un peu celle des anciens égyptiens pour le Nil. Ils lui adressent des prières, lui dédient des hymnes religieux. GANGA est féminin dans les langues de l'Inde. C'est la mère : MA-GANGA, un des aspects du Divin. Un seul bain dans le Gange purifie de tous les péchés. Toucher son eau, voire même la contempler simplement est efficace. Mais ici comme en beaucoup d'autres domaines, c'est surtout à l'aspect subtil des choses que se réfèrent les croyances traditionnelles de l'Inde. L'efficacité du bain purificateur dépend aussi dans une grande mesure de la foi du dévot. De nos jours, le scepticisme a fait de grands progrès, même à Bénarès. Les étudiants de la B.H.V (Bénarès Hindu University) disent ironiquement que la pureté du Gange est tellement grande que lorsqu'ils vont prendre leur bain, leurs péchés craignant d'entrer dans le fleuve, attendent.

perchés sur les arbres et reviennent s'agripper au baigneur à sa sortie de l'eau. L'histoire suivante, courante parmi les hindous illustre aussi ce tiédissement de la foi :

Un jour, PARVATI posa à son époux SHIVA la question suivante :

« Si l'effet purificateur d'un bain dans le Gange est si efficace, comment se fait-il que le paradis de SHIVA (SHIVA-LOKA) n'en vient pas à être surpeuplé ? »

SHIVA répondit : « Les gens n'ont pas une foi assez suffisante en l'effet purificateur »

PARVATI n'étant pas convaincue, SHIVA proposa de lui en faire la démonstration. Tous deux prirent une forme humaine et descendirent à Bénarès sur l'un des GHATS (escaliers donnant dans le fleuve). SHIVA allongé à terre simula la mort et PARVATI debout près de lui se répandit en lamentations bruyantes, attirant une foule autour d'elle. Chacun de la consoler, de lui demander ce qui se passait et comment on pouvait lui être utile.

PARVATI dit : « Mon mari vient de mourir et hélas, je suis trop pauvre pour payer le bois nécessaire à son incinération »

Un grand nombre de personnes répondirent avec empressement : « mais qu'à cela ne tienne, nous sommes prêts à vous fournir tout le bois nécessaire »

PARVATI sécha ses larmes, sourit tristement et répondit :

« J'accepte de grand cœur, mais il y a une condition »

« Dites, dites, n'importe laquelle » s'écrièrent les grandes âmes

« Mon mari exprime le désir formel que le bois offert pour son incinération ne provienne que de mains d'une personne libre de tout péché. Celui qui donnerait le combustible sans être absolument pur s'exposerait aux conséquences les plus graves »

Un à un, les spectateurs se refusèrent. Aucun d'eux n'osait affirmer qu'il était sans reproche.

Toute la journée, PARVATI resta ainsi devant le corps de son époux. D'innombrables passants lui posèrent la même question et reçurent la même réponse. Personne n'osait se dire irréprochable. Vers le soir, passa un personnage hilare et titubant. Un ivrogne notoire, réputé pour avoir tous les vices mais qui pourtant avait bon cœur. La tristesse de la jeune veuve l'apitoya. Il s'approcha d'elle pour s'enquérir de ce qui se passait et reçut la réponse répétée mille fois.

« Qu'à cela ne tienne » dit-il

Il enleva son DHOTI (vêtement), entra dans le Gange et s'immergea à trois reprises. Dès sa sortie de l'eau, il apporta à PARVATI plusieurs brassées d'un bois bien sec

« Voilà le nécessaire MATAJI MATA (MATA= mère et JI=suffixe respectueux) vous pouvez rendre les derniers devoirs à votre époux »

« Mais, mais, êtes vous bien sûr d'être absolument libre de tout péché ? »

« Comment pouvez-vous en douter répondit l'ivrogne, je viens à peine de prendre un bain dans le Gange »

Une légende parle d'un Gange céleste d'où provient le fleuve qui baigne les plaines de l'Inde. Il descendit sur terre grâce aux instances d'un roi et sage nommé BHAGIRATHA. Pour obtenir ce résultat, ce dernier suivit pendant des années une sévère discipline ascétique qu'on cite souvent comme exemple de persévérance et de ténacité. Quand le fleuve descendit, son impétuosité était telle qu'elle menaçait d'ébranler le monde. SHIVA fit alors avec ses longs cheveux un chignon sur lequel les eaux en s'écoulant perdirent leur impétuosité.

Derrière ces légendes, transparaît un symbolisme. La façon de penser de l'hindou est sur beaucoup de points différente de celle de l'occidental. Le savant moderne observe et étudie le monde comme un ensemble de forces régies par des lois bien définies. Mais il ne postule point l'existence d'un pouvoir conscient qui anime et dirige cette synergie. Les lois mécaniques lui suffisent pour expliquer le fonctionnement du monde visible.

En Inde, dans tout l'extrême Orient, il est couramment admis que les forces naturelles sont régies par des entités conscientes ayant chacune leur personnalité propre. Elles sont organisées en une hiérarchie subordonnée à un maître de l'Univers. En Inde, on les appelle les DEVA, les dieux semblables à ceux des anciens grecs ; en Chine ce sont les Dragons. Le Gange est régi par une déesse dont le corps matériel est le fleuve qui coule dans les plaines de l'Inde. Le soleil a son DEVA, la pluie, le sien. Même les grands arbres ont une déité dont le support physique est un des ces géants de la forêt.

Cette conception semble enfantine et primitive pour un esprit élevé dans le monde occidental. Pourtant cette croyance est non seulement commune à tout l'Extrême Orient mais aussi aux anciens grecs qui pourtant possédaient une civilisation semblable, voire même supérieure à la nôtre sur beaucoup de points.

Les chinois dont le pragmatisme et la fine culture son bien connus, croient néanmoins en l'existence de Dragons. Des sages d'Orient et des occultistes d'Occident affirment que des individus spécialement doués sont capables de voir ces esprits. Existe aussi en Inde la veille croyance des alchimistes consistant à dire que l'homme est un microcosme, c'est-à-dire une reproduction en miniature de la structure de l'Univers. Le corollaire de cette doctrine est que l'on doit trouver toutes les forces de l'univers représentées dans le corps humain avec les déités qui les régissent. L'œil droit correspond au soleil et « l'esprit » qui y réside est une miniature du DEVA qui régit le soleil. Ainsi, tous les DEVA ont leur représentant dans cet univers dans le modèle réduit qu'est le corps humain.

Ceci n'est pas seulement une croyance populaire, mais une doctrine exposée maintes fois dans les VEDA et même dans certains UPANISHADS. En fait, la totalité du KARMA-KHANDA (partie rituelle) des VEDAS est fondée sur cette doctrine. Toute une magie cérémonielle dont le principe fondamental est de parvenir à une synchronisation d'une ou plusieurs forces du corps humain avec les forces cosmiques correspondantes est basée sur cette croyance.

Les rivières sacrées et les lieux de pèlerinage ont aussi leur correspondant dans le corps humain. Le GANGE et la YAMUNA sont représentés par les deux courants nerveux psychiques, l'IDA et le PINGALA. Une rivière souterraine (hypothétique), la SARASWATI correspond au nerf central, la SHUSUMNA.

Le Gange, la YUMANA et on suppose la SARASWATI font leur fonction à PRAYAGA (ALHABAD) à un endroit appelé la TRIVANI qui dans le corps humain correspond à l'AJNA CHAKRA (le centre physique situé entre les deux sourcils).

Les eaux du fleuve arrivant à Bénarès portent déjà celle de la YAMUNA. En langage ésotérique, un bain dans le Gange à Bénarès signifierait que la conscience individuelle s'immerge dans un point situé au dessus de l'AJNA-CHAKRA, c'est-à-dire, l'illumination spirituelle.

Le long du Gange, sont construits les célèbres GHATS. De larges escaliers en maçonnerie descendant le plus souvent dans le fleuve et destinés aux bains rituels. Fréquemment, des temples les dominent ou des solides bâtisses, quelque fois des châteaux ou des ashrams. Les fondations des constructions sont souvent hautes et puissantes. Elles font songer par endroits à des châteaux forts ou à des falaises. En saison des pluies, les flots du Gange sont redoutables comme ceux de la mer. Il n'est pas rare qu'une construction soit sapée par la vigueur des eaux.

Une vie religieuse intense vibre le long des GHATS. Dès le matin, avant le lever du soleil – même en hiver- de nombreuses personnes font leur prière après les ablutions rituelles. Un grand nombre de SANNYASIS et de SADHUS (moines et ermites) vivent et font leurs austérités sur les bords du fleuve sacré. Les uns vivent dans de grands ashrams solidement construits. Les autres dans des bâtiments abandonnés, presque à moitié écroulés. Certains

dans de petites cabanes au confort précaire. Quelques uns même dans des bateaux amarrés à la rive.

Les GHATS ont chacun leur nom, leur personnalité propre. Chacun d'eux a ses habitudes, sa vie, son histoire, ses traditions, ses souvenirs souvent millénaires.

Je ne citerai que les plus importants car pour les décrire tous en détail il faudrait en écrire un livre.

Le premier en venant de la limite sud de la ville est l'ASSI GHAT. Il doit son nom et sa sainteté à la petite rivière (presque un ruisseau) nommé ASSI qui forme la limite Sud de la cité et qui se jette dans le Gange à cet endroit. L'ASSI GHAT est un des PANCHATITHA, les cinq endroits sacrés où le pèlerin doit successivement faire ses ablutions dans la même journée¹. Le GHAT n'est certes pas plus beau au point de vue architectural mais il a un côté pittoresque qui lui est propre. Les escaliers sont assez loin du fleuve. Après la saison des pluies, les riverains taillent des escaliers dans la terre. Un large espace en terre battue est destiné aux pèlerins qui pour certains jours de fêtes, surtout lors des éclipses lunaires ou solaires, viennent en grand nombre. Cet espace et les alentours du GHAT sont maintenus dans un état de propreté remarquable. De nombreux SANYASIS ont élu leur domicile aux alentours immédiats. Un bateau amarré à la rive a été transformé en un ASHRAM appelé HARI HAR BABA.

HARI HAR BABA venait à peine de mourir quand je suis arrivé à Bénarès en 1951. Ce sage a eu son moment de célébrité. On lui attribue un certain nombre de miracles spectaculaires. Un jour, en se promenant sur la berge opposée au Gange, ses jambes furent écorchées par une variété de ronces pas commune à cet endroit. Dans un mouvement d'irritation, il s'écria : « Puissent toutes ces ronces disparaître ! ». Quelques jours après, elles disparurent effectivement.

Quand j'étais à Bénarès, de 1951 à 1959, le bateau était occupé par un de ses disciples. Depuis le bateau ashram a disparu de la rive. A la place, un ashram en béton a été construit au nom de HARI HAR BABA.

Sur l'autre rive en face de l'ASSI-GHAT, un peu vers le sud, se trouve la petite ville de RAMANAGAR où habite le RAJAH de Bénarès. Son palais donnant sur le Gange est visible de loin.

Quelques pas plus loin le long de la rive, bordé par le pignon des MAHARAJAHS de REWA, tout le demi-cercle de la ville nous apparaît avec ses GHATS et le fleuve. Un tableau de maître d'une inégalable splendeur. Immédiatement après surgit le TULSI-GHAT. De larges bâtisses dont une partie est en ruines surplombent une plateforme cimentée adjacente à la rive. Ce GHAT est le lieu préféré des dévots de RAM et doit son nom à GOSAÏN TULSI DASS. TULSI DASS est un personnage célèbre dans toute l'Inde. Il est l'auteur du RAMA-CARITA-MANASA, la version hindi du RAMAYANA, le grand poème épique de l'Inde. Cet ouvrage, écrit en vieux hindi et composé en 1574, est très populaire parmi les hindous qui le considèrent comme un livre sacré. TULSI DASS était un grand dévot de RAM et un saint de classe exceptionnelle. Il aurait vécu dans la partie nord des bâtisses. C'est là qu'il écrivit la plus grande partie du RAMAYANA en HINDI. Il aurait composé un autre ouvrage : le RAMA-DATAKA, poème écrit en une seule nuit. Il mourut à Bénarès en 1623. L'histoire de sa conversion est remarquable. TULSI DASS était un brahmine du PUNJAB, clan des GOSSAÏNSS. Il était marié et menait la vie d'un homme ordinaire. Il témoignait un amour charnel immodéré à son épouse.

Un jour, celle-ci vint à passer quelques jours dans la maison de son père qui vivait de l'autre côté du fleuve. TULSI DASS ne pouvait pas l'accompagner. Un soir, brûlant d'amour pour son épouse et saisi par une sorte de frénésie, il décida d'aller coûte que coûte la rejoindre. Il

¹ Les quatre autres sont DASASHWAMEDHA, MANIKARNIKA, PANCHAGANGA et BARNASANGAM

arriva au bord du fleuve qui était en crue à cette époque de l'année. Il n'y avait pas de passeur car il faisait déjà nuit. Dans sa frénésie, il saisit ce qui lui semblait être un tronc d'arbre à l'aide duquel il traversa le fleuve à la nage. En fait le tronc d'arbre n'était autre qu'un cadavre humain.

Quand il arriva devant la maison de son beau-père, il faisait nuit et craignant de réveiller les gens de la maison s'il appelait, il décida de grimper le long du mur jusqu'à la fenêtre de la chambre où logeait son épouse. Il aperçut quelque chose ressemblant à une corde qui pendait le long du mur. Son cœur bondit de joie car il pensait que son épouse lui avait lancé cette corde. Grâce à cette aide providentielle, il réussit à pénétrer dans la chambre. La corde était en réalité un serpent. C'est ce que raconte l'histoire ou la légende...

Une douche glaciale vint tempérer son ardeur. Son épouse le reçut très froidement et lui parla sévèrement. Elle était une femme religieuse et sage. Elle lui fit honte de s'être laissé aller ainsi de tout son être à un amour charnel. Elle lui dit que s'il dirigeait une faible partie seulement de cet amour vers le Divin, il pourrait devenir le plus grande des saints.

Ces paroles provoquèrent un choc psychologique dans l'esprit de TULSI DASS. Depuis ce jour, sa conduite changea complètement. Il devint le célèbre saint et poète que l'Inde vénère.

Après être passé devant le château d'eau, d'autres GHATS et avoir marché environ dix minutes, nous arrivons devant le SHIVALA GHAT. Son architecture fait partie des plus belles. Son château fort fut le théâtre d'un fait d'armes historique commémoré par une inscription sur le marbre racontant son histoire :

En 1775, Bénarès fut cédée aux anglais par le NWAB VIZIR D'LOUD. Le RAJAH de Bénarès CHAÏT SINGH administrait la ville. En 1780, le gouverneur général de l'Inde anglaise, Warren Hastings exigea un contingent de cavalerie sous prétexte de troubles avec les Mahrottes. CHAÏT SINGH se déroba. Hastings arriva alors à Bénarès et fit emprisonner le RAJAH dans la prison forteresse de SHIVALA. Les partisans de CHAÏT-SINGH entreprirent de le délivrer. Deux compagnies de Sepoys et trois officiers furent massacrés tandis que le RAJAH s'évadait en plongeant dans le Gange par une fenêtre du château.

Le HARISHANDRA GHAT se trouve à peu de distance de là. C'est un des lieux de crémation de Bénarès. Ici, les morts voisinent avec les vivants. Tous les jours, on peut voir des cadavres enveloppés dans des linges blancs ou colorés, gisant les pieds dans le Gange en attendant leur tour.

Le bûcher est fait d'une pile de branchages superposés sur laquelle est placé le cadavre. Les convois funéraires sont très simples et sans grand cérémoniel comme en Occident. Je n'ai jamais remarqué de pleurs ni de cris dans le convoi. Le décédé est porté à dos d'homme sur un brancard fait de branchages. Tout le long du trajet, les porteurs répètent à haute voix la formule sacrée en hindi : « RAM NAM SATYA HEI » (seul le nom de RAM est vérité). RAM étant pris comme le symbole du divin. Parfois, danses et cymbales accompagnent le décédé. La mort ici n'a pas l'importance tragique qu'on lui accorde en Occident :

« Le sage ne s'afflige ni pour les vivants, ni pour les morts » BHAGAVAT GITA (II, 2)

« Eternel, immuable, antique, Cela n'est pas tué quand meurt le corps » (II, 20)

« De même qu'un homme rejette de vieux vêtements pour en mettre de neufs, ainsi, Cela abandonne les corps usés pour en prendre de nouveaux » (II, 22)

Le but de la crémation qui traduit une destruction totale et immédiate du corps, est de couper les attaches du principe conscient du décédé avec le plan terrestre. Quand il s'agit d'un saint nécessaire. Le corps est simplement immergé dans le Gange.

Le GHAT doit son nom au RAJAH HARISACHANDRA, un héros romantique favori de l'Inde. Par esprit de renonciation, ce roi abandonna son royaume, vendit sa femme et ses

enfants comme esclaves et devint lui-même pour un an, l'esclave du CHANDALA (hors-caste) préposé à la crémation sur ce GHAT. Dans une ruelle au-dessus de ce GHAT se trouve l'ashram de SHANKARI MA où j'ai passé quelques jours vers 1952. A cette époque, l'ashram était tenu par SWAMI PARAMANANDA, un disciple de SHANKARI MA. Celle-ci avait quitté ce monde quelques années auparavant vers l'âge de cent vingt ans. Elle était une YOGINI et son corps, malgré le grand âge, avait conservé une jeunesse relative. Elle était une des disciples du célèbre TRAÏLANGA SWAMI, le grand sage et magicien qui vécut à Bénarès jusqu'à l'âge de deux cent quatre vingt ans.

TRAÏLANGA SWAMI était renommé pour ses miracles, sa sagesse et ses excentricités. On rapporte qu'un jour il prit le sabre du gouverneur de la ville et le jeta dans le Gange. Le gouverneur réclamant son insigne, TRAÏLANGA SWAMI fit surgir du fleuve deux sabres absolument identiques et dit au gouverneur perplexe de choisir celui qui lui appartenait. Le sage passait quelque fois la nuit dans le saint des saints de Bénarès, le temple de VISHWANATH. Il dormait les pieds posés sur le sacro-saint LINGAM de SHIVA. Un sage parfait est au-dessus de toutes les conventions sociales ou religieuses.

Après le HARISHANDRA GHAT vient le KEDAR GHAT surmonté d'un temple dédié à SHIVA. KEDARNATH est un des noms de SHIVA et signifie : le seigneur de KEDAR, un lieu de pèlerinage célèbre dans l'Himalaya. Entre les escaliers du GHAT est creusé un bassin dont l'eau aurait des propriétés curatives. C'est le GAURI KUND, l'étang de GAURI. GAURI la dorée, la lumineuse est le nom d'un des aspects de l'épouse de SHIVA. Elle symbolise la lumière de la connaissance divine. Le temple est fréquenté principalement par les bengalis, très nombreux à Bénarès. Ils habitent dans le quartier situé derrière le GHAT.

Après le MANSAROWAR GHAT couvert d'ex-votos, le CHAUKI GHAT, le SOMESHWAR, le NARADA, le RAJA, le CHAUSSATI, le RANA, le MUNSHI, l'AHALYA, nous arrivons enfin à l'un des GHATS les plus importants, le DASAHWAMEDHA GHAT. Son nom signifie les dix sacrifices du cheval (DAS= dix, ASHWA=cheval et MEDHA=sacrifice). Selon la légende, INDRA, le roi des dieux aurait fait à dix reprises en ce lieu « le sacrifice du cheval ». L'acte le plus méritoire parmi tous les rites sacrificiels de l'Inde ancienne. Ce sacrifice n'est pas si facile qu'on pourrait le croire à première vue. Seul un roi puissant pouvait se permettre d'accomplir le célèbre YAGNA (sacrifice). L'animal choisi devait être un pur sang n'ayant pas le moindre défaut. Il était laissé libre d'errer à sa guise pendant un an tandis qu'une troupe armée le suivait à distance. Une plaque d'or fixée sur son front indiquait qu'il était destiné à l'ASHWAMEDHA (le sacrifice). Tout territoire qui était foulé par le cheval était considéré comme une terre conquise ou à conquérir par son propriétaire le roi. C'était un « lancer du gant » à tous les potentats du voisinage. Ceux-ci pouvaient choisir entre se soumettre ou combattre. Si au bout d'un an, la troupe armée revenait victorieuse avec le cheval, le sacrifice pouvait commencer. Son rituel et son symbolisme sont très compliqués. Ils sont expliqués en détail dans le premier chapitre de la BRIHADARANYAKKA UPANISHAD.

Suite à ces dix sacrifices faits par INDRA, la sainteté de ce GHAT a été considérablement rehaussée et équivaudrait à celle de PRAYAGA (ALHABAD).

Le DASAHWAMEDHA GHAT est un des PANCHATIRTHA, c'est-à-dire un des cinq lieux particulièrement sacrés où le pèlerin doit successivement faire ses ablutions rituelles dans la même journée. Ce GHAT est toujours très fréquenté. Une vie religieuse intense y règne. Il couvre un grand espace. De-ci de-là, on peut voir des groupes de personnes écoutant attentivement un SANYASSI ou un PANDIT discourant sur un sujet religieux ou commentant un texte sacré. De nombreuses plateformes en bois surmontées souvent d'un parasol sont destinées aux personnes désirant faire leurs prières ou méditations. Plusieurs chapelles ou des ex-votos bordent la partie supérieure du GHAT. Une route carrossable conduit au centre de la ville.

Avant de quitter la berge du fleuve, on peut visiter le MANIKARNIKA GHAT considéré comme l'endroit le plus sacré de Bénarès. Ce GHAT doit son nom à un petit bassin d'eau dans lequel, selon la légende, SHIVA aurait laissé tomber une de ses boucles d'oreilles (MANI= joyau ; KARNA= oreille). Un bain dans ce bassin est censé purifier de n'importe quel péché. Ce GHAT est le lieu de crémation principal de Bénarès. Nous retrouvons ici le même spectacle funèbre qu'au HARISHCHANDRA. Les crémations ont lieu presque sans interruptions à plusieurs endroits du GHAT et souvent même la nuit.

Très proche du bassin de MANIKARNIKA, se trouve le CHARANPADUKA, l'empreinte des pieds de Vishnou dans le marbre. Un peu plus loin, on peut voir un petit temple de GANESHA, le dieu à tête d'éléphant symbolisant la sagesse. Ainsi, les dieux des différentes sectes voisinent les uns à côté des autres. Différents aspects d'un seul Dieu que chaque individu approche selon ses prédispositions personnelles. Il faut maintenant quitter la berge du fleuve car le soleil va se coucher. Bientôt il fera nuit.

Les brahmines et les ascètes prennent leurs ablutions rituelles du soir et font leur SANDHYA (prière du soir). Tout le long de la rive, retentissent les gangs et les cymbales des temples. Rapidement, la nuit tombe et les rives du fleuve deviendront silencieuses. De l'ashram où j'habite, je peux tous les soirs contempler au loin les lumières jaunes de la ville. Au milieu de cette nappe d'étoiles, se détache une lumière rouge. C'est la flamme du bûcher de MANIKARNIKA qui nous rappelle dans cette ville éternelle que les choses d'ici-bas sont transitoires.

Chapitre II

Sarnath

Sarnath est toute proche de Bénarès, à une dizaine de kilomètres du centre de la ville, presque sa banlieue. Pourtant, ce sont deux mondes différents.

D'un côté, Bénarès, citadelle de l'orthodoxie hindoue avec son intense vie de dévotion religieuse, ses castes, ses rituels, ses cérémonies, ses rues grouillantes d'une foule nerveuse et bruyante, ses magnifiques GHATS longeant le fleuve où se côtoient tous les représentants des innombrables sectes de l'hindouisme, les SADHUS aux types les plus variés. Du NAGA entièrement nu au digne SANYASSI de la mission RAMAKRISHNA avec son bonnet couvrant les oreilles et son vêtement ocre, propre et impeccable. Et là, toute proche, SARNATH, un des derniers fortins sur la terre de l'Inde, de ce bouddhisme qui jadis y fut tout puissant. SARNATH qui vous enveloppe de sa paix silencieuse et vous offre une brusque détente après l'atmosphère électrifiée de Bénarès.

SARNATH de nos jours est un tout petit village. Pourtant, c'était jadis un des grands centres du Bouddhisme couvert de nombreux monastères et de constructions où vivaient des milliers de moines et de laïques.

Il y a deux mille cinq cents ans, le Bouddha y fit son premier sermon et « fit tourner la roue de la vraie doctrine » qui influença si profondément la pensée et la philosophie de l'Asie.

SARNATH s'appelait à l'époque RISHIPATANA (ISAPATANA en PALI). Une forêt où des sages (RISHIS) venaient pour mener une vie de reclus.

Les inscriptions sur pierre datant du règne de l'empereur ASHOKA (3^{ème} siècle avant J.C) désignent le lieu par le nom de SADHARMACAKRAPRAVARTANA VIHARA, c'est-à-dire : le monastère où fut tournée la roue de la vraie doctrine.

Le nom moderne de SARNATH, abréviation de SARA NATHA, « le seigneur (ou le roi) des daims » a été inspiré par une des JATAKAS du Bouddha. Les JATAKAS (il y en a plusieurs centaines) sont des histoires que le Bouddha aurait raconté lui-même au sujet de ses vies antérieures. Comme la plupart des grands sages, il se souvenait de toutes les vies humaines ou préhumaines par lesquelles il était passé. Le JATAKA du roi des daims raconte l'histoire suivante :

A une époque très reculée, vivait dans la forêt qui existait alors aux environs de SARNATH, un vaste troupeau de daims et de gazelles sauvages. Ce peuple de la forêt était gouverné par un roi très sage qui n'était autre que celui qui devait un jour s'incarner dans le corps de GOTAMA le Bouddha. Le roi de Bénarès venait souvent chasser dans cette forêt. Il massacrait un grand nombre de daims. La chair et la peau des daims étaient en effet très appréciées.

Pour faire cesser ce massacre aveugle, le roi des daims alla trouver celui de Bénarès et lui proposa le marché suivant : tous les jours, un des daims du troupeau viendrait s'offrir volontairement en sacrifice au palais de Bénarès en échange de quoi, le RAJAH interdirait la chasse au daim. Le marché fut accepté.

Le peuple des daims observa scrupuleusement la convention. Tous les jours, un daim était désigné et s'acheminait volontairement vers le palais de Bénarès où il était sacrifié. Un jour, ce fut le tour d'une gazelle. Mais celle-ci refusa de se rendre à Bénarès et demanda audience au roi des daims. Ce dernier, bien qu'apitoyé par le sort de la victime, lui fit comprendre qu'elle ne pouvait se dérober puisque son tour était venu selon les règles établies. Mais la gazelle plaida que le marché conclu consistait à envoyer un seul daim journellement au roi de Bénarès. Or elle était enceinte et cela ferait deux victimes. Le roi des daims qui avait déjà le cœur de BODHISATVA fut profondément touché. Il réfléchit et conclut qu'il ne restait qu'une solution : s'offrir lui-même en sacrifice à la place de la gazelle.

Il se dirigea donc vers Bénarès. Le roi de la ville sainte le reconnut et lui demanda ce que lui valait l'honneur de cette visite. Le roi des daims lui exposa la raison pour laquelle il serait lui-même la victime du jour.

Devant tant de grandeur d'âme, le roi de Bénarès s'inclina et promit de respecter dorénavant la vie du peuple des daims.

Quand le Bouddha atteignit la « grande illumination » le jour de la pleine lune du mois de WAISAK, à BOUDDHA-GAYA, il passa d'abord six semaines immergé dans le bonheur du SAMADHI. Quand il revint à la conscience empirique, il se demanda s'il devait ou non divulguer la doctrine qu'il avait découverte. Il se dit à lui-même :

« Ce que j'ai conquis avec tant de peine, pourquoi le ferai-je entendre ? Des gens consumés par la luxure et la haine ne pourront comprendre cette vérité »¹

Or, la légende dit que BRAHMA et d'autres dieux lui apparurent et le supplièrent de daigner guider l'humanité sur le chemin du salut. Le Bouddha se demanda d'abord qui donc serait capable de comprendre cette doctrine si subtile. Ceux qui auraient pu l'assimiler, ADARA, KALAM et UDRAKA RAMAPUTRA (les maîtres du Bouddha) n'étaient plus.

Il se souvint alors des cinq compagnons qui l'avaient abandonné. Avant son illumination, le Bouddha avait passé en compagnie de ces cinq moines, une longue période d'ascétisme marquée par de pénibles macérations et des jeûnes. A la fin de cette période, il ne lui restait plus que la peau et les os. Ses yeux sortaient des orbites et il ressemblait à un cadavre ambulante.

Alors il comprit dans un éclair d'illumination que les macérations de la chair étaient autant un obstacle à l'illumination que la course après les plaisirs. Il commença à nourrir son corps et à vivre normalement.

Ses cinq compagnons, convaincus qu'il était « tombé du Yoga » l'abandonnèrent. C'est pourtant à ces cinq compagnons que le Bouddha pensa d'abord comme réceptacle de la doctrine qu'il avait découverte. Il partit à leur recherche. Il les trouva à SARNATH. L'endroit où il les rencontra est appelé de nos jours le CHAUKANDI et se trouve sur la route de Bénarès à SARNATH, à un demi-mile environ du centre du lieu saint bouddhiste. Il est marqué par un monticule surmonté d'une tour octogonale en ruines, les restes d'une STUPA qui fut érigée plus tard pour commémorer l'événement.

Les cinq compagnons poursuivaient sans résultat leurs terribles austérités. Quand ils virent approcher leur ancien compagnon qui, croyaient-ils s'était laissé aller à la vie facile, ils décidèrent tout d'abord de l'ignorer et de ne pas lui adresser la parole. Mais le rayonnement et la noblesse de son visage étaient tels qu'involontairement ils se levèrent à son arrivée et lui offrirent respectueusement un siège.

C'est alors que le Bouddha leur prêcha le fameux premier sermon et mit en route « la roue de la doctrine » (DHARMACHAKRAPRAVARTANA) dont voici un résumé :

¹ VINAYA MAHAVAGGA I, 3-5

« Oh ! Frères moines, celui qui a renoncé au monde doit éviter les deux extrêmes. Quels sont ces deux extrêmes ? D'un côté ce qui est relié et en rapport avec la luxure par les plaisirs des sens et qui est bas, obscur, vulgaire, méprisable et sans bénéfice. De l'autre côté ce qui est en relation avec la mortification de la chair et qui est pénible, méprisable et sans profit. Et maintenant oh ! moines, voici la noble vérité de la souffrance :

- la naissance est souffrance
- La vieillesse est souffrance
- La maladie est souffrance
- La mort est souffrance

Et voici, oh ! Moines, la noble vérité de la cause de la souffrance :

C'est le désir (en PALI : TANHA, littéralement= soif) qui conduit aux renaissances alliées aux plaisirs et à la luxure trouvant sa joie par ci par là. Le désir d'être et le désir de ne plus être.

Et voici, oh ! Moines, la noble vérité de la cessation de la souffrance :

C'est la cessation sans le moindre résidu de ce désir, c'est l'abandon, la renonciation, la libération, le non-attachement.

Et maintenant, oh ! Moines, voici la noble vérité du chemin qui mène à l'extinction de la souffrance !

C'est le sentier Octuple, c'est-à-dire :

- La croyance juste (la compréhension intellectuelle)
- La résolution juste
- L'action juste
- Une manière de vivre juste
- L'effort juste
- La conscience juste (dans le sens : être conscient)
- La concentration juste »¹

Les cinq compagnons, désormais convaincus que le Bouddha avait réalisé la Vérité, devinrent ses premiers disciples.

L'endroit où « le premier sermon » fut prononcé se trouve dans le cite même du lieu de pèlerinage au sud-est. Il est marqué par une STUPA qui est la fameuse DHAMEKH STUPA. Une massive construction circulaire et semi-ovoïde en briques faisant une quarantaine de mètres de hauteur

HIVEN TSANG, le célèbre pèlerin chinois qui voyagea en Inde de 629 à 645 après J.C le décrit dans ses mémoires sous le nom d'ASHOKA-STUPA. Probablement, elle fut construite par l'empereur ASHOKA, « le Constantin du Bouddhisme » vers le troisième siècle avant J.C.

Il existait aussi une autre STUPA nommée DHARMARAJIKA, communément appelée JAGATSINGH STUPA, du nom de JAGAT SINGH, le DIWAN (premier ministre) du RAJAH de Bénarès CHAIT SINGH qui la fit démolir en 1794. Il y trouva une cassette contenant des reliques qui furent jetées dans le Gange. Les briques de la STUPA furent utilisées pour la construction d'un marché à Bénarès.

Le DHAMEKH STUPA a été restauré maintes fois comme le montrent ses façades d'ancienneté diverses. Cette STUPA se trouve au milieu de ruines d'anciens monastères qui sont les vestiges d'une cité religieuse jadis florissante.

Depuis l'époque de l'empereur ASHOKA, SARNATH devint un célèbre centre du Bouddhisme, abritant plusieurs milliers de moines.

¹ VINAYA MAHAVAGGA I, 10-23 ; adapté d'après la traduction anglaise dans *2500 years of Buddhism*, édition P.V BAPAT

ASHOKA y fit construire de nombreux monuments dont un de ces fameux piliers porteurs d'édits qui est encore debout de nos jours. C'est un SHANGHA BHEDIKA, c'est-à-dire, un édit menaçant d'excommunication les moines et les nonnes qui tenteraient de créer un schisme dans l'ordre.

Le site de SARNATH tel qu'il était dans toute sa gloire est décrit en détails dans les mémoires des deux célèbres pèlerins chinois : FA-HIEW (5^{ème} siècle après J.C) et HIVEN-TSANG (7^{ème} siècle après J.C). Jusqu'au douzième siècle, SARNATH grandit en importance et en célébrité. De nombreux édifices et temples y furent construits. L'un des derniers en date est le « Temple de la Roue de la Doctrine » qui fut construit sur l'ordre de KUMARADEVI, une des reines du roi GOVINDA CHANDRA de KANAUJ (1^{ère} moitié du 12^{ème} siècle). C'est ce que nous apprend une inscription retrouvée parmi les ruines de SARNATH. L'inscription dont le texte est l'œuvre d'un poète de l'époque, chante les gloires de la reine KUMARADEVI, sa piété et sa beauté. Parmi les nombreuses flatteries hyperboliques du poète de la cour, se trouve la suivante :

« Sa démarche est gracieuse comme celle d'un éléphant »

Je doute fort que nos dames parisiennes apprécieraient ce genre de louanges...

De toute cette gloire de l'ancienne SARNATH, il ne reste que des ruines. Seule la DAMEKH STUPA est toujours debout, ainsi que le pilier d'ASHOKA. La tête du pilier est brisée. Cette tête, une remarquable pièce de sculpture est maintenant la figure centrale du musée archéologique de SARNATH. C'est le fameux « sceau d'ASHOKA », symbole de l'Inde moderne : un CHAKRA (roue symbolique) surmonté de quatre lions adossés.

Après le 12^{ème} siècle, l'hindouisme redevint la religion prépondérante en Inde et le Bouddhisme disparut presque complètement de son sol natal. SARNATH tomba dans l'oubli et ses monuments en ruines.

En 1891, un jeune cingalais plein d'enthousiasme : ANAGARIKA DHARMAPALA fonda à Colombo la MAHA BODHI SOCIETY qui visait à travailler pour la renaissance du bouddhisme sur sa terre natale et la restauration des lieux saints.

Cette société est devenue depuis une puissante organisation dont le centre est à Calcutta. Elle a de nombreuses ramifications sur tout le territoire de l'Inde.

Quand DHARMAPALA vint pour la première fois à SARNATH, c'était un minuscule village entouré d'une jungle infestée de sangliers. Il voulut restaurer ce lieu si sacré pour les bouddhistes. Il démarra la construction d'un temple qui ne fut terminé qu'en 1931.

Ce temple, le MULAGHANDHAKUTI VIHARA est une élégante construction d'une certaine beauté. Son autel contient des reliques découvertes à TAXILA (nord-ouest de l'Inde), à NAGARJUNAKONDA (dans le sud) et à MIRPURKAS (également dans le Sud).

Les murs du hall intérieur sont décorés de très belles peintures murales, œuvres d'un artiste japonais, illustrant des scènes de la vie de Bouddha.

La MAHA BODHI SOCIETY a donné une vie nouvelle à SARNATH en ajoutant d'autres constructions : une école religieuse, une bibliothèque, un dispensaire médical gratuit, une école primaire et une école normale.

Le célèbre philanthrope hindou, monsieur BIRLA y a fait construire une vaste et confortable DHARMASHALA (hôtel pour pèlerins).

Le temple est maintenant entouré d'un parc très étendu dont une partie clôturée protège des daims vivant à l'état naturel. Ainsi, SARNATH justifie toujours son nom antique.

Le lieu saint est maintenant habité par un groupe de moines bouddhistes presque tous cingalais, dirigés par un supérieur qui est en même temps le secrétaire de la MAHA-BODHI SOCIETY chargé de la direction du lieu saint. Pendant les années où j'ai vécu à Bénarès, je suis venu souvent passer quelques jours à SARNATH. Les moines me recevaient avec une grande cordialité, presque comme l'un des leurs. Le supérieur, un homme charmant pour qui j'ai beaucoup d'amitié s'ingéniait à rendre mon séjour aussi confortable que possible.

Chapitre III

Brindavan

Brindavan. 10 janvier 1966

Lieu sacré entre tous pour les adorateurs de KRISHNA.

BRINDAVAN est une toute petite ville qui est loin d'avoir la prestigieuse allure de Bénarès. Pourtant, chacune des nombreuses visites que j'ai rendues à ce lieu saint m'a laissé, comme un parfum qu'on emporte dans ses vêtements, quelque chose de cette atmosphère de douceur et de tendresse si caractéristique de BRINDAVAN.

Pour l'hindou, ce nom est auréolé d'un prestigieux romantisme. Même la poussière de BRINDAVAN est sacrée, à l'égal de l'eau du Gange. Elle a été foulée par le Dieu qui est venu jouer avec les hommes un jeu dont l'amour Divin était l'objet.

KRISHNA est né il y a plus de cinq mille ans, à une dizaine de kilomètres de BRINDAVAN. A cette époque, le royaume de MATHURA était un puissant état gouverné par un cruel tyran usurpateur du nom de KAMSA.

Pour des raisons politiques, il avait donné sa sœur DEVAKI en mariage à VASUDEVA, un prince de la famille royale légitime. Après le mariage, un sage avait prophétisé que de cette union naîtrait un fils qui tuerait son oncle KAMSA. Tremblant pour sa vie, KAMSA fit mettre sa sœur en prison et donna l'ordre de tuer tous les fils qui naîtraient d'elle. Une main impitoyable exécuta tous les fils de DEVAKI. Quand un bébé mâle d'une exceptionnelle beauté, KRISHNA, naquit, son père VASUDEVA réussit une habile substitution et emporta ce fils nouveau né dans un panier en osier au village voisin de BRINDAVAN. La substitution fut faite avec une fille qui venait de naître chez un couple de bergers de BRINDAVAN, NANDA et YASHODA. Ceux-ci acceptèrent KRISHNA comme leur fils.

KRISHNA passa toute son enfance et une partie de sa jeunesse à BRINDAVAN. Ses miracles, ses aventures, son amour rayonnant sont racontés dans les PURANAS, principalement dans la BHAGAVAT PURANA et dans le MAHABHARATA, remplissant des milliers de pages.

Les Vishnouistes croient qu'il est toujours présent à BRINDAVAN en forme subtile, poursuivant son jeu mystérieux avec ses amis les bergers et les bergères.

La première fois que je vins à BRINDAVAN vers 1951, j'étais plein d'un enthousiasme qu'on ne trouve que chez les néophytes. Mon imagination colorait et interprétait tout ce que je voyais à la lumière des légendes dorées que j'avais lues et entendues.

Aujourd'hui, l'âge a refroidi mes envolées romantiques et l'expérience m'a appris qu'il y a plus de joie à évaluer les choses telles qu'elles sont dans leur réalité empirique que de les enrober d'un rêve puisé dans l'imagination qui tôt ou tard s'évanouira comme une bulle de savon.

Aujourd'hui, la sainte poussière de BRINDAVAN foulée par les pieds de KRISHNA me laisse indifférent à condition que le vent ne la transforme pas en nuage suffocant. Les jardins de BRINDAVAN, les rives de la YAMUNA, les paons faisant la roue, les enfants au beau visage rêveur et qui font rêver à GOPAL (KRISHNA enfant), les dévots au regard

langoureux, tout cela a son charme, mais un charme exotique seulement. On ne peut pas adopter la mythologie d'une religion dans laquelle on n'est pas né, dans laquelle on n'a pas été élevé et imprégné jusqu'à la moelle. Une semblable tentative est une erreur et sera vouée à un échec, finira tôt ou tard dans une faillite religieuse.

La personnalité de KRISHNA, surtout telle qu'elle se révèle dans la BHAGAVAT GITA est fascinante, même pour un occidental. Les enseignements qu'il y donne dépassent les cadres de la race et de la religion. Néanmoins, il faut savoir les comprendre, les digérer et les transformer en notre propre substance.

Cette année, je suis venu à BRINDAVAN, ni en pèlerin, ni même en visiteur mais simplement pour y passer les trois mois d'hiver entre deux séjours himalayens.

L'ashram où je suis logé est un endroit magnifique. C'est un vaste jardin couvert d'une verdure touffue d'où émergent quelques arbres géants de la plaine : des margousiers, des TAMARINS. Des fleurs sont plantées un peu partout car pour l'hindou orthodoxe, les offrandes de fleurs et de guirlandes sont une partie importante et indispensable des PUJAS (services religieux) journaliers. Le jardin est parsemé de nombreuses constructions : des petites maisonnettes perdues dans la verdure et destinées aux SADHUS (je loge dans l'une d'elles), des constructions plus importantes : un bâtiment pour les visiteurs, le SATSANGHA MANDAP (salle destinée aux réunions religieuses), plusieurs temples dédiés respectivement à CHAÏTANYA, RADHA-KRISHNA, RAMA et même à SHIVA, les cuisines ect...

Ma maisonnette est la dernière, à l'extrême Sud du jardin et proche du mur de clôture. Sans doute l'endroit le plus tranquille de cet ashram déjà paisible.

Bien qu'étant situé à moins de cinq cent mètres d'une ville bourdonnante, assis sur ma véranda, j'ai l'impression d'être en pleine nature sauvage. En face de moi, une végétation effrénée où vit en liberté une faune relativement inoffensive à part les rarissimes cobras et quelques scorpions. De temps en temps, vers le coucher du soleil, un lièvre trotte et bondit devant moi. Des paons en liberté vivent dans ce jardin avec la familiarité des animaux de basse-cour. De temps en temps, la femelle passe calmement sur le sentier du jardin, suivie par sa progéniture. Son plumage est plutôt terne, mais le mâle est splendide. De grands yeux en amande, un houppe coquette surmontant son petit crâne. Les coloris de son plumage sont d'un goût exquis. Quand il fait la roue (mais tout le monde sait cela) son ramage ne ressemble pas à son plumage et son cri sans harmonie offenserait le tympan d'une oreille même peu musicale.

Il semble respecter les règles de l'étiquette car le soir, quand je suis assis sur la véranda pour le SANDHYA (méditation du soir), s'il lui arrive de passer sur le petit chemin en face de ma maison, il grimpe avec élégance les quatre ou cinq escaliers qui mènent à la véranda, s'arrête un moment devant moi et fait un charmant mouvement de tête. Puis il s'en va, calmement, majestueusement.

Le paon est un animal sacré à BRINDAVAN. KRISHNA est souvent représenté avec une plume de paon dans les cheveux.

Il y a aussi des troubles fête. De nombreux singes font toutes sortes de coups pendables. Un jour où je préparais du thé, j'avais laissé ma porte entrouverte ; l'un d'eux entra et passa en flèche devant moi avec la bravoure d'un lancier de la brigade légère, se saisit d'un paquet de bananes que j'avais posé sur une étagère et ressortit au même pas de charge avant que je n'ai eu le temps de réagir.

Ce sont des chimpanzés. Il y a aussi des MAKI, mais ces derniers ne viennent que rarement près des agglomérations humaines. Les chimpanzés vivent en société avec un chef, un vigoureux mâle, le plus courageux de tous. Parfois ils attaquent l'homme et leurs morsures sont assez sérieuses. La vue d'un bâton ou simplement une attitude résolue fait fuir les plus braves d'entre eux.

Les fenêtres de toutes les maisons sont garnies de barreaux serrés afin d'empêcher les singes d'entrer, mais ils peuvent passer leurs mains entre les barreaux et raflent tout ce qui est laissé

à leur portée. Si ces barreaux sont trop étroits pour laisser passer les singes, ils ne le sont pas pour les écureuils et les moineaux. Ils sont devenus mes compagnons journaliers. Compagnons charmants mais un peu malpropres car il faut balayer leurs crottes tous les jours. Les écureuils ressemblent à ceux de France mais sont plus petits et possèdent un signe particulier : trois raies blanches longitudinales le long de leur dos, ce qui les distingue de leurs cousins de France. L'origine de cette particularité est racontée dans une légende du RAMAYANA :

Afin de pouvoir attaquer son ennemi RAVANA et débarquer à LANKA (Ceylan) RAMA fit construire un immense pont qui devait relier la côte de l'Inde de RAMESHWARAM à celle de l'île. Non seulement l'innombrable armée de RAMA, singes, ours et autres animaux se mit vaillamment à l'ouvrage, mais aussi d'autres animaux, petits et grands apportèrent leur collaboration enthousiaste à cet ouvrage car RAMA est le bien aimé des hommes, de Dieu et des animaux.

Les écureuils se trouvaient parmi ces travailleurs enthousiastes. Leur travail était très simple : ils se roulaient dans la poussière puis venaient se secouer afin que la poussière remplisse les interstices entre les pierres du pont. Mais HANUMAN, le grand héros et adorateur de RAMA n'appréciait guère ce travail qu'il jugeait négligeable. Il traita un peu durement un de ces écureuils. Ce dernier vint se plaindre à RAMA et demanda que HANUMAN soit puni. Le Dieu incarné ne pouvant que faire justice à la cause de son humble dévot l'écureuil, ordonna que HANUMAN soit puni. Pour consoler l'écureuil, il caressa son dos de ses trois doigts. Le contact sacré de l'AVATARA de Vishnou laissa les lignes blanches sur le dos du rongeur. Il les transmit comme un titre de noblesse à tous ses descendants.

L'Inde, dans les villages et dans les petites villes a conservé ce contact intime avec la nature qui était une des caractéristiques des sociétés primitives traditionnelles. Les dieux, les hommes et les animaux ne sont pas séparés par des cloisons étanches. Un des aspects de cette attitude est le culte des animaux sacrés qui a été si souvent mal interprété en Occident. Tout le monde sait que la vache est sacrée en Inde, mais elle l'est tout à fait spécialement à BRINDAVAN. De vastes constructions appelées GOSHALA ont été spécialement aménagées pour recevoir de nombreuses vaches et les traiter avec tous les égards dus à leur rang. Il existe plusieurs organisations, non seulement à BRINDAVAN, mais aussi dans d'autres villes d'Inde dont l'activité est entièrement consacrée à la protection de la vache (GORAKSHA). Des SADHUS et des laïques font une propagande active dans cette intention. En Inde, on peut encore soulever des passions au nom de la vache et un programme électoral dont le but principal est d'éviter la mort aux vaches ne choque pas. Tuer une vache est un crime horrible égale à celui du matricide. La sauver est un acte hautement méritoire. Un hindou, même s'il est incroyant et carnivore ne mangera pas de la viande de vache ni même de bœuf à moins que ce ne soit dans des circonstances tout à fait exceptionnelles.

Il s'agit surtout de protéger ces ruminants sacrés de la main des musulmans. Car pour ceux-ci la vache entre dans la catégorie des animaux « purs », c'est-à-dire comestibles.

A ce sujet j'ai entendu raconter une histoire que j'ai toutes les raisons de croire authentique : Le héros est un « bon » SADHU qui consacre son activité à la propagande pour la protection des vaches, un homme connu et respectable. Un jour, il rencontre sur sa route un musulman conduisant quelques vieilles vaches à l'abattoir. Comme on peut l'imaginer, le cœur de notre SADHU se met à saigner abondamment pour ces « mères » en détresse : « laisser assassiner des vaches sans réagir ! Quel crime ! Que faire ! Mon Dieu, une idée ! ». Notre SADHU se précipite vers le poste de police le plus proche et accuse froidement le musulman de lui avoir volé ses vaches et de s'enfuir avec le produit de son larcin.

Comment ne pas croire la parole d'un SADHU censé éviter le mensonge même le plus léger et témoigner de l'amour à tous les êtres, fussent-ils musulmans ?

Notre musulman se retrouve en prison et les vaches en liberté. De semblables histoires nous laissent rêveurs. Quand on demande aux hindous la raison de cette vénération pour les vaches, ils répondent le plus souvent : « parce que c'est écrit dans les livres sacrés, parce que les sages l'ont affirmé ect... »

Cette croyance qui paraît si étrange à un esprit occidental semble évidente et naturelle pour n'importe quel hindou moyen. Pourtant elle n'est guère mentionnée dans les VEDAS ni dans les UPANISHADS. Il semble que ce soit plutôt une croyance populaire très ancienne car on en trouve des traces dans les écrits aussi antiques que le RAMAYANA de VALMIKI. Ce poème mentionne une des ruses de guerre employée par un général de RAVANA lancé contre les armées redoutables de RAMA. Il avança entouré de troupeaux de vaches. L'armée de RAMA était paralysée car personne n'osait tirer une flèche de crainte de tuer un de ces animaux sacrés. Heureusement, RAMA possédait une arme magique qui lui permit de faire balayer par le vent les troupeaux de vaches.

Plus tard, vers le 11^{ème} siècle, les envahisseurs musulmans de MAHMUD GASNAVI utilisèrent le même stratagème. Mais les hindous de l'époque n'avaient pas de RAMA, ni d'arme magique et au nom de la vache, ils perdirent une bataille puis leur liberté.

Peut-être cette croyance est-elle une déformation de la légende de KAMADHENU :

Au début de la création, sortit entre autres de « la mer de lait », la vache KAMADHENU. Celui qui la possédait et pouvait la traire obtenait la réalisation de tout ce qu'il désirait. Tuer la vache sacrée signifiait interrompre la ligne de transmission de la tradition ésotérique. Ce qui de tout temps a été considéré comme une faute très grave.

Comme il arrive souvent, le non initié confond le symbole avec sa représentation grossière. Et c'est la vache en chair et en os qui a pris la place de KAMADHENU, la Connaissance Sacrée. Les vaches sont très nombreuses à BRINDAVAN. En plus de leur caractère sacré, elles tiennent une place importante dans la LILA (jeu divin) de KRISHNA qui a passé toute sa jeunesse parmi les bergers et les bergères.

Chose curieuse, il est très difficile de se procurer du lait de vache à BRINDAVAN. Ici comme partout ailleurs en Inde, le lait qui est consommé est le lait de bufflonne. La bufflonne fournit une quantité de lait bien plus abondante que la vache. En outre, le lait de bufflonne est plus riche en protéines et en matière grasse. De plus, les buffles ne semblent pas être sensibles à la tuberculose comme les bovidés. Le lait de bufflonne a l'inconvénient d'être assez lourd à digérer et pauvre en vitamine A. De plus, du point de vue religieux, il entre dans la catégorie des aliments « TAMASIC » c'est-à-dire ceux dont l'ingestion influence l'esprit dans le sens de la lourdeur et de la paresse. Aussi, il est banni en principe des préparations faites pour les services religieux offerts aux déités. Ceux qui pratiquent une discipline spirituelle ont tout intérêt à l'exclure de leur alimentation. Comme c'est mon cas, j'entreprends dès mon arrivée à BRINDAVAN, le travail d'Hercule qui consiste à obtenir journellement un demi-litre de lait de vache non falsifié. C'est en effet un travail d'Hercule car la grande majorité des hindous n'ont sans doute jamais goûté de lait de vache pur.

Pour la corporation des laitiers, la falsification fait partie du métier. La plupart des habitants des villes sont satisfaits quand ils peuvent obtenir du lait de bufflonne qui n'est mouillé qu'à moitié car il existe de nombreuses autres falsifications des produits laitiers dont certaines ne sont pas inoffensives.

Me voici donc à la recherche de la perle rare qu'est un laitier honnête.

Le premier s'appelle BAGHAVAT PRASAD. Un gamin d'une dizaine d'années au visage angélique. On lui donnerait le bon Dieu sans confession. Mais il connaît déjà son métier sur le bout des doigts. Le deuxième jour, en versant mon lait, il ajoute une demie mesure de plus et d'une voix pleine de tendresse : « donner un peu plus à un SADHU est un acte méritoire, je n'en donne pas autant à la RANI (une reine d'un petit état himalayen, hôte temporaire de l'ashram) »

Chose curieuse, une fois dans mon pot, le lait atteint à peine le niveau du demi-litre. Naturellement, il m'a garanti que c'était du lait de vache pur. Malheureusement pour lui, je suis devenu expert en matière de lait. Quand je lui dis gentiment le lendemain : « Mon ami, ton lait c'est l'habituel lait de bufflonne mouillé à moitié. Et c'est du « vrai » lait de vache que je veux ! ». Il ne se démonte pas pour si peu et répond calmement : « Très bien, en ce cas, ce sera quatorze annas par litre » : le prix fort. Mais son « vrai » lait de vache n'est guère meilleur.

Après avoir changé trois ou quatre fois de laitiers, je finis par tomber sur « la perle rare ». Un laitier me fournit du « vrai de vrai » lait de vache non mouillé. Et c'est en effet une chose BRINDAVAN est pourtant le centre du vishnouisme, la religion de la pureté et de l'amour.

On y trouve encore des gens droits, honnêtes et purs. Les brindavanais ont la réputation d'aimer la fraude, non pas seulement pour le profit mais aussi pour l'amour de l'art de frauder. Je dois dire qu'en dehors de mes contacts avec les laitiers, je ne m'en suis pas aperçu. Quand je vais au marché, je trouve des commerçants aimables, prêts à rendre service et raisonnables dans leurs prix.

Brindavan. 30 janvier 1966

Pour la première fois depuis mes nombreuses visites à Brindavan, j'ai eu le DARSHAN de YAMUNAJI. Ce qui en termes clairs veut dire que je suis allé me promener sur la rive de la YAMUNA, le deuxième fleuve sacré de l'Inde après le Gange.

Les rives du fleuve se trouvent à environ un kilomètre du centre de la ville. Or l'eau est rare à BRINDAVAN. Les citadins utilisent l'eau des puits dont la majorité contiennent de l'eau salée qui ne peut servir que pour le lavage. Quelques rares puits seulement contiennent de l'eau douce potable. L'eau de la YAMUNA est excellente et l'on peut se demander pourquoi la ville et les temples n'ont pas été construits sur les rives du fleuve qui a été le théâtre principal des exploits racontés dans les légendes de KRISHNA. L'explication de cette anomalie est donnée par une tradition locale qui affirme que le cours de la YAMUNA aurait dévié considérablement au cours des temps. Une autre tradition ou légende veut que l'endroit au bord du fleuve où KRISHNA et ses amis paissaient leurs troupeaux se trouve au lieu précis où notre ashram a été construit (sur la route de MAYHURA). Cette tradition a été corroborée par une vision d'un grand sage. Une fête annuelle aurait été célébrée à cet endroit avant la construction de l'ashram.

Le lit du fleuve est très large, mais l'eau ne coule que par quelques sillons relativement étroits. La YAMUNA n'a pas la majesté de GANGAJI à Bénarès. Néanmoins, ses gracieux méandres, la vaste plaine sur l'autre rive dont on ne voit pas la fin et le ciel presque toujours bleu dégagent une atmosphère de paix et de douceur. Des GHATS ont été construits le long de la rive du côté de BRINDAVAN. Il y a quelques petits temples et des chambres ou plutôt des niches qui n'ont ni portes ni fenêtres où habitent quelques SADHUS.

Les temples de BRINDAVAN sont nombreux. Le temple de GOVINDAJI (un nom de KRISHNA) se trouve sur la route qui va vers le fleuve. Il fut pendant longtemps le plus important. De nos jours, c'est celui de BANKI-BIHARI (un autre nom de KRISHNA) qui a gagné la faveur des dévots et des pèlerins.

Le temple de GOVINDAJI est une reconstruction car le premier fut détruit comme beaucoup d'autres vers le 15^{ème} siècle par AURANGZEB, l'empereur maghol bigot et iconoclaste. AURANGZEB avait alors sa capitale à AGRA (à une cinquantaine de kilomètres de BRINDAVAN). Les tours de l'ancien temple étaient très hautes et dominaient la plaine. Tous les soirs, AURANGZEB pouvait voir ses lumières. Enragé par ce symbole de l'hindouisme qui semblait le narguer, il ordonna une expédition spéciale pour le faire raser.

Ce sont les deux principaux temples mais il y en a beaucoup d'autres qui portent presque tous un des surnoms de KRISHNA.

J'évite systématiquement d'entrer dans les temples hindous ou même de les visiter. Ce n'est pas par aversion ou hostilité pour les dieux de l'Inde et leur rituel. J'ai beaucoup d'admiration pour la manière quasi-scientifique avec laquelle les hindous ont élaboré leur culte des idoles. Ce n'est pas non plus par crainte de me trouver dans une situation semblable à celle du diable tombé dans un bénitier. L'enceinte sacrée de la plupart des temples est interdite aux non hindous. Mais il y a toujours des accommodements avec le ciel et avec ma robe de SADHU je pourrais facilement entrer si je le voulais. D'ailleurs, les lois de l'Inde moderne ont imposé la libre entrée dans la plupart des temples.

La raison de mon abstention est toute autre. L'hindou orthodoxe, même s'il n'en est pas clairement conscient a l'impression que son sanctuaire a été pollué si un occidental y a pénétré. Faire violence à un sentiment religieux de qui que ce soit est un acte que je désapprouve fortement.

Les brahmines n'ont pas tout à fait tort quand ils croient que quelque chose a été perturbé dans l'atmosphère de leurs temples si un étranger y a pénétré. Il est difficile pour un occidental de comprendre exactement l'attitude mentale de l'hindou sur ce point comme pour beaucoup d'autres d'ailleurs. Cela demande en effet la connaissance d'une texture psychologique fondamentalement différente de la nôtre.

L'hindou est beaucoup plus près que nous des sources de la nature. Le « cordon ombilical » qui relie sa pensée à l'Inconscient collectif n'est pas oblitéré comme celui de la plupart des occidentaux.

La mentalité de l'homme d'occident est centrée sur un intellect puissant, clairement conscient, logique. Il veut façonner le monde qui l'entoure à son image. L'homme primitif des civilisations traditionnelles ne cherche pas à dominer la nature, ni même à lui arracher ses secrets. Son art suprême consiste à vibrer en harmonie avec l'ensemble de la vie cosmique comme une vague qui trouve naturellement sa place dans le mouvement ondulatoire de l'océan. A l'échelon inférieur, cette attitude produit l'homme du troupeau, le « dumb driven cattle ». Mais chez l'homme évolué, la vague devient un centre de conscience ouvert aux forces cosmiques et à des inspirations qui dépassent la pensée logique. Quand l'hindou moyen entre dans son temple, il « sent » quelque chose qui est une perception directe mais qu'il n'est pas capable d'exprimer en mots car l'aspect discursif de son esprit est peu développé. Ce « quelque chose » est un mélange de paix intérieure, de joie, d'harmonie (à des degrés variables selon les individus) que l'on ressent quand il y a eu un contact, ne serait-ce qu'en l'espace d'un clin d'œil avec la vie cosmique. Le mécanisme qui provoque le contact est complexe. L'hindou croyant vient visiter son temple dans une attitude mentale réceptive. Cette attitude est spontanée et ne lui demande aucun effort conscient car son esprit est imprégné depuis l'enfance d'idées et de croyances ayant trait à l'idole devant laquelle il vient se prosterner. Le temple lui-même est en général ancien ou reconstruit sur un site antique et souvent sa création est entourée d'un halo de légendaire et de miraculeux. Cette atmosphère de sainteté qu'il avait dès sa construction est entretenue par le PUJA journalier fait sans interruption depuis des années pour beaucoup de temples. Ce PUJA est un véritable acte de magie cérémonielle qui doit être fait par un brahmine qualifié. La ferveur religieuse des nombreux visiteurs vient encore exalter la sainteté du lieu. Aussi, il n'est pas étonnant qu'il existe dans certains temples une atmosphère religieuse puissante, presque palpable. L'hindou qui viendra le visiter ajoutera sa goutte d'eau de ferveur religieuse car le temple fait partie d'un cadre naturel dans lequel il s'intègre harmonieusement. Même s'il a de fortes sympathies pour l'hindouisme, l'occidental amènera automatiquement une note discordante dans cet ensemble. Tout ce qu'il verra et entendra produira des associations d'idées très différentes de celles de l'hindou. Le son assourdissant des gangs et

des cymbales de l'ARATI (fin du service religieux) qui pour l'hindou marque le point culminant de la ferveur religieuse sera pour l'occidental un vacarme qui le crispiera. La vue de l'idole évoquera en lui des idées qui n'auront souvent rien en commun avec ce que l'image est censée représenter. Tant de choses encore qui se produisent quand deux cultures fondamentalement différentes se font face.

Tout cela est compris intuitivement par l'hindou moyen. L'homme tant soit peu cultivé en Inde accepte comme une vérité évidente que notre esprit de surface ne compte pas. Nous valons ce que valent nos SAMSKARAS. Les SAMSKARAS sont les impressions d'expériences, d'actes, de croyances qui existent à l'état latent dans notre inconscient comme d'innombrables graines prêtes à germer et à porter fruit dès que les circonstances favorables leur seront offertes. Ces impressions sont non seulement le résultat de notre vie actuelle depuis notre naissance mais aussi des nombreuses vies antérieures que nous avons traversées. « Vous n'avez pas les SAMSKARAS qui vous permettraient d'harmoniser avec le rituel hindou ». C'est l'explication simple que donnerait l'hindou cultivé.

Dés début mars, il commence à faire chaud à BRINDAVAN. La fête de HOLI qui ressemble un peu à notre carnaval est célébrée avec un éclat particulier à BRINDAVAN. Tant pis si je manque l'occasion. La fraîcheur des cimes himalayennes a plus d'attrait pour moi désormais.

Chapitre IV

Un ermitage idéal

Mai 1966

Je suis de retour dans cet ermitage de TARATAL en pleine forêt himalayenne, aux environs du village de DAULCHINA.

La première fois que j'ai entendu parler de cet ashram, vers 1960, j'étais à ALMORA, capitale de la province himalayenne de KUMAON. On m'a annoncé qu'un nouvel ashram venait d'être construit en pleine montagne sur un plateau face aux neiges éternelles. L'ermitage est loin de toute habitation humaine au milieu d'une forêt hantée par les fauves. Les voies de communication sont précaires. L'endroit est à près de vingt cinq kilomètres de la ville d'ALMORA. Les premiers quinze kilomètres peuvent être faits en autobus jusqu'au village de BARICHINA. De là, il faut faire huit kilomètres d'ascension à pied avec un guide jusqu'au village de DAULCHINA. Puis deux kilomètres en pleine forêt jusqu'à l'ashram.

Le point d'eau potable le plus proche est au village et le ravitaillement en denrées de première nécessité s'avère difficile car le village ne possède que quelques boutiques mal achalandées.

Vivre dans un pareil ermitage paraît sinon impossible du moins très difficile. C'est justement la difficulté qui m'a tenté et peut-être la curiosité de savoir comment on peut résoudre les problèmes vitaux, eau, nourriture, habitation dans un contexte aussi précaire. Les choses vont lentement en Inde et ce n'est qu'en avril 1963 que mon désir d'aller vivre dans cet ashram a pu se réaliser. Ce n'était pas simple. L'ashram de TARATAL était sous la garde d'un CHAUDIKAR (gardien) habitant au village, qui avait les clés mais qui était souvent absent. D'autre part, pour un européen, s'aventurer seul au milieu de ces villages de montagne sans connaître personne était une expédition hasardeuse.

Le CHAUDIKAR s'appelait H.SINGH. C'était un notable du village, tenancier d'une petite épicerie. La solution la plus simple était de lui écrire et de lui demander de venir me chercher à l'ashram d'ALMORA. C'est ce que je fis. Ma lettre resta sans réponse. H. SINGH ne savait ni lire ni écrire. Il aurait néanmoins pu envoyer une réponse par personne interposée. Je ne perdis pas courage et fis écrire par le directeur de l'ashram d'ALMORA et par des hommes importants de la ville. Toujours pas de réponse.

Un beau matin, « un homme qui descendait des montagnes » est venu à l'ashram d'ALMORA et a demandé à me voir. C'était le fameux H.SINGH, gardien de l'ermitage tant convoité. Il venait me chercher... Il m'a donné rendez-vous en ville à l'heure du départ de l'autobus que nous devons prendre ensemble jusqu'au relais de BARICHINA. Enfin mon rêve allait se réaliser. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres. Un messenger de H.SINGH est venu bientôt bondé, il était impossible de s'y caser. H.SINGH est retourné à son village je ne sais par quel moyen et m'a donné rendez-vous au relais de BARICHINA quelques jours plus tard. Là, il viendrait me chercher ou enverrait des porteurs pour me guider jusqu'au village de DAULCHINA et à l'ashram de TARATAL. Le jour fixé, je réussis à me caser dans l'autobus qui après m'avoir dûment cahoté et secoué me dépose au relais de BARICHINA. Me voici

avec mes lourds bagages assis sur une pierre près de la fontaine publique pour attendre H.SINGH ou ses porteurs. Une heure passe puis deux. Toujours pas de H.SINGH. Passer la nuit à BARICHINA est une perspective peu attrayante et il n'est pas question de retourner à ALMORA. Reste la solution de trouver des porteurs sur place parmi les villageois. Ce n'est pas une chose facile. Réussir à dénicher des volontaires pour faire dix kilomètres d'ascension avec de lourds bagages sur le dos n'est pas aisé. Et la vue d'un SAHIB solitaire dégoter deux volontaires. Néanmoins, en acceptant de payer le prix sur fort, je réussis à

Nous empruntons la route à travers les sentiers de montagne vers le village de DAULCHINA. La route passe en pleine forêt himalayenne et monte presque continuellement. Un chemin assez praticable a été taillé sur le flanc de la montagne. Mes porteurs préfèrent prendre des raccourcis à travers des sentiers périlleux pour un homme de la plaine comme moi. Le raccourci principal qui fait gagner presque un kilomètre passe à travers un torrent de gué. Puis commence l'escalade de la grande montée, le « CHARAÏ », sur un sentier qui grimpe presque droit vers le sommet du pic pendant près d'un demi kilomètre. Un gros effort pour mes jambes et mon cœur. J'admire ces vigoureux montagnards qui montent avec une lourde charge sur leur dos ou sur leur tête. Je sens à peine la fatigue, enivré par la joie de respirer l'air pur de ces solitudes sauvages. L'odeur des résineux, le parfum des herbes de la montagne, le bruit du torrent qui roule en bas, ce majestueux silence, la splendeur des paysages et peut-être aussi quelque présence mystérieuse dégagent une atmosphère prenante qu'on ne trouve que dans ce légendaire himalaya.

Enfin, nous atteignons le sommet du pic et le petit groupe reprend le chemin battu. Le village n'était plus loin. Mes porteurs s'arrêtent pour souffler un peu et pour fumer une « BIDI » (cigarette populaire hindoue faite de d'une feuille de tabac roulé). Après une demie heure de marche nous arrivons enfin au village de DAULCHINA qui contraste énormément avec le relais de BARICHINA. DAULCHINA est un village adorable. C'est un tout petit village comprenant quelques groupes de maisonnettes disséminées dans les flancs des montagnes comme si elles étaient placées là par un artiste géant au goût exquis. Autour des maisonnettes, la montagne est taillée en gradins horizontaux transformés en champs de culture pour le riz, le blé ect... Grande richesse de coloris. La verdure des champs est encadrée du bleu sombre des pics au lointain, au dessus, un ciel azur, transparent comme celui de Provence.

Dès l'arrivée au village, nous nous dirigeons vers la boutique de H.SINGH. Dès qu'il m'aperçoit, H.SINGH vient à ma rencontre et me reçoit avec une cordialité touchante. Après Je ne suis qu'un étranger qui vient faire intrusion dans ces montagnes paisibles. Il me dit avoir envoyé des porteurs à ma rencontre. Peut-être ont-ils pris un autre chemin.

Je pense continuer ma route vers l'ashram mais le soleil vient de se coucher et H.SINGH me conseille de passer la nuit au village et de ne repartir que le lendemain matin.

Je suis installé du mieux possible sur une véranda ouverte et mon hôte de passage fait en sorte que je ne manque de rien.

Le lendemain matin, accompagné de deux nouveaux porteurs, je prends la route qui mène TARATAL où se trouve le fameux ashram. Il est inhabité depuis longtemps car les deux ou trois SADHUS qui y ont vécu durant une courte période ont battu retraite devant les difficultés qu'ils ont rencontrées. En plus des deux guides, un homme portant sur sa tête un bidon rempli d'eau nous accompagne. Désormais, un homme m'apportera du village tous les matins un bidon d'eau (environ dix-huit litres) qui suffira à tous les usages : bain, cuisine, boisson, ect...

Nous empruntons d'abord le chemin qui mène vers le bourg de PANNA-NÔLA. On quitte la route et l'ascension se fait en pleine forêt sur un sentier de montagne. Le chemin paraît long

quand on le prend pour la première fois. Pourtant je parcoure seulement deux kilomètres. Maintenant je les fais allégrement à l'aller et au retour comme une simple promenade. Enfin nous atteignons le plateau de TARATAL. Une clairière au sommet du pic, entouré au sud, à l'est et à l'ouest par les forêts où le pin résineux et le chêne croissent en abondance. Au nord et au nord-est, la vue est ouverte sur un quart de cercle où se démarquent des pics couverts de neiges éternelles qui rivalisent de splendeur. L'ashram comprend deux maisonnettes inhabitées ainsi qu'une petite cabane à demi construite. Je suis logé dans la maisonnette la plus confortable. Elle a en plus une fenêtre face aux sommets neigeux.

Mes compagnons et H.SINGH venu nous rejoindre redescendent vers le village et me laissent seul comme le petit poucet dans la forêt. Contrairement au petit poucet, je manque totalement de sens de l'orientation et je pers ma route avec une facilité étonnante.

J'ai néanmoins soigneusement repéré la direction que mes compagnons ont pris pour retourner vers leur village. Ces braves gens pour qui tous les chemins et sentiers de la forêt sont familiers depuis leur tendre enfance n'ont pas pensé que si je devais descendre vers le village pour mes provisions, je risquais fort de m'égarer au cœur de cette vaste forêt himalayenne. Personne ne s'occupe plus de moi. Néanmoins un homme vient tous les matins m'apporter de l'eau et du lait. Mais à cette heure matinale, je suis en méditation et garde le silence. L'homme dépose sa charge dans une chambre à côté et je ne le vois presque jamais.

J'ai apporté des provisions pour plusieurs jours, du pétrole pour mon réchaud, du riz, des lentilles et des tas de choses encore. Ainsi, j'ai quatre ou cinq jours devant moi pour m'organiser et explorer les chemins de la forêt. L'objet de mes promenades journalières est de découvrir la route vitale du ravitaillement, le chemin qui mène vers le village. Descendre est facile mais retrouver le chemin du retour est une autre affaire. Je me suis déjà égaré dans des endroits bien moins compliqués que celui-là. Petit à petit, comme le petit poucet, en prenant des points de repère et en posant des jalons, je finis par m'y retrouver.

Maintenant je connais tous les chemins, sentiers et raccourcis de la montagne presque aussi bien que les montagnards

Ma première descente au village est une réussite. Je peux faire le chemin par la longue route à aller et retour sans me perdre et tout seul.

Au village, il y a deux ou trois boutiques d'épiciers où je pus tant bien que mal refaire mes provisions qui commençaient à s'épuiser : riz, sucre, pétrole pour mon réchaud et ma lanterne ect...

Les marchands sont en même temps des cultivateurs qui ont leurs champs et leur bétail. Les boutiques ne sont donc pas ouvertes à heure fixe. Il m'arrive souvent quand je descends au village de trouver porte close. Quand le marchand est absent pour de bon, soit parti pour une affaire à un village voisin ou en ville ou occupé dans ses champs, je suis bien obligé de me résigner et de me débrouiller. Quand il est dans le voisinage pour aller chercher un bidon d'eau ou simplement en train de faire la sieste, je peux envoyer quelqu'un le chercher. Il vient alors en hâte, sort une énorme clé de dessous ses vêtements et ouvre un non moins énorme cadenas qui ferme la porte en bois de sa boutique. Puis il me sert avec beaucoup de gentillesse.

Les hindous de ces montagnes ressemblent physiquement aux européens, surtout à ceux du nord de la méditerranée. Ils sont en général droits et honnêtes et ne sont pas encore contaminés par l'esprit des villes de la plaine. Comme beaucoup d'hindous, ils sont souvent timides et empruntent parfois une attitude humble quasi-féminine.

Les montagnards de DAULCHINA sont pour la grande majorité de la caste des KSHATRYA (les guerriers). A leur prénom, ils ajoutent la particule SINGH, une déformation du mot sanscrit SIMHA qui signifie lion. Ils deviennent bientôt presque tous mes amis. Quand je descends au village, je suis en famille.

Malgré les difficultés, je réussis à équilibrer mon menu et ne manque de rien (c'est-à-dire, des denrées de premières nécessités), sauf à de rares occasions.

Les sages de l'Inde enseignent que tout évènement heureux ou malheureux qui nous arrive est notre KARMA-PHAL, le fruit de nos actions passées. Même la qualité et la quantité de nourriture que nous devons absorber sont prédestinées, conséquence de notre KARMA. Il en résulte que quelles que soient les conditions dans lesquelles nous nous trouvons, nous absorberont la nourriture et la boisson qui nous sont destinées. Que nous fassions ou non l'effort pour les obtenir. Les authentiques SADHUS de l'Inde, ceux qui vivent d'aumône au jour le jour savent cela. Presque tous pourront raconter une histoire où leur repas journalier leur est parvenu dans des conditions quasi miraculeuses.

Le Christ lui-même a dit à ses disciples que celui qui pourvoit à la nourriture des oiseaux des champs, s'occupera d'eux à plus forte raison.

C'est vrai. J'ai eu maintes fois l'occasion de le vérifier pendant mes séjours dans cette solitude himalayenne.

Vivre dans ces grandes solitudes semble à première vue très difficile pour ceux qui sont habitués à la société des hommes. Mais les concepts de solitude ou de compagnie ne sont que des concepts mentaux. On n'est jamais complètement seul. Même au milieu des jungles les plus sauvages, il y aura toujours un voyageur égaré, un berger ou un chasseur qui viendront rompre cette solitude. Les oiseaux, les bêtes sauvages et même les arbres deviennent des compagnons à défaut d'autre chose. Le monde qui nous entoure n'a de valeur que par les éléments affectifs (plaisir et peine, joie et tristesse, désir et répulsion) que nous y projetons. Partout où nous allons, nous emportons avec nous cette potentialité affective. Puis nous la projetons à nouveau sur le cadre qui nous entoure. Alors, autour de nous, se reforment un monde et une société tout à fait semblables à ceux que nous avons quittés. C'est la même pièce de théâtre qui se joue, avec les mêmes personnages. Seuls les acteurs ont changé.

Pour ceux qui aiment le silence, la vie solitaire leur donnera des occasions de se réjouir. Là encore, tout est relatif. Beaucoup de SADHAKAS quand ils sont assis en méditation ont du mal à concentrer leur esprit si quelqu'un parle, ne serait-ce qu'à voix basse dans une chambre voisine ou s'ils entendent d'autres bruits d'origine humaine, par exemple, les coups de marteau. Mais le gazouillement des oiseaux, le croassement des corbeaux, le hurlement du vent ne les dérangeront pas le moins du monde.

Je me souviens d'un compagnon d'ashram qui vivait dans une chambre au-dessous de la mienne et qui était considérablement incommodé par le tic-tac de mon réveil que je plaçais parfois sur le plancher.

Pour un ascète, la vie solitaire a de considérables avantages. Elle produit un ralentissement de la vie sociale et par conséquent, le rythme des pensées devient plus lent. Les aspirations et désirs centraux de notre esprit viennent en surface. La solitude favorise sans aucun doute l'introspection. En outre, elle intensifie nos qualités, les bonnes comme les mauvaises. Cela peut être dangereux pour des individus non préparés.

Si ma solitude fut presque complète pendant les premiers jours, elle commence peu à peu à se peupler. Mes premiers amis intimes sont un couple de corbeaux à qui je donne tous les matins un peu de riz. Mais les corbeaux ne sont pas des amis recommandables car ils sont très bruyants et manquent de savoir vivre. Ils deviennent d'ailleurs trop familiers. Quand je suis dehors, ils viennent sautiller près de moi et m'ennuyer jusqu'à ce que je leur donne une ration de riz supplémentaire. Un jour, ils me chipent mon dernier bout de savon ce qui m'oblige à aller au village. Quand je suis dans ma chambre, assis en méditation, ils ont un cris spécial ressemblant à la voix d'un enfant pour réclamer leur dû ou un supplément.

Les corbeaux semblent avoir une vie sociale. Ils ont parfois de grandes réunions dans la forêt et paraissent discuter de problèmes importants pour la gente corbeau. Les uns sont perchés sur des arbres, les autres volent en rond, croassant, discutant, se chamaillant. Ils vivent par

couple. Le matin, ils viennent rarement ensemble prendre le riz que je leur ai déposé devant ma porte. Le premier arrivé prend sa part de riz et en laisse suffisamment pour l'autre. Puis il va se percher sur un toit ou sur un arbre. Il monte la garde afin que d'autres oiseaux ne viennent pas dévorer la part du congénère. Tout en guettant, il appelle son compagnon sur tous les tons. Cela peut durer une heure. Parfois ils se disputent et l'un d'eux s'envole avec un cri de colère. Alors, l'autre se perche sur un arbre et appelle son compagnon (ou compagne) en poussant des croassements à attendre un cœur de corbeau. Mais bien désagréable pour l'oreille humaine.

Le langage des oiseaux et celui des animaux en général est plus facile à comprendre qu'on ne pourrait l'imaginer à première vue. Ils ne communiquent pas par des mots ayant une valeur conventionnelle comme dans les langues humaines, mais par des sons modulés avec une charge affective. Les éléments de leur langue sont à la base simplement des cris exprimant la colère, la menace, la peur, la faim, la satisfaction, faciles à comprendre si on y prête un peu d'attention. Sur ces notes fondamentales, vient se greffer un langage un peu plus complexe mais qui tourne autour d'un des besoins vitaux de l'animal : la nourriture, la vie sexuelle, le climat ect... Dans tous les cas, ce n'est pas la nature du son qui prime, mais la tonalité affective avec laquelle il est émis.

Les corbeaux qui sont probablement les plus intelligents des oiseaux, ont un langage un peu plus compliqué car ils sont capables de moduler un assez grand nombre de sons différents et d'exprimer un registre d'idées relativement important. Il y a une véritable langue « corbeau » souvent formée d'onomatopées, par des sons qui tentent d'imiter l'objet qu'on veut désigner. Ainsi, le mot français « glou-glou » est une onomatopée car il imite le son que fait l'eau qu'on verse d'une bouteille. Le corbeau, quand il voudra dire que quelque délicieuse nourriture a été ou va être déposée dans un coin pour lui et son congénère profère une série de sons qui tenteront d'imiter une déglutition délicieuse. Ce genre de langage peut être compris par tout le monde car il fait appel à des notions communes aux espèces vivantes.

Les animaux communiquent aussi entre eux par des mouvements de leur tête, des jeux et par des attitudes de l'ensemble du corps. Ceux qui ont l'habitude des chiens peuvent facilement deviner ce que l'animal désire simplement en le regardant. Il est possible que les animaux communiquent entre eux parfois par une transmission de pensée élémentaire. Mais ce point serait à vérifier. L'observation courante montre que les animaux domestiques, le chien ou la vache « sentent » l'attitude mentale de leur maître. Ils calqueront leur attitude vis-à-vis d'un visiteur ou d'un passant sur celle de leur maître.

Les bergers et les bergères du village viennent avec leur troupeau. La clairière de TARATAL est un lieu de pâturage. Ils ne passent en général qu'une heure ou deux dans l'après-midi deux à trois fois par semaine seulement.

Mon porteur d'eau est un cultivateur occupant une ferme isolée à mi-chemin du village et de l'ashram. Il est mon voisin le plus proche. Il envoie souvent un de ses fils paître ses quelques vaches et ses buffles à TARATAL.

L'un de ses fils, le deuxième, me témoigne beaucoup d'amitié. Du moins en apparence. Il remplace souvent son père pour m'apporter l'eau et le lait journaliers. Il s'appelle G. SINGH et c'est un garçon tout à fait remarquable. Il ne sait ni lire ni écrire. Il a fréquenté l'école communale pendant quelques jours. Le maître l'avait renvoyé à ses vaches jugeant sans doute qu'il était imperméable à une éducation, fut-elle même la plus élémentaire. Ce n'est pas cela qui est remarquable. Ce garçon sait instinctivement se composer un visage avec un art consommé qu'on ne rencontre en France que chez de rares individus issus de classes cultivées. Il réussit à tromper pendant plusieurs mois le psychologue avéré que je me vante d'être. Dès les premiers contacts, je note sur son visage une grande expression de finesse et d'intelligence. Il y a parfois comme un rayonnement de noblesse, de douceur, de paix intérieure sur son visage. Je pensais que ce garçon devait être un sage ou un yogi en herbe. Je

m'aperçois bientôt que son « ramage ne ressemblait pas à son visage ». Il parle très peu. Quand je lui demande quelque chose ou quand je lui donne des explications, il a le sourire de hindou) sonore comme un coup de hache. Je dois bientôt me rendre à l'évidence : son intellect sage, le « rayonnement de noblesse, de douceur et de paix intérieure » qu'à certaines occasions : quand il m'apporte à la place de l'eau potable du village, celle d'une citerne d'eau demi bidon au lieu d'un bidon entier. Un demi bidon, c'est moins lourd à porter. Ou encore, quand il prend des fagots de bois dans l'ashram alors que je le lui ai défendu. Cette maîtrise de la mimique faciale associée à un intellect frustré semble assez étonnante.

Pourtant, c'est une chose commune en Inde et ce qui est remarquable, surtout chez les enfants. La clé de ce mystère se trouve dans la structure de la mentalité hindoue qui est fondamentalement différente de celle de l'occidental. La mentalité hindoue est surtout caractérisée par une hypertrophie de la pensée instinctive et intuitive au dépens de l'élément clairement conscient et logique. Dans ce cas particulier, la modification du visage, quand c'est nécessaire, se fait instinctivement, presque comme un réflexe de défense. Il n'y a pas de volition consciente dans ce mécanisme. Si elle intervenait, cela créerait une inhibition partielle ou totale de l'acte. C'est ce qui se produit parfois chez les adultes pour qui la pensée logique est plus développée que chez les enfants.

Les animaux sauvages sont assez communs aux environs de TARATAL, mais ils ne viennent que rarement peupler ma solitude. Les renards sont les plus familiers. Ils traversent la clairière et accélèrent à peine leurs pas quand ils me voient. Un jour, un charmant daim vint braire dans une flaque d'eau juste en face de ma maisonnette. Mais c'est hélas la seule visite qu'il m'a rendu.

Un autre jour, dans l'après-midi, un léopard s'approche en trotinant gaiement. Je suis juste dehors et nous marchons l'un vers l'autre à une dizaine de mètres de distance. Quand il m'aperçoit, ce roi des montagnes fait un brusque demi tour et s'enfuit comme un vulgaire lapin de garenne. Ce jour là, il y a eu un orage et le vent a soufflé en tempête. Notre léopard n'était donc pas tout à fait dans son assiette. Un très bel animal au pelage jaune taché de noir, mais pas très grand, à peu près la taille d'un saint Bernard. Il attaque rarement l'homme mais emporte de temps en temps une tête de bétail. Les villageois, bien qu'amateurs de chasse, ne tirent pas le léopard car c'est dangereux. Pour protéger leur bétail, ils ont recours à un dieu local qu'ils appellent ERI. Ils lui ont construit un petit autel rudimentaire en pleine forêt, à quelques mètres de TARATAL. Ils lui sacrifient de temps en temps une chèvre. En échange de quoi ERI doit protéger leurs troupeaux contre le léopard.

L'ours et le sanglier sont assez communs mais je n'en ai jamais rencontré.

Derrière ma maison, il y a un arbre étrange. Quand vient l'automne, ses feuilles jaunissent et tombent. Il est alors dénudé comme un arbre mort. On croit qu'il va passer ainsi l'hiver et attendre le printemps pour se couvrir à nouveau de bourgeons, mais cela ne se passe pas du tout ainsi. Dès qu'il commence à faire un peu froid, vers le début octobre ; il se couvre de bourgeons qui se transforment rapidement en fleurs exquises. Puis apparaissent des feuilles et l'arbre revenant à la vie fabriquera ses fruits sans se soucier de la neige et du vent glacial. Les villageois appellent cet arbre le PADME. Ils le considèrent comme un arbre sacré et utilisent ses feuilles et ses fruits pour leur PUJA. Certains même s'abstiennent de manger ses fruits.

Ils disent que cet arbre est sacré car sa présence à cette altitude est un phénomène rare. Vers le mois de mai, j'ai la curiosité d'examiner ses fruits et de les goûter. C'est simplement des cerises sauvages.

Quand le soleil se couche sur le plateau, commence pour moi la grande solitude. Personne n'oserait se promener la nuit dans cette forêt sauvage.

Néanmoins, entre juillet et octobre, un concert crépusculaire résonne comme un prélude au silence. Les musiciens ne sont pas des humains mais des insectes. Dans ces montagnes vit une variété de cigale perchée sur les pins résineux. Son chant est plus varié et plus harmonieux que celui de sa cousine de Provence. Elle est capable d'émettre trois sons différents ayant une véritable tonalité musicale. Avec ses trois sons, elle peut produire des variations d'intensité et de rythme. Quand une seule cigale chante, c'est déjà harmonieux, mais quand elles jouent en cœur, s'élève une véritable symphonie qui ne serait pas déplacée dans un programme de musique d'avant-garde.

Sur le plateau de TARATAL, je ne les entends que rarement pendant la journée. Mais à l'heure précise du coucher du soleil (tellement précise que je pourrai y ajuster ma montre), commence une symphonie crépusculaire. L'une d'elles, peut-être le chef d'orchestre, donne le départ avec un son prolongé et aigu. Puis une à une, les cigales du voisinage se joignent à cette « prière au Dieu vivant ». Chacune émet un des trois sons différents, l'ensemble produisant un concert d'une réelle harmonie. Cela dure environ vingt cinq minutes jusqu'à la tombée de la nuit. Puis le chant s'arrête brusquement. On aurait dit une congrégation de moines faisant leur prière du soir. Pendant toute la période allant de début juillet à la mi-octobre, une grande partie de la saison des pluies, le chant a lieu tous les soirs avec la même précision horaire. Parfois il pleut à verse ou le vent souffle en tempête, mais les cigales continuent leur symphonie avec une intensité à peine diminuée. Je n'ai pas trouvé d'explication à ce curieux phénomène.

Après le chant des cigales, le grand silence de la nuit tombe sur la clairière de TARATAL. Seul le vent murmure, chante, gémit ou souffle avec féerie, venant rompre le silence. Plus rarement, le hurlement d'une bête sauvage au lointain.

Peu d'endroits même en Inde possèdent autant de conditions favorables pour une vie contemplative. Parmi tous ceux où je vivrai, il est celui qui ressemble le plus à l'ermitage idéal typique tel qu'on pourrait l'imaginer.

Souvent en France, au milieu d'une activité médicale intense, j'avais rêvé de mener la vie d'anachorète dans un ermitage situé dans les grandes solitudes himalayennes. Parfois les rêves se réalisent...

Chapitre V

La Khumba mela d'Alhabad

Au début de la création, quand BRAHMA projeta l'univers, le « barottement de la mer de lait » produisit entre autres merveilles une jarre (KUMBHA en sanscrit) pleine jusqu'au bord du nectar divin. Boire ne serait-ce qu'une goutte de ce nectar devait conférer l'immortalité. Les DEVAS (dieux) et les ASURAS (titans) étaient déjà créés et leur inimitié datait de leur naissance. Ils engagèrent une terrible bataille pour la possession de cette jarre merveilleuse. Celle-ci passa tantôt dans la main des DEVAS, tantôt dans celle des ASURAS. Finalement les dieux remportèrent la victoire et emportèrent la jarre.

Au cours de la bataille, la jarre tomba quatre fois à terre sur le sol sacré de l'Inde. Quatre grandes villes surgirent sur ces points de chute : PRAYAG (ALHABAD), HARDWAR, JAÏN et NASIK. Pour commémorer cette grande victoire des dieux et sa corrélation avec le pays sacré de BHARAT (l'Inde), tous les douze ans, à une date calculée selon la conjonction des astres, une immense MELA (fête religieuse) se tient dans chacune de ces grandes villes à des dates différentes.

Celle d'ALHABAD est sans conteste la plus importante et la plus fréquentée.

ALHABAD, la ville d'ALHAH ! Quel nom étrange pour cette ville sacrée qui porte le titre de TIRTHA RAJA, le roi des lieux de pèlerinage. Cette dénomination est d'origine relativement récente car elle fut imposée vers le 16^{ème} siècle par les empereurs Maghols. Auparavant, la ville s'appelait PRAYAGA, du sanscrit PARA YAGNA : le grand rite sacrificiel. La légende veut que cette ville ait été sanctifiée par un rite sacrificiel fait par BRAHMA, le créateur lui-même.

ALHABAD est une ville très ancienne, probablement plus antique même que Bénarès. Elle doit sa sainteté avant tout à sa situation près du confluent des deux grands fleuves sacrés de l'Inde, le Gange et la Yamuna. Ce confluent, le SANGAM ne se trouve pas dans la ville même mais près du Faubourg de JUSSI, à plusieurs kilomètres au centre de la ville.

ALHABAD est une des villes les plus importantes de l'Inde. Elle est la capitale de la Province d'UTTAR PRADESH toute proche de Bénarès et d'une sainteté presque égale. Elle est sa sœur jumelle en quelque sorte. Mais il y a un contraste frappant entre les deux villes. A Bénarès, on trouve encore l'atmosphère de l'Inde traditionnelle antique. Les petites ruelles (GALI), les GHATS au bord du Gange, les hommes vêtus de DHOTI traditionnel et portant au sommet de leur crâne rasé, la mèche de cheveux rituelle (la TIKKA). Tout, jusqu'à la mentalité des habitants conservateurs et xénophobes contribue à évoquer une Inde presque semblable à celle qu'elle était il y a plusieurs millénaires.

Tout au contraire, ALHABAD est une belle ville moderne, bâtie dans le style des villes anglaises. De larges allées couvertes d'asphaltes et bordées de coquets bungalows entourés de verdure. Ses habitants sont souvent vêtus à l'européenne et ouverts à la culture occidentale.

La KHUMBHA MELA d'ALHABAD ne se tient pas dans la ville même mais près du faubourg de JUSSI sur une vaste plaine aride et sablonneuse bordée de deux côtés par le Gange et la Yamuna. Pendant la MELA, cette plaine déserte s'anime et se transforme en une véritable ville religieuse. Des maisonnettes en bois, des tentes, des ashrams, des boutiques, des restaurants surgissent comme des champignons, bordant de nouvelles allées, de nouvelles rues et ruelles.

Depuis des temps immémoriaux, les SADHUS de l'Inde considèrent que c'est leur devoir d'assister à la KUMBHA MELA. Même ceux qui ne sortent jamais de leur retraite solitaire, dans les montagnes descendent dans la plaine pour cette occasion. Aussi de nombreux yogis, sages et saints de toutes les provinces de l'Inde sont rassemblés dans cet espace relativement limité. Presque tous les MATH (école de pensée religieuse) et PANTH (sectes) y sont représentés. Chacun d'eux ouvre un ashram provisoire qui n'est parfois qu'une simple tente ou une hutte en bois.

Les laïques sont encore plus nombreux et viennent en groupes des villages les plus reculés. Prendre un bain dans la SANGAM (confluent du Gange et de la Yamuna) est déjà en lui-même un acte très méritoire censé purifier de tous les péchés. S'y baigner pendant la KUMBHA MELA est fabuleux car le fruit promis n'est rien de moins que la KRAMA-MUKTI (la libération progressive après un séjour dans le BRAHMA-LOKA, le paradis le plus élevé)

Il est courant pendant la KHUMBA MELA qu'une foule de sept à huit millions de personnes soient massées sur cette plaine, en face des deux rivières sacrées.

Février 1954. J'assiste pour la première fois à la KHUMBHA MELA d'ALHABAD. Je vis à Bénarès et il a été convenu que je rejoindrai mon gourou à la MELA vers le début février. Bien qu'ALHABAD soit toute proche de Bénarès, il n'est pas facile de trouver un moyen de locomotion. Les trains et les autobus sont bondés. Heureusement, un taxi que je partage avec des amis est encore disponible. Il nous amène dans la soirée du 1^{er} février près du grand portail de la ville religieuse improvisée où se trouve la MELA. Nous ne sommes pas encore arrivés car découvrir notre ashram au cœur de cette vaste plaine parmi les rues et les ruelles sans nom n'est pas une chose aisée. Après avoir erré comme des âmes en peine avec notre taxi, nous finissons par découvrir l'ashram vers trois heures du matin.

Arrive enfin la date fixée pour le bain rituel. Elle est calculée par les pandits selon la conjonction des astres. L'heure précise était vers dix ou onze heures du matin.

Une foule immense et vibrante de ferveur religieuse sillonne la plaine. Presque tous se dirigent vers un seul point : la SANGAM, l'endroit sacré où on va, au risque de sa vie tenter de prendre ce bain fabuleux qui doit purifier de tous les péchés et assurer après la mort une destinée des plus hautes. Même s'ils ne sont pas en majorité, les SADHUS sont les plus voyants dans cette foule bigarrée. Presque toutes les sectes de l'Inde sont représentées : les SANNYASIS de toutes appartenances, les SADHUS aux vêtements blancs, les NAGAS ect... Les plus pittoresques sont sans aucun conteste les NAGAS dont beaucoup sont DIGAMBARA, « vêtus d'espace », c'est-à-dire totalement nus. Ils enduisent leur corps et leur visage de cendres qui les protègent (pensent-ils) des mauvaises influences. Les cendres ont une certaine propriété isolante et les protège contre le froid qui, modéré le jour est assez mordant la nuit.

Les NAGAS sont souvent armés, d'armes primitives : pics de lance. Certains groupes voyagent avec des chevaux et des éléphants et ont une allure tout à fait martiale. Il n'y a pas si longtemps, il leur arrivait de s'envoler par milliers dans l'armée d'un RAJAH en guerre contre un voisin. Ils faisaient d'excellents guerriers. Ils campent souvent en plein air. Ils s'entourent alors d'un cercle magique tracé avec des cendres et plantent un pic au milieu du camp qui parfois (comme ce fut le cas à la KUMBHA MELA) ne fait pas plus de deux mètres carrés. En Inde comme partout ailleurs, l'habit ne fait pas le moine ou plus exactement — car ce dicton tombe à faux pour les NAGAS — les marques extérieures d'une vie spirituelle ne prouvent rien. Parmi tous ceux qui font profession religieuse, il y en a beaucoup dont le niveau n'est guère supérieur à celui de vulgaires mendiants. Dans cette foule, on peut découvrir d'authentiques saints et sages ne montrant aucune marque extérieure de religiosité. On peut également rencontrer des YOGIS qui ont un réel pouvoir sans avoir atteint cependant

la perfection ; des SADHAKAS ayant une sérieuse expérience dans le domaine spirituel. Une curieuse aventure dont je fus à la fois témoin et acteur vient corroborer ces faits : Au cours d'une après midi pendant cette KUMBHA MELA, je suis assis dans la hutte qui nous sert d'ashram avec un certain nombre de personnes venues pour le DARSHAN de mon gourou. Après le DARSHAN, ce dernier désirant se reposer dans une chambre voisine, tout le monde est prié d'évacuer l'anti-chambre et je dois monter la garde. L'un des visiteurs refuse de s'en aller bien qu'on le lui ai demandé avec insistance. Quand tout le monde est parti, il s'assied en face de moi. Un homme d'âge moyen, plutôt petit, portant une barbe et de longs cheveux, ce qui le distingue comme SADHU. Mais il était vêtu comme les hindous laïques. Il ne prononce pas un seul mot et me regarde fixement. Je ressens alors dans la région moi. Mon corps est comme paralysé et il me semble impossible de me lever. Néanmoins, mon esprit est parfaitement lucide et je ne sais quelle attitude je dois adopter : m'ouvrir à cette force ? Voire ce que ça donnera ? L'homme en face de moi est peut-être un grand yogi capable de transférer un pouvoir spirituel. Lui résister ? Cet individu peut être un hypnotiseur et m'utiliser pour des fins peu recommandables. Après une courte hésitation, j'opte pour la deuxième solution. Utilisant ce qui me reste de liberté de mouvement, je dirige lentement une de mes mains vers lui, les doigts tendus dans une MUDRA (geste magique) employée encore de nos jours par les prêtres hébraïques quand ils bénissent la congrégation. C'est un geste de bénédiction sans intention hostile. Mais cette MUDRA est inconnue en Inde. Devant l'inconnu mon SADHU prend peur. Il détourne son regard de moi et cesse ses pratiques. Il se met alors à murmurer avec une hâte fébrile un MANTRA (formule sacrée) comme si lui-même voulait se protéger. Peu après, il s'en va sans dire un mot.

En 1954, je ne suis en Inde que depuis trois ans. J'ai encore toute la foi et le zèle des néophytes. Mon enthousiasme pour l'Inde et sa vie religieuse idéalise tout ce que je vois. Certes, je ne vais pas jusqu'à croire comme une américaine rencontrée par hasard que tous les hindous sont des yogis, que la magie est utilisée dans la vie courante, que le tapis volant sert d'ascenseur ect... Néanmoins, je crois fermement, peut-être même plus que les hindous en la vertu des lieux sacrés, l'efficacité des bains rituels ect... Pour rien au monde, je ne voudrais manquer l'occasion unique de ce bain dans la SANGAM qui va me conférer une libération à si bon marché. Je me joins donc à un groupe de personnes de notre ashram. Le chef de notre groupe a été chargé de la mission périlleuse de nous amener et de nous ramener sains et saufs de l'ashram à la SANGAM. C'est un sage. Au lieu de tenter une percée à travers l'énorme mur humain, massé le long de la rive près de la SANGAM, il nous dirige vers une longue route sur la rive opposée du fleuve. De là, une barque nous conduit à l'endroit sacré au milieu du confluent où nous prenons le bain à notre aise sans être incommodés par la foule.

C'est un sage, certes et sa prudence nous a protégé d'un risque grave. De retour à l'ashram, nous apprenons la terrible nouvelle. Plusieurs centaines de personnes ont été noyées ou étouffées en essayant de prendre le bain. La rive où se presse la masse humaine surplombe le fleuve d'une certaine hauteur. Parmi ceux qui étaient au premier rang, un certain nombre est tombé, poussé par la pression irrésistible de la foule à l'arrière. Beaucoup d'entre eux ne savent pas nager. Pour comble de malheur, les paysans qui viennent de leur village par groupes de dix ou vingt ont coutume de se lier entre eux par une longue corde afin de ne pas se perdre dans la foule. Quand l'un d'eux est tombé à l'eau, affolé, il a tiré de toutes ses forces sur la corde, amenant ainsi tout le chapelet de ses congénères à la noyade.

Quelques jours après le bain rituel, je retourne à Bénarès. Je ne peux dire si grâce à ce bain sacré dans la SANGAM, je serai libéré des renaissances car le fruit promis ne s'obtient qu'après la mort, mais peu après commence ma véritable vie de SADHAKA. Une vie de solitude, de réclusion et d'intenses pratiques spirituelles. Etait-ce l'effet du bain ou tout simplement une coïncidence ?

Six ans plus tard, j'assisterai à nouveau à une KUMBHA MELA d'ALHABAD, mais ce ne sera qu'une ARDHA (demie) KUMBHA MELA car la véritable n'a lieu que tous les douze ans.

Bien des choses auront changé alors. Ne serait-ce que mon esprit. Il a gagné en maturité ce qu'il a perdu en enthousiasme naïf. J'ai compris que les victoires dans le domaine spirituel ne se gagnent qu'au prix d'une dure bataille. Il faut conquérir le terrain pouce par pouce. Les bains, les lieux sacrés, la compagnie des sages sont une aide mais ne valent que par un effort personnel soutenu. On doit y mettre toute son âme.

Bien que ce ne soit qu'une demie MELA, la foule est très nombreuse, de l'ordre de plusieurs millions de personnes. Cette fois, les autorités ont organisé un cordon de police et un service d'ordre efficaces. Le bain peuvent être pris sans bousculade et sans difficulté.

La ferveur religieuse de la foule, la sainteté de l'endroit et peut-être aussi d'autres influences mystérieuses créent dans de semblables réunions une atmosphère d'intensité spirituelle dont on ne peut s'empêcher d'être imprégné. Les vagues mentales sont contagieuses. Les bonnes comme les mauvaises. Il se forme ainsi une atmosphère favorable à un éveil spirituel. Les circonstances le favorisant ne sont pas rares en Inde. Même si l'Inde se modernise de plus en plus et essaye d'aligner sa culture à celle des peuples d'Occident, elle reste la terre de prédilection de ceux qui ont choisi la route du suprême. Pour ceux-là, le pays de BHARAT sera toujours la patrie des sages et des yogis.

Troisième partie :

Sages et yogis de l'Inde contemporaine

Chapitre I

Krishnamurti

On imagine souvent un sage de l'Inde vêtu d'une vaste toge ou d'un DHÔTHI de couleur orange, aux cheveux blancs tombant sur les épaules et portant une longue barbe. A moins qu'il ne soit rasé à la manière des SANNYASIS.

Peut-être vit-il dans une retraite solitaire dans l'Himalaya ou dans une caverne aux environs de RISHIKESH. A moins qu'il ne réside dans un ashram au bord du Gange avec ses nombreux disciples. On le voit environné d'une foule d'admirateurs ou d'un groupe choisi de CHELAS (élèves) vêtus comme les anciens RISHIS de l'Inde. Souvent il est adoré comme un Dieu, tous se prosternent devant lui avec vénération et lui apportent des offrandes. Ses paroles profondes et rares sont toujours en accord avec les Ecritures. En sa compagnie, l'homme moderne oublie qu'il vit dans l'âge atomique et il a l'impression d'avoir fait une marche arrière dans le temps, jusqu'à la bienheureuse époque védique.

Rien de semblable avec Krishnamurti. S'il est vrai (et c'est mon opinion) que le nec plus ultra de la grandeur spirituelle consiste à paraître absolument naturel, Krishnamurti a certainement atteint le sommet de cette réalisation. Rien, ni dans son vêtement, ni dans sa conversation, ni dans ses manières, ni même dans son attitude ne laissent deviner qu'il n'est pas un homme ordinaire. Si ce n'est pourtant son noble visage éclairé d'un sourire parfois teinté d'une légère tristesse où l'on peut découvrir une compassion infinie pour tout ce qui vit. Ses grands yeux comme on n'en voit que chez les hindous semblent refléter cette « vie impersonnelle », sujet central de ses conférences.

Ses conférences attirent toujours une grande foule. A une maîtrise parfaite du langage, il allie un sens psychologique raffiné et sait exprimer en termes clairs des situations et des nuances psychologiques que la plupart des psychanalystes de métier soupçonnent à peine.

Il n'enseigne ni la psychologie, ni la psychanalyse. Bien qu'il s'en défende, il enseigne quelque chose. Et ce qu'il dit le place parmi les grands gourous modernes. Non seulement il n'accepte pas le rôle de gourou, mais, rompant avec l'antique tradition hindoue, il déclare catégoriquement que le gourou n'est pas nécessaire, que prendre appui sur un maître ne peut que retarder la progression spirituelle ; qu'on ne peut découvrir la Vérité qu'en soi-même par un effort personnel et indépendant. Il rejette même l'autorité de toute écriture ou tradition quelles qu'elles soient.

Il est difficile de dire avec précision ce que Krishnamurti enseigne dans ses conférences. Ses méthodes (si méthode il y a) sont avant tout négatives. Il est certain que l'enseignement ésotérique ne peut être codifié dans des formules ni enfermé dans des écrits. C'est une chose vivante qui varie selon les individus et les circonstances. Quand le subjectif a pris le pas sur l'objectif, alors l'expérience spirituelle commence. Essayer de l'exprimer par des mots, c'est déjà l'objectiver et la couvrir d'un voile qui la déforme.

Dans ses conférences, Krishnamurti conseille à ses auditeurs de découvrir le fonctionnement de leur propre esprit dans son aspect conscient aussi bien que dans son mécanisme inconscient. Il refuse tout point d'appui, que ce soit celui d'une méthode de yoga, de la direction d'un guide ou le soutien d'une déité tutélaire. Ils doivent tenter cette aventure car c'est une redoutable aventure : « a journey on an uncharted sea », sans idées préconçues, sans préjugés, sans peur. Il s'agit d'observer le mouvement de nos pensées, sans porter de jugement, sans surimposer une interprétation parlée voire même sans tentative de maîtrise de soi. Observer n'est d'ailleurs pas le mot exact. Prendre l'attitude de l'observateur produit une division de l'esprit en deux éléments : une formation mentale jouant le rôle du spectateur des autres formations mentales. Ce n'est pas la méthode qu'indique Krishnamurti. La prise de conscience du courant des pensées doit se faire de l'intérieur. L'observateur doit rester intensément conscient tout en étant emporté par le courant des pensées sans essayer d'entraver ou de changer quoi que ce soit de leur cours.

Cette méthode est extrêmement difficile et n'est pas à la portée de n'importe qui. La plupart de ceux qui s'engagent dans la voie spirituelle préfèrent choisir une plus humble carrière, c'est-à-dire un chemin progressif. La route qu'indique Krishnamurti est le « chemin abrupt » pour employer le langage ZEN. Bien qu'il ne l'ait jamais dit, ses conférences reflètent la déclaration du Bouddha :

A l'image de Bouddha il y a deux millénaires et demi, l'avent de Krishnamurti marque une réaction révolutionnaire à un excès de ritualisme et à un occultisme s'attardant et souvent s'égarant en route pour cueillir des demies vérités ou des pouvoirs occultes décevants.

J'avais lu en France où plutôt dévoré avec avidité tout ce qui m'était tombé sous la main au sujet de ses conférences, celles du camp d'Omen, d'Ojaï et aussi des livres. J'avais alors à peine vingt ans et cette méthode dénudée avait imprégnée profondément mon esprit. Pourtant je n'avais jamais pleinement accepté cet enseignement au point de me placer parmi les disciples. Nietzsche disait que ceux qui pensent être ses disciples ne l'ont pas vraiment compris. On peut aussi appliquer cela à Krishnamurti.

De 1951 à 1959, j'habite le plus souvent à Bénarès dans un ashram au bord du Gange. Krishnamurti vient presque chaque hiver à Bénarès vers le mois de décembre. Il loge à l'école qu'il a fondée à RAJGAT et donne des conférences publiques pendant presque toute la durée de son séjour dans la ville sainte.

Pourtant un jour, des amis hindous m'amènent à la B.H.U (Benares Hindu University), où Krishnamurti doit faire une conférence dans l'après-midi. Nous arrivons un peu en avance. Krishnamurti n'est pas encore là. La salle est pleine de monde. Le public est presque

uniquement formé d'hindous, surtout des étudiants et étudiantes de l'université. Presque tous sont habillés à l'européenne. Je suis vêtu à la manière des SADHUS de l'Inde, porte une barbe et de longs cheveux. C'est une étrange situation : un SADHU européen dans la ville sainte au milieu d'hindous occidentalisés. Bientôt un homme entre dans la salle. Il est habillé à l'européenne et porte une gabardine. Rien ne le distingue des autres visiteurs. Il n'est ni annoncé ni accompagné. Il monte sur l'estrade très simplement et commence à dire quelques mots. C'est Krishnamurti. Il regarde l'auditoire. Automatiquement, le SADHU européen à la barbe et aux longs cheveux, étrange représentant d'une Inde traditionnelle au milieu de ce public occidentalisé attire son attention. Un sourire légèrement ironique passe sur son visage car Krishnamurti n'aime pas les marques extérieures d'une vie spirituelle. Il commence la conférence, répondant surtout à des questions qu'on lui pose. Il aborde les sujets dont il parle ordinairement. Il insiste surtout sur l'autorité des écritures et du gourou qui ont encore conservé toute leur force dans ce bastion de l'orthodoxie hindoue qu'est Bénarès.

Je suis moins intéressé par les paroles de l'orateur que par sa manière de s'exprimer et son attitude vis-à-vis du public. Ce n'est pas du tout un discours « ex cathedra », pas la moindre trace de la supériorité d'un homme qui enseigne. Il parle très simplement mais dignement, sans familiarité en excellent anglais. Il répond aux questions d'égal à égal, comme s'il s'agissait de chercher ensemble la vérité. Pourtant il me semble qu'il y a une froideur impersonnelle dans son contact avec le public. Plus tard, je comprendrais que c'est une violence qu'il se fait à lui-même.

Bien que les sujets traités soient abstraits, mon attention est intensément tendue et mon esprit dans un état d'hyperconscience. Cet état persistera pendant deux ou trois jours puis s'atténuera progressivement. Une personne ayant été longtemps en contact avec Krishnamurti m'affirmera que cet état est courant après ses conférences. Il dirige ses auditeurs vers leur fort intérieur, les presse à découvrir eux-mêmes le fonctionnement de leur esprit et leur refuse tout point d'appui, même pas (surtout pas) la parole du maître. Mais comme tous les véritables gourous (car bien qu'il s'en défende, il est un gourou), il leur donne le pouvoir d'accomplir cette tâche : l'hyperconscience indispensable pour l'étude introspective. Que Krishnamurti soit capable de transmettre du pouvoir, j'en ai eu la preuve plus tard lors d'une deuxième rencontre.

Néanmoins ce premier contact ne me laisse pas d'impression profonde et je pense à tort que Krishnamurti n'est qu'un froid intellectuel.

Quelques années plus tard, en 1957 ou 1958, je suis toujours à l'ashram et Krishnamurti est venu comme d'habitude à Bénarès pour l'hiver. Cette année, ayant probablement besoin de repos, il vit en demi-réclusion et ne donne même pas d'entrevues privées.

Début mars, une française, madame B, célèbre pour ses recherches sur les réactions physiologiques dans les transes de YOGIS, vient me rendre visite à Bénarès. En cours de conversation, j'apprends que cette dame est théosophe, qu'elle a une grande admiration pour Krishnamurti mais n'a jamais eu l'occasion de le rencontrer personnellement. Un coup de téléphone à l'école de RAJGAT nous apprend que le maître est toujours à Bénarès car il a prolongé son séjour. Mais il ne sera pas possible d'obtenir une entrevue privée. Krishnamurti ne sort de sa chambre que vers cinq heures du soir pour une promenade dans le jardin de l'école. C'est le seul moment où les visiteurs peuvent le voir. Nous décidons d'aller à RAJGAT le lendemain dans l'après-midi. Madame B n'a aucune question à poser mais désire simplement voir le maître. Un SANNYASI de l'ashram et un BRAHMACHARI (novice) désirant également avoir le DARSHAN de KRISHNAMURTI doivent nous accompagner. Notre ashram est sur la rive du Gange près de l'ASSI GHAT, à l'extrême sud de la ville. L'école de RAJGAT est à l'autre bout de Bénarès, à l'extrême nord, tout près du fleuve. Nous

pensons que faire le chemin en barque le long du fleuve serait le moyen de locomotion le plus agréable, sinon le plus rapide.

Le lendemain dans l'après-midi, notre petit groupe descend les escaliers qui mènent vers le GHAT. Une barque de pêcheurs doit nous mener à destination.

Les promenades en bateau le long du Gange ont un charme qu'on ne trouve peut-être nulle part ailleurs. Est-ce l'influence de ce majestueux fleuve aux reflets bleu vert ? La magnifique vision des GHATS et leur splendeur multicolore s'étalant le long de la berge ? Cette ardente ferveur religieuse d'une foule bariolée animant la rive ? A moins que ce ne soit l'influence des puissantes vagues mentales de tous les grands sages et saints qui depuis des millénaires ont saturé de sainteté cette ville déjà sanctifiée. C'est probablement sur cette rive que cheminaient le Bouddha il y a deux milles cinq cent ans avant d'aller à SARNATH. C'est ici de restaurer la religion hindoue en Inde.

C'est là qu'ont vécu KABIR, TULSI DASS, RAMANANDA, TRAILANGA SWAMI et tant d'autres yogis et sages connus et inconnus.

Le mystérieux reflet de ces eaux éveille en moi (pour employer le mot de Nietzsche) : « Ein goldbraunwein seliger geruch vom alten glucke », « quelque chose comme un parfum d'Eternité ».

Ce jour de mars, notre promenade au fil de l'eau n'a pas son charme habituel. Il fait un mauvais temps exceptionnel en cette saison à Bénarès. En dehors de la saison des pluies, il ne pleut guère dans la ville sainte et très rarement en mars. Ce jour là, non seulement il pleut à verse, mais aussi des éclairs, le tonnerre et un vent furieux se sont mis de la partie. La barque réussit néanmoins à atteindre RAJGAT après avoir été passablement ballottée par les flots. Notre petit groupe entre par le grand porche de l'école et emprunte une longue et vaste allée qui mène vers le bâtiment où réside Krishnamurti. Sur le Gange au milieu de Bénarès, nous faisons tout à fait couleur locale. Il y a le DANDY-SANNYASI, membre de l'ordre fondé par SANKARACHARYA. Il est vêtu en orange et tient d'une main son DANDA, le bâton symbolique de la Connaissance et de l'autre, le KAMANDALOU classique des SANNYASIS de l'Inde (un pot à eau fait de bois spécial). Notre deuxième compagnon est un BRAHMACHARI de l'ashram au beau visage encadré d'une barbe noire et aux longs cheveux bouclés tombant sur les épaules.

Mon visage blanc et rose jure un peu dans l'ensemble du décor mais ma barbe, mes longs cheveux et ma tige de SADHU en corrigent l'effet. Enfin, je crois.

La présence de la femme parisienne n'a rien d'anormal car les visiteurs occidentaux ne sont pas rares à Bénarès.

Nous semblons différents dans cette école de RAJGAT très occidentalisée. En effet, Krishnamurti déconseille vivement toutes les marques extérieures de spiritualité. Que ce soit les longs cheveux et la barbe ou la GEROUA (couleur des SANNYASI) et le demi DHOTI des BRAHMACHARI. Dans son entourage, il n'y a ni novices, ni moines, ni laïques. On est vêtu « comme tout le monde » et le plus souvent à l'européenne. Aussi, je crains que l'arrivée de notre groupe bariolé ressemble presque à une provocation. Après avoir quelque peu erré dans le vaste parc de l'école, nous finissons par découvrir la maison où loge le maître. Il pleut toujours et de temps en temps, un roulement de tonnerre se fait entendre. Le BRAHMACHARI pense que ce genre de mauvais temps est « de très bon auspice » pour rencontrer un sage.

Nous nous nous abritons sous la véranda. La maison semble déserte. Pas de traces de visiteurs ni sur la véranda, ni dans le parc. Nous n'avons pas réalisé que par ce temps Krishnamurti ne ferait pas sa promenade habituelle et qu'il n'y aurait pas de DARSHAN ce jour là.

Un homme apparaît, sortant d'une des chambres du rez-de-chaussée. Il est un des secrétaires de Krishnamurti. Il nous confirme ce que nous avons déjà compris par nous-mêmes : le maître ne sortira pas pour sa promenade du soir.

Nous décidons de retourner à notre ashram, quitte à revenir un autre jour. Nous nous apprêtons à partir. Sur ce, le secrétaire qui a disparu un moment revient et nous dit que Krishnamurti nous invite à venir le voir dans sa chambre au premier étage. Cette marque de délicatesse du grand maître me touche profondément. Le secrétaire nous guide jusqu'à la chambre du maître au premier étage. Krishnamurti nous reçoit avec une simplicité et une cordialité qui me va droit au cœur et m'étonne car je gardais en mémoire le visage d'un Krishnamurti impersonnel et distant, presque froid, tel que je l'avais vu à la B.H.V. Ici, sa cordialité semble si simple, si spontanée comme si nous avions été des amis de longue date. En Inde, la coutume veut qu'on fasse une offrande à un grand sage quand on va lui rendre visite, ne serait-ce que quelques heures. On nous avait dit que Krishnamurti n'acceptait aucune offrande et qu'il était opposé à cette pratique comme il l'est d'ailleurs à beaucoup d'autres coutumes de la tradition orthodoxe. Mon habitude de vivre parmi les hindous orthodoxes est tellement invétérée que je vais cueillir quelques roses dans notre ashram avec l'intention de les offrir au maître. Je le fais avec une légère appréhension. Une fois encore, Krishnamurti nous montre qu'il cache « un cœur de BHODISATVA » derrière un intellectualisme en apparence froid et impersonnel. Il reçoit les fleurs dans les deux mains. Il a l'attitude et l'expression d'un homme qui reçoit une marque précieuse d'amitié. Quelques pétales sont tombées à terre. Krishnamurti s'accroupit sur le sol et ramasse une à une toutes les pétales comme pour signifier qu'il ne veut rien perdre de ce don précieux. Cet aspect inattendu du maître m'attendrit profondément.

Il s'assied sur une natte à même le sol comme c'est la coutume en Inde et nous nous installons en face de lui. Nous sommes venus pour le DARSHAN et non pour le fatiguer avec des questions, d'autant plus qu'il ne fait pas de conférence à cette période et vit en réclusion. L'importuner avec nos doutes philosophiques serait de très mauvais goût. D'ailleurs, le « silence » d'un grand sage n'est-il pas le meilleur des discours ? Nous échangeons à peine quelques mots avec le maître. Puis le silence. Je ne saurais dire comment cela s'est produit, mes paupières tombent et j'entre en méditation. Mes compagnons en font de même d'après ce que j'apprendrai plus tard. Sauf le BRAHMACHARI qui garde ses yeux ouverts pour « observer le spectacle » me dira-t-il. Je ne saurai dire combien de temps cette méditation dura. Vingt minutes peut-être d'après les dires du BRAHMACHARI. Ce sera pour moi l'occasion d'une curieuse expérience : il me semble que mon corps physique s'est effacé et qu'il ne reste au centre qu'une ligne droite sur laquelle s'étagent trois nœuds psychophysiologiques auxquels la conscience se cramponne sans pouvoir s'en dégager. Je les identifie comme les trois GRANTHI (nœuds) classiques décrits dans la philosophie du yoga. Les trois liens fondamentaux qui nous attachent à la conscience individuelle limitée. Ils sont formés à leur racine de deux parties : un élément physiologique qui peut se localiser sur un point du corps. Il ne faudrait pourtant pas essayer de lui fixer une base anatomique car il fait partie d'une anatomo-physiologie subjective différente de celle qui est étudiée en Occident. Approximativement, on pourrait dire que ce point correspond à un plexus nerveux de systèmes sympathiques et parasympathiques. Le second élément du GRANTHI est formé par la conscience individuelle qui est en quelque sorte « tordue » sur ce point par le conflit des deux vagues mentales opposées de peur et de désir. C'est la combinaison des deux éléments qui constitue le GRANTHI. Les « nœuds » existent constamment chez l'homme ordinaire. Ils forment la base inconsciente de notre comportement et son voilés par des couches mentales de plus en plus superficielles jusqu'à celle de la conscience claire.

Le premier « nœud » en allant de bas en haut est le GRANTHI génital. Il est placé à un niveau de conscience relativement plus superficiel que les deux suivants. Par « génitalité », je ne

veux pas dire seulement l'élément sexuel. On peut très bien mener une vie de chasteté, avoir une solide maîtrise de l'instinct sexuel et pourtant ne pas être libéré du GRANTHI génital. Il totalise toutes les nuances d'amour et d'affection dans nos rapports avec les autres. Chacune a une tonalité qui lui est propre et l'amour sexuel n'est que l'une d'entre elles.

Le deuxième nœud est placé au niveau du cœur à un point où nous prenons conscience d'une angoisse respiratoire quand la respiration nous manque. C'est le centre de l'instinct de conservation de la lutte pour notre vie physique.

Le troisième GRANTHI se trouve au niveau du front. Il est placé sur un plan plus profond encore que l'instinct de conservation physique. C'est le centre de l'égoïté, la volonté de s'affirmer comme étant une entité distincte des autres. Vu dans sa nudité, il se présente comme une volonté d'être sombre, triste, dure.

Cette description des trois GRANTHIS ne correspond que dans les grandes lignes à celle qu'on trouve dans les livres classiques. Peut-être serait-elle en désaccord avec ces derniers sur des points secondaires. Ce que j'ai voulu décrire ici est simplement une expérience personnelle qui a pu être différente pour d'autres individus.

Nous prenons congé du maître. Il se lève et nous accompagne jusqu'au couloir, plaçant son bras tour à tour sur nos épaules.

Il pleut toujours et nous refaisons le long chemin vers notre ashram. Chacun des membres de notre petit groupe donne ses impressions sur cette entrevue extraordinaire avec le maître. Devant mes yeux, flotte l'image d'un nouveau Krishnamurti. Un Krishnamurti qui sait allier à un intellectualisme raffiné, une compassion infinie et cette tendresse spontanée qui sont les marques caractéristiques d'un véritable sage.

Chapitre II

Naïmkaroli Baba

Le 13 avril 1957, jour où le soleil entre dans le signe du bélier est une fête importante en Inde. Je vis dans notre ashram à Bénarès. Je viens de traverser une période de pratiques spirituelles intensives et comme cela arrive souvent dans ce cas, la réaction est venue sous la forme d'une dépression. Pensant qu'un peu de détente me ferait du bien, j'ai demandé à la direction de l'ashram de me confier un petit travail utile mais peu absorbant. On m'a chargé d'arroser une partie des fleurs et des arbustes qui croissent dans le jardin de l'ashram.

Il fait très chaud en avril à Bénarès. Une chaleur qui dessèche aussi bien les humains que les plantes. Il faut boire abondamment et les fleurs ont besoin de beaucoup d'eau.

Au début de l'après-midi, l'heure où je suis libre, une GAMCHA (serviette hindoue) nouée autour de la taille en guise de tablier, je fais consciemment mon travail.

Les visiteurs ne sont pas rares à l'ashram et en général, je ne leur prête aucune attention. L'un d'eux passe tout près de moi. Un grand gaillard portant une longue moustache. Il est vêtu d'un DHOTI blanc tout à fait ordinaire. Son crâne est rasé, ne laissant qu'une mèche de cheveux au sommet selon la coutume des hindous orthodoxes des classes supérieures. Il ressemble à un brahmine comme on en rencontre couramment dans les rues de Bénarès. Un jeune homme vêtu d'une façon similaire l'accompagne. Le « grand gaillard » me jete un regard en biais non dénué de sympathie et je l'entends murmurer à son compagnon : « INGREZI » (c'est un anglais). C'est une appellation générique employée par les hindous pour désigner tout ce qui vient d'Occident. Puis il disparaît dans un des bâtiments de l'ashram.

Quelques minutes après, un des SADHUS de l'ashram s'approche de moi et me dit : « Savez-vous que NAÏMKAROLI BABA est ici ? »

Je n'ai jamais rencontré NAÏMKAROLI BABA auparavant, ce yogi dont le nom est entouré d'un halo de mystère et de miraculeux. Depuis longtemps, je désirais avoir son DARSHAN.

- Où est-il ?

- Il est assis sur la terrasse de L'ANNAPURNA MANDIR (temple dédié à un aspect de la Divine Mère, celle qui donne la nourriture physique)

Avant que mon interlocuteur n'ait terminé sa phrase, j'ai déjà dénoué ma GAMCHA et grimpe à toute allure l'escalier qui mène vers la terrasse du temple.

Il est assis sur une ASANN (petit tapis) entouré de quelques membres éminents de l'ashram. C'est mon « grand gaillard » de tout à l'heure.

Je lui fais respectueusement le PRANAM, la salutation d'usage qu'on fait à un sage. Il me demanda de m'asseoir à ses côtés. Il me pose quelques questions en Hindi, mon nom ect... Je ne saurais dire pourquoi, il semble s'être pris de sympathie pour moi. On lui apporte une boisson rafraîchissante, un verre de MATTA (petit lait). Il insiste pour qu'on en apporte un pour moi et ne boit son verre que lorsque j'ai le mien.

Quelques membres de l'ashram viennent un à un présenter leur respect au sage. A chacun, il donne en quelques mots une appréciation et ajoute parfois une remarque prophétique sur l'avenir.

« SANT HEĪ » (c'est un saint) dit-il pour quelques uns et pour moi. Il me regarde d'un air qui semblait sonder l'avenir et me dit : « Bénarès te convient bien pour le moment, mais PAHAR JAĪGA PAHAR JAĪGA » (tu vivras en montagne).

A cette époque, je suis profondément attaché à Bénarès et il me semble que je vais passer toute ma vie dans cette ville. Je n'ai ni le désir ni la moindre intention d'aller vivre en montagne. Deux ans plus tard, mon esprit changera et je passerai l'été 1959 à ALMORA dans l'Himalaya. Néanmoins, je reviendrais à Bénarès pour l'hiver. Dès le début 1960, je retournerai à l'ashram d'Almora et depuis je vis dans l'Himalaya, ne descendant vers la plaine que pour une courte période en plein hiver. La prophétie de NAĪMKAROLI BABA s'était ainsi réalisée.

Le sage se lève. Il a été invité dans une maison privée dans le voisinage. Je l'accompagne jusqu'au portail de l'ashram. Tout en marchant, il murmure mon nom sans arrêt comme une litanie : VIJAYANANDA, VIJAYANANDA...

NAĪMKAROLI BABA est un grand yogi selon la vieille tradition des MAYTSENDNATH, GORAKSHANATH ect... Son quartier général est à LAUCKNOW dans le Nord de l'Inde. En réalité, personne ne sait jamais où il est exactement et où il va. Il apparaît dans la maison d'un disciple puis disparaît mystérieusement. Il ne possède rien et ne porte aucun bagage, même pas le pot à eau traditionnel. Le DHOTI qu'il porte, il l'échange contre un autre DHOTI lavé quand il lui arrive de séjourner dans la maison d'un disciple. Toutes sortes d'histoires miraculeuses sont rapportées à son sujet. En voici quelques unes que j'ai entendues et que j'ai toutes les raisons de croire authentiques :

- Un SANNYASI de notre ashram que je connais intimement depuis de nombreuses années assistait un jour à la KUMBHA MELA d'ALHABAD. Il discutait avec d'autres SADHUS quand la conversation porta sur NAĪMKAROLI BABA. Le SANNYASI déclara que si NAĪMKAROLI BABA était un authentique YOGI, il devait apparaître devant eux si on l'invoquait. Sur ce, peut-être simplement pour plaisanter, il se mit à répéter à haute voix le nom de NAĪMKAROLI. Presque immédiatement le sage apparut effectivement devant eux.

- Vers la mi-novembre 1962, la situation était critique en Inde. Les chinois avaient attaqué en octobre, avançaient victorieusement sur tous les fronts et menaçaient directement l'ASSAM. L'Inde semblait à la veille de la débâcle.

Un homme politique important dont je ne peux citer le nom et disciple de NAĪMAKAROLI BABA était alors à Delhi. Il téléphona à son maître pour lui demander conseil car il avait l'intention de quitter la capitale. NAĪMKAROLI BABA lui conseilla de ne pas bouger et lui affirma que le lendemain même, tout rentrerait dans l'ordre. Il paraissait impossible que la situation s'arrange aussi rapidement et l'homme politique essaya de demander des explications. Son maître persista sans ses affirmations.

Le lendemain même, les chinois prirent la décision spectaculaire de cesser le feu et de retourner sur leurs positions du départ. Décision tout à fait étonnante et imprévisible.

- Voici l'histoire la plus extraordinaire :

Au début de sa carrière, NAĪMKAROLI BABA était un moine itinérant et voyageait de long en large à travers l'Inde. Il prenait souvent le chemin de fer et comme beaucoup de SADHUS le font encore de nos jours, il voyageait sans billets. Un jour, un contrôleur passa dans son compartiment. Souvent les contrôleurs ferment les yeux quand il s'agit d'un SADHU mais celui là était impitoyable. Dès que le train s'arrêta, il fit descendre NAĪMKAROLI BABA sur la plateforme et lui interdit de remonter dans le train sous peine de sanctions sévères.

C'était une petite station et le train devait repartir dans quelques minutes. Le chef de train plaça le signal vert, le chef de gare siffla, le mécanicien mit en marche les machines mais le train refusa de bouger. Le mécanicien inspecta la locomotive : tout était en ordre. Wagons par wagons le train fut examiné pour découvrir l'obstacle qui l'empêchait de démarrer mais

impossible de détecter le problème. Tout semblait bon et pourtant le train ne voulait pas bouger.

NAÏMKAROLI BABA était toujours sur la plateforme, peut-être un sourire goguenard aux lèvres. Pendant que les employés essayaient de résoudre le mystère, quelqu'un suggéra que peut-être le MAHATMA (littéralement : grande âme. Appellation respectueuse pour un SADHU) était un grand YOGI dont le pouvoir magique paralysait le train.

Les hindous, surtout les villageois sont encore très croyants. Ils admettent qu'il existe des YOGIS qui par le pouvoir de leurs austérités peuvent réaliser n'importe quel miracle.

Un employé s'approcha de NAÏMKAROLI BABA et le pria de bien vouloir monter dans le train. Le sage grimpa dans son compartiment, reprit sa place et le train démarra immédiatement.

La plupart des occidentaux sont sceptiques quand on leur parle de miracles. Même ceux qui sont mentionnés dans la Bible sont traités de « légendes », de « fables » ou mieux « d'histoires symboliques » servant à transmettre un enseignement secret. Beaucoup parmi les croyants cherchent une explication scientifique aux miracles mentionnés dans la Bible pour être en paix avec eux-mêmes. Les guérisons miraculeuses de Lourdes, les cas de lévitation chez les mystiques chrétiens sont acceptés par les religieux mais à contre-cœur.

Un intellectuel moyen aurait honte d'avouer publiquement qu'il admet qu'un miracle est quelque chose de plus qu'un « conte à dormir debout » ou « une histoire de père Noël »

Un événement qui frappe l'esprit comme une rupture avec les lois naturelles ? Une chose qu'on croyait impossible et qui pourtant se matérialise ? Oui, certes, il en est ainsi parfois. Mais le véritable miracle, c'est quand ce que nous avons désiré transcende le domaine de l'imagination et se concrétise dans la réalité tangible exactement comme nous l'avons désiré. L'événement peut être surnaturel ou simplement un fait en apparence banal.

En réalité, le miracle doit s'étudier dans son caractère subjectif. Les manettes des magiciens fonctionnent dans le domaine psychologique. L'explication du miracle ne peut être scientifique mais seulement psychologique.

Il faut d'abord accepter l'hypothèse que c'est l'esprit qui crée la matière. Une pensée suffisamment puissante et concentrée peut se cristalliser sur une forme visible ou en une série d'événements.

En principe, un YOGI qui a obtenu une parfaite maîtrise de son esprit, non seulement son aspect conscient mais aussi des formations de l'inconscient, jusqu'à leur base fondamentale, c'est-à-dire l'instinct de conservation peut réaliser n'importe quel miracle.

Ceci est de la théorie car en pratique, la chose est beaucoup plus complexe. Un YOGI parfait est uni à la « source des choses », tous ses désirs et aspirations ont trouvé leur accomplissement. La production d'un miracle demande une volition et un désir tous deux absents chez un être parfait. D'autre part, il n'a pas de mentalité individuelle autonome. L'individu n'est qu'une vague de remous dans l'océan mental universel. Dans le domaine mental comme dans le domaine physique, il se produit une constante interaction entre les éléments individuels, un échange de pensée continu. Ainsi, le magicien n'est pas un élément isolé. Il n'existe qu'en fonction de son spectateur. Un miracle ne peut se produire que lorsque tous deux agissent en synchronie comme un couple de danseurs. Le « miraculé » doit offrir une réceptivité suffisante, son esprit doit avoir été perméabilisé au préalable. Il doit croire en la possibilité du surnaturel, ne serait-ce que dans les tréfonds de son inconscient. Dans la plupart des cas, il doit en fait « appeler » le miracle par un désir ou une attente formulés dans le présent ou dans le passé. Devant l'occidental moyen qui oppose un mur sans failles d'incrédulité, le magicien sera sans pouvoir. Le scepticisme est une foi à rebours souvent bien plus puissante que la foi véritable.

A la fin du siècle dernier, quand les anglais attaquèrent le Tibet, les lamas magiciens du pays assurèrent à leurs troupes qu'elles n'avaient rien à craindre car par le pouvoir des rites

magiques, les balles des anglais retourneraient sur leur propre poitrine. Les balles anglaises percèrent bel et bien les poitrines des soldats du Dalaï-Lama. Il semble que les magiciens tibétains se faisaient de douces illusions sur leur pouvoir. Il n'est pourtant pas impossible qu'ils aient réellement possédé et essayé d'exercer ce pouvoir et qu'il ait été inefficace par l'incrédulité totale des soldats anglais.

C'est bien connu que la foi à elle seule peut produire un miracle. Il s'agit de la foi qui déplace les montagnes dont parle l'évangile. Cette foi est à la base même du fonctionnement de notre esprit. D'abord vient le faisceau de renseignements donnés par nos sens. Notre esprit les rassemble, les trie, les couvre d'une interprétation puisée dans la mémoire et les compare à des expériences similaires. Puis, le centre de notre machine à penser donne le « tampon » définitif qui valorise le groupe des perceptions : « c'est un homme et non une femme », « ceci existe, ceci n'existe pas », « ceci est bon, cela est mauvais ». Quand nous voyons un arbre, nous n'avons aucun doute au sujet de la réalité de cette perception. Notre foi en l'existence de l'objet est totale. Pourtant, si nous analysons le mécanisme physiologique de nos perceptions et leur interprétation psychologique, nous sommes obligés de conclure que l'existence de l'objet est loin d'être démontrée scientifiquement. Ce n'est qu'une hypothèse. En rêve, nous avons la même foi absolue en la réalité de nos fantasmagories. Seulement en nous réveillant nous pouvons dire : « ce n'était qu'un rêve ».

Notre croyance, notre foi en leur existence donne aux objets leur réalité empirique.

Voici les conditions par lesquelles un miracle pourra se produire :

1. Un sage parfait qui possède potentiellement les pouvoirs n'en fera usage que dans des circonstances exceptionnelles car il est dépourvu de désir et de volition. Le fait surnaturel pourra se produire quelque fois par son intermédiaire sans qu'il en soit conscient. Il sert simplement de canal pour la volonté cosmique. La plupart des miracles qu'on attribue aux saints entrent dans cette catégorie. Dans d'autres circonstances, le sage pourra momentanément s'identifier au désir ou à l'aspiration d'un disciple ou d'un suppliant et les rendre réels.
2. Les grands YOGIS magiciens sont en général un peu en dessous du niveau de perfection. Leurs miracles visent le bien du monde ou le progrès spirituel d'un ou plusieurs disciples.
3. Ceux qui font des miracles à des fins personnelles (en admettant que ce ne soit pas de simples prestidigitateurs) ont des pouvoirs très limités. Le pouvoir du YOGI est en fonction inverse de celui de l'ego. L'effacement de l'ego mène vers la perfection, son affirmation limite de plus en plus. Un magicien utilisant un pouvoir à des fins personnelles finira tôt ou tard par le perdre et s'exposera à de graves conséquences.

La plupart des magiciens de métier (si j'ose employer ce terme) n'utilisent pas directement leur volonté ou leur pouvoir de concentration pour réaliser un fait surnaturel. Un effort personnel donnera un coup de fouet à l'ego, ce qui se traduira automatiquement par un affaiblissement, voire même une perte totale du pouvoir yogique. Le YOGI prendra comme levier le « pouvoir de l'Autre ». Cet « Autre » le plus souvent est Dieu. Le moyen le plus simple de le rendre favorable est une prière ardente et sincère.

Parfois aussi, le magicien pourra faire appel à un pouvoir cosmique, un DEVA, un « Dragon » ou un « esprit ». Que ces pouvoirs soient réels ou imaginaires, qu'ils soient doués d'une vie temporaire et éphémère insufflée par le YOGI, qu'importe !

Cette méthode relativement facile et efficace a été utilisée par les magiciens de tous les temps et de tous les pays.

L'intellectuel occidental dira tout de suite : « si les miracles existent, on doit pouvoir les vérifier et les étudier selon les méthodes modernes ».

Et nous voici sur la piste de YOGIS avec des caméras ultra sensibles, des machines électroniques, des electro-cardiographes, des électro-encéphalographes... Le véritable miracle n'est pas présenté à un public comme un spectacle sur scène. Quand il l'est, on peut affirmer presque à coup sûr que le magicien n'est en réalité qu'un habile prestidigitateur.

Un véritable miracle est une chose vivante qui surgit quand un contact a été établi avec le formidable pouvoir cosmique sous jacent à nos perceptions. Pour les spectateurs, il a une signification profonde et précise, plus importante que le fait surnaturel en lui-même. Souvent, il marque un tournant dans leur vie psychologique, une orientation nouvelle de leur pensée et de leur conduite.

J'ai été le témoin et l'instrument d'un certain nombre de miracles : une fleur qui s'épanouit spontanément dans la main, la pluie qui tombe à l'heure précise où on l'avait appelée (ceci à plusieurs reprises), l'évolution rapide de maladies vers la guérison sans médicaments alors que c'était médicalement impossible... Chaque fois, il y a avait une signification profonde, bien plus vaste, plus touchante, plus convaincante que le miracle lui-même. Ainsi, une enquête scientifique menée avec les techniques modernes serait malvenue et inefficace. Les miracles que font les grands YOGIS n'ont jamais pour objectif d'épater le public. Ils contiennent toujours un enseignement et agissent comme un thérapeutique de choc dont le but est un éveil spirituel. Selon toute probabilité, il en est ainsi en ce qui concerne les miracles de NAÏMKAROLI BABA.

Chapitre III

Ramdas

Automne 1952. Je suis à KALIMPONG chez les bouddhistes. KALIMPONG est à l'extrême est de l'Himalaya, près de Darjeeling. Un des rares endroits en Inde où on peut rencontrer des lamas tibétains authentiques. Sur la hauteur de Tirpaï, se trouve un monastère tibétain abritant plusieurs centaines de moines gais et avenants. Leur supérieur – un homme âgé aux grands yeux d'illuminé – passe toutes ses nuits en méditation. Je vais le voir de temps en temps. Quand il me rencontre dans les rues de KALIMPONG, il m'embrasse en m'appelant : « BHODISATVA ! BHODISATVA ». Hélas, notre conversation se réduit à peu de chose car mes connaissances en Tibétain sont à peu près nulles et à cette époque mes connaissances en hindi me permettent tout juste de me débrouiller au BAZAR (marché). D'ailleurs le supérieur lui-même n'a qu'une connaissance élémentaire de cette langue. Dans les hauteurs de TIRPAÏ vit aussi un RIMPOCHE tibétain, envoyé spécial du DALAI-LAMA. Il est entouré de quelques moines. Un homme charmant, d'une fine culture.

Je loge chez le BIKSHU en bas de la ville. Le BIKSHU est un européen ayant reçu l'ordination de moine bouddhiste selon le rite Birman. Un écrivain et un penseur très brillant. Darjeeling est toute proche. Pourtant, je n'ai pas le courage d'aller jusque là. Même pour grimper jusqu'à TIRPAÏ, ma seule distraction, je dois me traîner péniblement. Je viens de traverser une de ces nuits noires que connaissent tous les SADHAKAS. Il me semble que le monde a perdu tout son éclat. Même la splendeur de l'Himalaya me paraît terne.

Depuis quelques temps, je désire rencontrer Swami RAMDAS. J'espère qu'un séjour dans son ashram aura une influence favorable à mon état dépressif.

J'ai écrit et RAMDAS m'a répondu que je peux venir début octobre. KALIMPONG est à l'extrême Nord-Est de l'Inde et KANHANGAD près de MANGALORE où se trouve l'ANANDASHRAN de RAMDAS, sur la côte Sud-Ouest. Je dois m'arrêter pour quelques jours à ALHABAD et à BENARES.

La route qui descend vers la Plaine est interrompue par un glissement de terrain dû aux pluies abondantes. Un véhicule parvient quand même à m'amener jusqu'à SILGURI après un transbordement en cours de route. De SILGURI, un « passenger train » me dépose à ALHABAD après m'avoir dûment cahoté et secoué. Bénarès est toute proche de d'ALHABAD. De Bénarès, le plus simple serait de prendre un train allant vers l'ouest pour Bombay. Mais de Bombay à Mangalore, il n'y a pas de chemins de fer et les routes sont dépourvues de lignes d'autobus suffisantes. Il faudrait idéalement voyager à bord d'un bateau faisant le cabotage le long de la côte et qui mettrait plusieurs jours pour arriver à Mangalore. Le plus simple et le plus rapide est de tourner carrément le dos à l'objectif et d'aller droit vers la côte Est à Madras. De Madras, il y a un train direct pour Mangalore qui s'arrête à KANHANGAD.

Après ce périple compliqué, j'atteins enfin le village de KANHANGAD, sur la côte KOKANAISE. Ici, les cocotiers ont remplacé les pins et les cèdres de l'Himalaya. Il y fait encore chaud en Octobre, mais moins qu'à Madras.

L'ANANDASHRAM se trouve à plusieurs kilomètres du village dans une localité appelée RAMNAGAR. Je décide de faire le chemin à pied, accompagné d'un porteur qui est en même temps mon guide. Il ne faut pas rendre visite à un sage les mains vides. Pourtant, il n'y a ni

fleurs, ni guirlandes dans les boutiques du village. J'ai la chance de trouver deux noix de coco mûres chez un marchand. L'une est destinée à Ramdas, l'autre à KRISHNA-BAÏ. La noix de coco est une offrande très acceptable en Inde. Nous approchons de l'ashram. Il a été bâti dans un cadre charmant, loin des habitations des hommes. Tout proche de l'ashram se trouve une colline d'où on peut apercevoir le bleu-gris de la mer.

Mon porteur et moi entrons par le grand porche de cet asile de paix.

Dans la cour de l'ashram, un homme est assis sur un fauteuil entouré de quelques enfants et adultes. On aurait dit un grand père au milieu des membres de sa famille. Il est vêtu d'un dhoti blanc. Son visage glabre est éclairé d'un perpétuel sourire qui parfois s'épanouit en un franc éclat de rire répandant une joie irrésistible et contagieuse. Pas la moindre trace d'ironie ou de condescendance dans ce visage. Pas de sévérité ou le moindre complexe de supériorité. Pas besoin de m'enquérir s'il s'agit bien de Swami Ramdas. C'est une évidence qui s'impose d'elle-même.

Une personne en train de lui masser les pieds, s'écarte en me voyant arriver. Je fais respectueusement les salutations d'hommage au maître et dépose une des noix de coco à ses pieds.

Le swami parle un anglais impeccable. Son timbre de voix est simple et naturel. Aussi bienveillant que le sourire de son visage. Il me pose les questions d'usage à un nouveau venu. Le ton de sa voix, son attitude familière me font ressentir que je fais déjà partie du cercle de ses amis. Sa familiarité – si j'ose me permettre d'employer ce terme – suggère celle d'un père envers ses enfants. Un père qui serait en même temps leur ami. Les intimes de RAMDAS et ses disciples l'ont surnommé « papa ». C'est certes l'appellation qui lui convient le mieux et peut-être aussi celle qui lui va droit au cœur.

RAMDAS est un SANNYASI (un moine) et porte la robe orange. « J'avais une barbe et de longs cheveux comme vous » me dira-t-il un jour.

Pour l'instant, il est vêtu simplement du DHOTI blanc « comme tout le monde » car il a transcendé l'état monastique et est devenu un ATIVARNASHRAMI : celui qui est passé au-delà des castes sociales et des stades d'existence¹.

Son crâne complètement chauve, son visage toujours glabre, sa bouche complètement dépourvue de dents (il ne porte même pas de dentiers) viennent encore contribuer à l'impression d'extrême simplicité qui se dégage de sa personne. Le SAHAJA AVASTHA, l'état parfaitement naturel, n'est-il pas aussi le dernier mot de la perfection ?

Swami Ramdas quand il était dans le monde s'appelait VITTAL RAO. C'était un brahmine du clan des SARASWAT, remarquables par leur brillante intelligence et leur esprit d'entreprise. Il était marié et une fille unique naquit de ce mariage. VITTAL RAO avait une solide culture occidentale et essaya plusieurs métiers. Le dernier était un poste dans une fabrique de tissus.

Il répétait souvent le nom divin de RAM. Son père l'entendit et lui communiqua le MANTRA (formule sacrée) complet de RAM.

« Le gourou de RAMDAS² lui dit : mon fils, répète ce mantra constamment : SRI RAM JAÏ RAM JAÏ JAÏ RAM et tu obtiendras un bonheur immortel »³

L'effet de cette initiation semble avoir été extraordinaire car VITTAL RAO qui prit alors le nom de RAMDAS (le serviteur de RAM) quitta sa femme, sa fille unique et partit à l'aventure sur les routes de l'Inde comme tant d'autres moines errants, en répétant le MANTRA jour et nuit sans arrêt car son gourou lui avait dit de le répéter constamment

¹ Les quatre stades d'existence de la société traditionnelle hindoue sont : 1/ BRAHMACHARI, l'étudiant. 2/ GRIHASTA, chef de famille. 3/ VANAPRASHITA, l'ermite qui se retire dans la forêt. 4/ SANNYASI, le moine qui a renoncé au monde.

² Ramdas utilisait la troisième personne quand il parlait de lui.

³ Traduit de l'anglais d'après GOD-experience par RAMDAS P168

« Qu'avait-il dit ? (son père) Répète le nom constamment. RAMDAS pensait que constamment signifiait : pendant vingt quatre heures. C'est pourquoi tout travail devait être abandonné »¹

La répétition de ce mantra lui donnait une joie ineffable. Il craignait de perdre cette joie s'il venait à interrompre cette répétition.

RAMDAS a décrit ses aventures durant cette période de sa vie en un style savoureux et plein d'humour dans son livre « In quest of god ». Au cours de ses pérégrinations, il rendit visite au grand sage d'ARUNACHALA RAMANA MAHARSHI. Il raconte qu'il pria le sage de le bénir, ce que le MAHARSHI accorda d'un regard. Puis il s'en alla méditer dans la colline de d'ARUNACHA et c'est là qu'il eut pour la première fois l'expérience du SAMADHI. Après cette illumination, il poursuivit sa vie errante. C'était un autre homme qui voyageait maintenant à travers les routes de l'Inde. Il a décrit cette deuxième partie de sa vie dans un volumineux ouvrage en anglais : « in the vision of God »

Le nombre de ses disciples en Inde est considérable mais la majorité de ses admirateurs se trouve parmi les hindous du Sud et de l'Ouest. On ne pourrait manquer d'être frappé par le curieux contraste qui existe entre la personnalité de SWAMI RAMDAS et son enseignement. Le sage a une solide culture occidentale et un anglais excellent. Il sympathise également avec les courants d'idée de l'Inde moderne : abolition des privilèges de classe, réhabilitation des parias, éducation des femmes ect... Pourtant sa méthode peut être résumée en un seul mot : le JAPAM. Ce mot qui pour l'hindou moderne évoque le vieux traditionalisme des grands-mères dévotes, la foi naïve des gens simples, la crédulité des masses ignorantes. Le JAPAM, c'est tout simplement la répétition d'un nom divin ou d'un MANTRA donnée par un gourou aussi souvent que possible dans toutes les conditions de la vie courante, voire même sans interruption comme l'a fait RAMDAS lui-même. RAMDAS affirme d'une manière péremptoire que la répétition du NAM (nom) avec ferveur est à elle seule suffisante pour mener vers les sommets de la réalisation spirituelle. D'ailleurs sa vie et la discipline qu'il a suivie en sont les preuves vivantes. Voici ce que dit RAMDAS à ce sujet :

« Quand RAMDAS dit à certaines personnes qu'il a atteint le but en suivant ce chemin (le japam) ainsi qu'il lui fut ordonné par Dieu, on ne le croit pas. Ils disent : nous aussi nous répétions le « NOM » mais nous n'obtenons pas le résultat que vous avez obtenu. La répétition du nom divin est sans doute différente selon les personnes » L'esprit ne consentira pas à accepter le « Nom » comme le seul moyen de réaliser Dieu si cette pratique n'est pas appuyée par un VAÏRAGYA (renoncement aux plaisirs du monde) suffisant. Un esprit dispersé ne peut pas goûter le bonheur du « Nom ». VAÏRAGYA est le résultat d'une aspiration intense et concentrée dans une seule direction pour la réalisation de Dieu. Alors le « Nom » agira merveilleusement »²

Néanmoins le JAPAM est considéré par beaucoup comme le « parent pauvre » parmi les méthodes de SADAHANA. On a tendance à croire que cette voie si enfantine en apparence manque d'efficacité. Mais le JAPAM tel qu'il est conseillé aux débutants n'est qu'un premier pas. Un premier pas si facile, si simple qu'il est à la portée de n'importe quel individu pourvu qu'il ait en lui un grain de bonne volonté. C'est là l'énorme avantage de cette méthode. Elle offre une porte d'entrée à la route du Divin accessible à tout le monde.

La répétition du MANTRA, même si elle se fait mécaniquement au début finira tôt ou tard par éveiller l'attitude mentale correspondant à sa signification. Ainsi, il se formera bientôt dans l'esprit un noyau central qui ralentira le cours des pensées et rendra leur observation plus facile. Peu à peu, si le SADHAKA répète son mantra sans arrêt, il arrivera à un état de concentration mentale presque constant, favorable à l'éveil du Pouvoir Intérieur. Ce pouvoir une fois éveillé, il guidera infailliblement le disciple vers le but.

¹ GOD experience. Page 168

² Ibid p 120

« L'esprit devient concentré. Alors vous libérez le pouvoir divin caché qui maîtrise les pensées et dirige les actions »¹

Beaucoup de sages hindous attachent une importance énorme au NAM, le Nom du Divin. Les PURANAS et les légendes populaires parlent souvent de l'efficacité miraculeuse du HARI NAM : le nom de Vishnou. Certains vont même jusqu'à dire que le répéter, ne serait-ce qu'une seule fois est suffisant pour sortir du cycle des naissances. Les louanges hyperboliques du Nom ont comme objectif évident d'affermir la foi du SADHAKA dans son MANTRA. Car l'efficacité du JAPAM sera en proportion directe de la foi que le disciple y placera. Certains pensent que la foi totale du pratiquant peut rendre puissante n'importe quelle formule vulgaire si celui-ci est persuadé que c'est un MANTRA.

Le MANTRA que Swami Ramdas transmet est celui qui lui a été donné par son père. Rompant avec l'antique tradition de l'Inde, il donne les initiations en public à tous ceux qui le demandent. Le MANTRA n'est plus gardé jalousement comme un secret qu'il ne faut communiquer que dans la stricte intimité à ceux qui ont prouvé qu'ils sont capables de poursuivre une discipline spirituelle.

En réalité, comme tous les véritables gourous, RAMDAS emploie des méthodes plus complexes, adaptées à chaque cas particulier. C'est dans les détails de la vie courante que se trouvent les véritables problèmes et les nœuds psychologiques qui nous lient. Les techniques spirituelles ne sont que des points d'appui pour nous aider à les défaire.

J'ai donc apporté du village deux noix de coco. J'ai offert la première. La deuxième est destinée à KRISHNABAĪ. KRISHNABAĪ est une disciple de RAMDAS. En réalité, elle est bien plus que cela : elle est la mère de l'ashram. RAMDAS dit souvent qu'elle a atteint le même niveau de réalisation spirituelle que lui-même. Il me racontera un jour l'histoire de cette femme extraordinaire et comment il a été « forcé » de lui donner le SAMADHI ;

Cette grande sainte qui s'occupe minutieusement de tous les détails du fonctionnement de l'ashram est effacée et discrète. Tout, dans son regard, ses gestes, exprime la douceur, la tendresse, le dévouement à tout ce qui vit.

Quand je pense à elle, je l'identifie presque automatiquement à la SITA du RAMAYANA, la femme idéale. Elle ne parle pas anglais et son HINDI n'est pas très courant. Quand à moi, je commence juste à baragouiner la langue officielle de l'Inde.

On m'indique une chambre très confortable et me voici provisoirement membre de l'ashram. ANANDASHRAM signifie : « l'ashram du bonheur ». Il mérite son nom car j'ai visité de nombreux ashrams dans l'Inde et j'ai vécu quelques temps dans certains d'entre eux. Mais aucun d'eux ne se rapproche d'aussi près de la définition de ce que l'on voudrait être : « un refuge de paix et de bonheur »

Même s'il n'a pas la splendeur des paysages himalayens, l'ashram est bâti dans un cadre riant et reposant pour l'œil. C'est surtout le maître des céans et KRISHNABAĪ qui se sont ingéniés à rendre aux visiteurs le séjour aussi agréable que possible en ces lieux. Les visiteurs sont rarement nombreux et il n'y a jamais de foule bruyante, ni l'atmosphère bourdonnante des lieux sacrés de l'Inde. En principe, les visiteurs ne peuvent rester plus d'un mois à l'ashram. Il s'agit surtout de leur permettre de se recharger en énergie spirituelle ou de remettre sur pied les échoppes. « Nous rechargeons votre batterie » répète RAMDAS. Ensuite, ils doivent poursuivre leurs efforts dans une retraite solitaire.

Les repas sont pris en commun dans un petit réfectoire très propre. Les brahmines, les sudras, les européens, les hindous sont assis ensemble. Pas de distinction de caste. Ce complexe de caste si difficile à transcender par l'hindou moyen semble être absent ici.

RAMDAS dit un jour : « I am militant against caste rules » (je suis militant contre les règles de caste). En fait, il emploie des HARIJANS (parias) dans les cuisines et pour faire le service.

¹ God Experience p 239

Si l'on imagine le degré d'horreur que cela représente pour un hindou orthodoxe, on peut se rendre compte de l'amour et de la vénération qu'ont les disciples pour « papa » car ils acceptent sans murmurer cet état de choses.

La cuisine est supervisée par KRISHNABAÏ et sa rayonnante pureté est plus que suffisante pour effacer toute trace d'impureté – si impureté il y avait – dans la nourriture. Les visiteurs reçoivent quatre repas par jour. Dans la plupart des ashrams, un repas à midi et une légère collation le soir. La nourriture répond en tous les points à la définition d'une nourriture « SATTVIKA »¹ : propre, appétissante, variée, agréable à l'œil, de haute valeur nutritive, abondante etc... Les repas sont strictement végétariens : riz, légumes, laitages, ect... L'huile de noix de coco est utilisée en abondance.

Les serveurs s'ingénient à ce que l'on ne manque de rien et remplissent les plats vides à la moindre requête. Le matin, ils vous demandent si vous désirez du café, du thé ou du lait et en plus IGLI et DOSA² à volonté.

La grande salle de l'ashram est réservée aux KIRTAN, les chants religieux. Le public est assis sur des nattes à même le sol, comme c'est la coutume en Inde et RAMDAS sur un siège élevé. Le visage de « papa » en cette occasion rayonne et propage une atmosphère d'amour calme, paisible, rassurant et réconfortant. Les chants, la musique instrumentale, l'attitude des personnes présentes, reflètent cette même ambiance. L'ambiance qui environne un sage est souvent plus caractéristique de la voie qu'il indique que son enseignement verbal. Celle qui accompagne RAMDAS est celle de la BHAKTI (la voie de l'amour). La gamme des émotions est très différente de celle que l'on rencontre au Bengale. Le Kirtan des Bengalais atteint souvent les notes aigus de l'émotion et produit quelque fois une tension nerveuse qui se traduit par des crises de larmes ; voire même chez les sujets peu équilibrés, par une attitude exubérante : danse, cris, sanglots, ect...

Je n'ai jamais observé de choses semblables autour de RAMDAS. Ici, les BHAVA (émotions religieuses) sont lénifiantes, calmant l'esprit, l'incitant à se fondre dans ce refuge sous-jacent de paix et de bonheur.

RAMDAS, comme la plupart des grands sages ne donne pas d'enseignement régulier comme un maître d'école ou un professeur. Un hindou ou n'importe quel pratiquant spirituel va chercher avant tout auprès d'un grand sage la SAT-SANGA. Cette expression signifie littéralement : « la compagnie de la vérité ». Pour l'hindou moyen, c'est une idée familière et il sait parfaitement le bénéfice que l'on peut retirer de la SAT-SANGA. Pour la plupart des occidentaux habitués à la transmission d'un enseignement par des mots ou par des livres, cette expression demande une explication. Vivre simplement en compagnie d'un grand sage sans même recevoir d'enseignement oral peut être l'occasion d'un progrès spirituel considérable. Une sorte d'osmose surgit spontanément du pouvoir spirituel même si le sage n'intervient pas d'une manière active. Même quand les gens ordinaires vivent ensemble pendant quelque temps ou ont une conversation prolongée, se produit un échange d'idées, de concepts, de qualités et de défauts à un degré variable selon les cas. Ceci n'est pas une théorie, mais un fait d'observation courante. Ainsi, des gens mariés vivant ensemble en harmonie pendant de longues années finiront par avoir des goûts et des idées similaires. Cela se traduira même parfois par une ressemblance physique comme si une sorte de mimétisme s'était produit.

Un sage qui a atteint la perfection voit en tous les êtres leur essence parfaite. Il jette sur ceux qui l'approchent un regard d'amour qui divinise. Or nous sommes constamment influencés par les suggestions mentales de notre entourage, qu'elles soient bonnes ou mauvaises. Devant quelqu'un qui nous méprise, nous nous sentons recroquevillés même s'il prononce des paroles mielleuses. En revanche, nous éprouvons une sensation d'aise et d'expansion devant ceux qui

¹ SATTVIKA : voir BHAGHAVAT GITA XVII-7

² IGLI et DOSA : préparation à base de farine de riz, spécialité du Sud de l'Inde.

nous respectent et nous aiment. Or la suggestion « divinisante » d'un sage partant d'un esprit puissant et concentré, il ne peut pas manquer d'avoir quelque effet.

En plus de ce rôle bénéfique passif, les « Grands Etres » interviennent souvent d'une manière active et volontaire. C'est ce qu'on appelle la SHAKTI-DAN, le don d'un pouvoir spirituel qui peut se faire à des degrés très variables. Le plus souvent, ce n'est qu'une recharge momentanée d'énergie physique et mentale qui produit une intensification de toutes les facultés. Ainsi, la ferveur religieuse, l'aspiration vers le bien, les bonnes résolutions sont considérablement amplifiées car c'est dans un état d'esprit religieux qu'on vient voir un sage. Cette intensification ne dure pas en général très longtemps, mais si le SADHAKA sait l'utiliser, elle peut lui servir de tremplin à un progrès spirituel considérable.

Dans d'autres cas plus rares, la SHAKTI-DAN prend l'aspect d'une véritable initiation en déclenchant l'éveil du pouvoir intérieur. C'est alors une deuxième naissance car le comportement de l'individu sera totalement changé et une vie nouvelle commence.

Enfin, le sage peut placer une personne devant un enchaînement de circonstances qui lui permettra de guérir définitivement d'un vice ou d'un défaut grave. J'ai connu un fumeur invétéré qui fut guéri du jour au lendemain après avoir rendu visite à un sage.

La plupart des grands sages (sauf ceux qui observent un silence absolu) ont aussi un enseignement verbal à donner. Et leurs paroles sont précieuses car elles sont l'expression (amenée à notre niveau de pensée) d'une expérience directe de la vérité.

Pendant les trois semaines passées en compagnie de Ramdas, je suis spécialement favorisé en cette matière. Presque tous les après midi, je passe une demie heure avec le grand sage pour une conversation particulière. Je peux alors poser à Ramdas toutes les questions qui me passent par la tête. Mes propres difficultés, des problèmes généraux, la description des expériences de Ramdas, le récit de ses aventures qu'il raconte dans un langage savoureux, plein d'humour. Quel dommage que j'ai omis de noter au jour le jour ces conversations car la plupart des enseignements verbaux si précieux du sage ont filé de ma mémoire comme à travers les trous d'une passoire. Il parle d'une manière si simple, si naturelle et la réponse à n'importe quelle question est franche et ouverte comme celle d'un enfant. Pas la moindre trace d'hermétisme ou de mystère sur quelque sujet que ce soit. Et le ton de la conversation, celui d'une discussion amicale si loin d'un enseignement « ex-cathedra ».

Un jour, je lui dis à brûle-pourpoint :

- Puisque vous êtes RAM (par RAM, RAMDAS entendait le pouvoir divin omniprésent et non le RAM historique), pouvez-vous me donner l'expérience du Samadhi ?
- Vous êtes RAM vous-même. Comment RAM peut-il donner quelque chose à lui-même ?
- Oui ! Du point de vue de l'absolu c'est peut-être vrai, mais je ne le suis pas. Je souffre !
- Non ! Non ! RAM ne souffre pas, il fait semblant. C'est son jeu (LILA)
- Très bien, admettons que je sois RAM et que je joue le jeu de la souffrance et de l'ignorance. Mais à l'intérieur même de ce jeu, pouvez-vous me donner l'expérience du SAMADHI ?
- Oui, je peux vous la donner, mais vous perdrez la joie de la victoire.

J'aurai pu pousser l'argumentation plus loin et lui dire : « tant pis pour la joie de la victoire. Donnez moi l'expérience de la Vérité ». Notre conversation fut interrompue par un visiteur.

J'ai un profond attachement à mon gourou et il m'est pénible de demeurer loin de sa présence physique, ne fut-ce qu'une courte période. Je crois que c'est une bonne chose. J'en parle à RAMDAS, pensant qu'il m'approuvera. Sa réponse me déconcerte. Ce n'est que plus tard que je comprendrai combien il avait raison. « Dans l'entourage des sages, me dit-il, il y a deux catégories de personnes : la première catégorie est formée par ceux qui leur tiennent

constamment compagnie. Ceux là sont comme des punaises. Ils font souffrir le sage et souffrent eux-mêmes. La deuxième partie suit l'exemple du veau. Le veau vient boire le lait de sa mère puis s'en va gambader à sa guise dans les prés. Ainsi, le véritable SADHAKA retraite solitaire où il se livre à une SADHANA intensive. Soyez comme le veau et non comme la punaise »

Parmi les histoires de ses aventures pendant sa vie errante, il me raconte la visite qu'il a faite à HARDWAR lors de la KHUMBA-MELA. Cette histoire est narrée « in extenso » dans son livre « In the vision of God ». Mais il y a ajouté un détail intéressant qui n'est pas mentionné dans le livre.

La KHUMBA-MELA est une véritable « foire » religieuse qui se tient tous les douze ans à HARDWAR et à ALHABAD, NASIK et UJAIN à des dates différentes.

Un nombre imposant de SADHUS et plusieurs millions de personnes sont rassemblés dans cette ville relativement petite. A l'heure propice du bain rituel, tout le monde est concentré en un point du Gange, le BRAHMA-KUNDA, l'esprit et les nerfs tendus afin de tenter de prendre ce bain fabuleux dont le fruit serait rien de moins que la libération du cycle des naissances.

Une immense masse humaine en mouvement où l'individu n'a presque pas d'initiative. Les forces de la police placées près du BRAHMA-KUNDA et un peu partout ailleurs font leur possible pour endiguer et diriger ce raz de marée humain. S'ils cessent d'avoir la situation en main – et cela arrive quelquefois – ne serait-ce que quelques minutes, le résultat est catastrophique. Il n'est alors pas rare qu'un nombre plus ou moins grand de personnes soit étouffé ou piétiné à mort.

RAMDAS se trouvait avec un de ses amis au milieu de cette marée humaine. Il avait naturellement perdu comme tout le monde toute liberté. Il était forcé de suivre les fluctuations des vagues humaines. Il n'avait d'ailleurs pas l'intention de prendre le bain rituel. Il était venu simplement « to see the fun » en spectateur. Après avoir failli être écrasé et étouffé maintes fois, il finit néanmoins par se trouver juste devant le BRAHMA-KUNDA et cela à l'heure propice indiquée par les astres. Pouvoir prendre ce bain rituel dans le BRAHMA-KUNDA à HARDWAR durant la KHUMBA-MELA et ceci à l'heure précise est une chose fabuleuse pour un hindou moyen car sa destinée après la mort serait des plus hautes. Mais cette chose fabuleuse, RAMDAS la laissa rapidement tomber et ne s'immergea pas dans le fleuve : « je ne veux pas d'une libération acquise à si bon marché, dit-il, je veux lutter pour la conquérir »

Un jour, des disciples laïques de RAMDAS venant de BOMBAY ou d'une autre grande ville sont venus rendre visite au maître à l'ANANDASHRAM. Nous sommes tous assis dans la salle commune avec RAMDAS. L'un des disciples donne au sage, en guise d'offrande, deux KURTA (chemisettes) en pure soie. RAMDAS les met puis les enlève immédiatement. Il nous annonce ne pas porter de vêtements de soie depuis qu'il a visité un jour une fabrique de soie au Cachemire. La manière un peu rude avec laquelle ces malheureux vers à soie sont traités l'a fortement impressionné. Il pense sans doute que se servir de soie naturelle est devenir complice d'un acte de HIMSHA (violence à un être vivant). Je porte aussi des KURTAS. Je suis vêtu à la manière des PUNJABIS : un pyjama (pantalon en toile fine), une KURTA et un CHADAR (châle) par-dessus la KURTA. En voyant ces splendides KURTAS négligées par RAMDAS, je me dis que ces deux chemisettes feraient bien mon affaire. Notre esprit est un étrange animal et le mien en cette occasion manifeste une convoitise peu digne d'un SADHU. L'idée ne fait que traverser mon esprit, néanmoins elle est suffisamment en surface de la conscience claire.

Quelques jours plus tard, je donne une de mes KURTAS à laver aux serviteurs de l'ashram. En plus de toutes les gentilleses dont on bénéficie, KRISHNABAÏ donne aussi notre linge à

laver. Ma KURTA a été égarée par les blanchisseurs. C'est assez ennuyeux car je n'ai emporté que deux chemisettes. J'attache peu d'importance à l'incident. Mais RAMDAS apprend la chose ; me fait appeler et m'offre les deux fameuses chemisettes en soie que je reçois comme le PRASAD¹ du maître. Le lendemain, la KURTA que j'ai donné aux blanchisseurs est retrouvée. Je me retrouve donc en possession des deux chemisettes que j'ai mentalement convoitées. Coïncidence ? Peut-être. Mais de semblables coïncidences se produisent souvent dans l'entourage des grands sages.

Un triste évènement s'est produit à l'ashram. RAMDAS a reçu un télégramme lui apprenant que sa fille unique vient de mourir. Un des membres de l'ashram est venu me l'annoncer. J'observe l'expression du sage les jours suivants la nouvelle. Je ne remarque pas la moindre trace de tristesse ou d'inquiétude. Voiler son visage. Toujours ce même sourire, cette expression de béatitude qui ne dépend de rien.

Nous avons tous lu :

« Le sage ne s'afflige ni pour les vivants, ni pour les morts »

« Eternel, Immuable et antique, cela n'est pas tué quand meurt le corps »

« De même qu'un homme rejette de vieux vêtements pour en mettre de neufs, ainsi, Cela abandonne les corps usés pour en prendre de nouveaux »²

Mais qui donc en dehors d'un sage parfait comme RAMDAS est capable de vivre réellement cet enseignement ?

Le jour de mon départ finit par arriver. Toutes les choses ont une fin en ce monde.

J'ai l'intention d'aller à Madras où j'espère rencontrer mon Gourou.

Avant que je ne parte, KRISHNABAÏ me fait cadeau d'une quantité de friandises et de nourriture pour la route. Juste avant de quitter l'ashram, je fais mes adieux à RAMDAS en me prosternant devant lui selon la coutume et en touchant ses pieds avec mon front. Il semble faire un effort sur lui-même pour rester indifférent. Peut-être est-ce simplement la réflexion de mon propre esprit... Le grand sage me dit alors sur un ton énergique : « I wish to see you again ».

Pourtant son souhait ne s'est pas réalisé. Il a quitté sa forme physique il y a quelques années et malgré mon désir d'avoir à nouveau son DARSHAN, l'occasion favorable, le SAMYOGA comme on dit en Inde ne s'est pas produit.

Pourtant les hindous affirment qu'un souhait formulé par un sage parfait doit infailliblement se réaliser.

Mais qui sait ? Un sage parfait peut prendre n'importe quelle forme subtile ou grossière, visible ou invisible. Il vit au niveau de la conscience cosmique et toutes les formes sont les siennes.

¹ PRASAD : littéralement signifie « paix » mais dans le langage courant de l'Inde ce mot désigne le reste de la nourriture consacrée aux Dieux et aux sages et offerts ensuite aux fidèles. Par extension, un vêtement porté par le sage et offert peut aussi être désigné comme PRASAD.

² BHAGAVAT GITA, II 11, 20 et 22

Chapitre IV

SHIVANANDA

Shivananda est probablement le sage de l'Inde moderne le plus populaire en Europe et aux Etats-Unis. Pourtant, le contact que j'ai eu avec lui fut très court et superficiel. Mon opinion au sujet de ce grand sage vaut ce que vaut un cliché photographique instantané qui fige le personnage dans une position donnée dans des circonstances et des conditions particulières.

Avant de le rencontrer, j'avais déjà lu un certain nombre de ses livres. Il est presque impossible de les lire tous. Je n'ai pas compté le nombre de volumes qui portent la signature de SHIVANANDA, mais je ne serai pas étonné qu'ils dépassent la centaine.

La « littérature de Shivananda » (ce terme est justifié) ne serait guère appréciée par un intellectuel d'Occident. De même qu'elle ne le serait pas par un pandit savant en littérature sacrée sanscrite. C'est avant tout une littérature de vulgarisation. SHIVANANDA a semé à tout vent la connaissance sacrée ésotérique. Son style est familier, bonhomme. Traduit en anglais, il paraît un peu lourd et ses plaisanteries nous mettent parfois mal à l'aise. Mais toute cette littérature a été pensée en hindou. Elle exprime exactement la manière avec laquelle un BABA (Père. Appellation familière pour un SADHU) s'adresserait à la masse de ses auditeurs en hindi ou dans une autre langue moderne de l'Inde. D'autre part, cette littérature n'a pas la prétention de lancer des idées originales. Elle est l'expression du SANATANA DHARMA (la religion éternelle. Une désignation de la religion hindoue dans son ensemble) à tous les niveaux et mis à la portée de l'homme de la rue. Elle représente un travail de compilation, de traduction et d'adaptation considérables et par ce fait même, extrêmement précieux pour ceux qui ne peuvent pas ou n'ont pas le temps de consulter les originaux sanscrits ou autres (tamouls ect...)

Les livres de SHIVANANDA m'ont fourni une aide précieuse et j'y ai appris un nombre considérable de choses. Pourtant, ils m'avaient donné une image défavorable de la personnalité du sage. Mais cette fausse impression s'effacera après le DARSHAN.

Le DARSHAN a lieu en avril 1952. Je viens de passer une quinzaine de jours en compagnie de mon gourou à ANANDA KASHI. Un paradis sur terre. Je parle bien entendu d'un paradis pour les ascètes.

ANANDA KASHI n'est ni une ville, ni un village, ni même un hameau. C'est simplement un petit groupe de maisonnettes appartenant à la famille royale de TEHRI-GARDWAL. Même ce mot grandiose est trop faible pour décrire le site naturel dans lequel sont construites ces maisonnettes dans l'Himalaya. N'est-ce pas dans l'Himalaya que la nature dévoile toute sa splendeur ? L'endroit se trouve à une quinzaine de miles de RISHIKESH sur la route qui se dirige vers BADRINATH. Les maisons sont construites dans un vallonnement de terrain en pleine nature sauvage, surplombant le Gange. Le grand fleuve vient à peine de descendre de ses cimes natales. Il a encore toute l'impétuosité du torrent. Ses flots aux reflets bleus verts, limpides comme de l'eau de roche coulent au milieu d'un paysage de montagne magique. Un

roulement sourd accompagne son cours majestueux, un son solennel qui rappelle le PRANAVA (la syllabe sacrée OM). Le fleuve légendaire descendrait des cieux après avoir roulé le long des cheveux de SHIVA.

Les flancs des montagnes sont rayés comme le dos d'un tigre. La raison de cette particularité est plus prosaïque que je n'aurai aimé l'imaginer. Ce sont les paysans qui ont coupé des gradins horizontaux dans les terrains cultivables aux flancs des montagnes pour retenir l'eau de pluie qui autrement s'écoulerait le long des pentes.

L'endroit est en basse montagne. Environ mille mètres d'altitude. Le tigre rôde souvent dans les parages. En haute montagne, seul le léopard peu dangereux pour l'homme hante les jungles.

A quelques centaines de mètres d'ANANDA KASHI et sur l'autre rive du fleuve, se trouve la célèbre VASHISTA GUFA, la caverne qui aurait été habitée pendant longtemps par le grand RISHI VASHISHTA du RAMAYANA. A l'époque où je l'ai visité, elle était occupée par Swami PURUSHOTTAMANANDA et ses disciples.

Je pars d'ANANDA KASHI vers la fin avril. Une jeep va me conduire à HARDWAR en passant par RISHIKESH où nous devons prendre un train. La jeep tombe en panne à quelques kilomètres de RISHIKESH. Au lieu d'attendre patiemment que le chauffeur répare les dégâts, je décide d'aller à pied jusqu'à RISHIKESH et de rendre visite à SHIVANANDA dont l'ashram se trouve sur ma route.

J'arrive à l'ashram dans l'après-midi. SHIVANANDA n'est pas encore venu car il habite dans une maisonnette éloignée. J'ai tout le loisir de visiter les lieux. Je le fais d'une manière plutôt distraite. On m'invite au réfectoire pour m'offrir une tasse de thé. Ici, comme chez RAMDAS, le préjugé de caste est absent. Occidentaux et hindous de toutes castes mangent ensemble. Abondamment fournie, la librairie de l'ashram m'intéresse surtout. Je commence par acquérir un livre très documenté sur le Hatha Yoga. Shivananda arrive. Un géant (presque deux mètres) à la carrure d'athlète, mais un peu gras. Son crâne et son visage rasés lui donnent un profil de statue romaine. Pourtant, malgré l'impression de puissance qui se dégage de sa personne, il n'y a rien de dur dans son visage. Un sourire sympathique et sympathisant révèlent son souci du bien de ses semblables.

SHIVANANANDA a été médecin avant de renoncer au monde. Il a conservé les gestes, les attitudes et les habitudes d'un praticien.

En arrivant, il s'assied devant son bureau et dépouille un courrier abondant tout en liquidant les affaires courantes de l'ashram. Entre deux lettres et une conversation avec un membre de l'ashram, il s'occupe des visiteurs qui sont assis en face de lui sur un banc, comme l'étaient peut-être jadis les consultants qu'il recevait dans son cabinet médical.

Il me parle, me pose des questions, me lance un sourire sympathique entre deux affaires courantes. Pourtant l'expression de son visage, le ton de sa voix et son sourire semblent dire : « je suis content que vous soyez venu ».

Son activité extérieure paraît centrée autour de son courrier mais son visage révèle que tout son intérêt va vers le visiteur. Il me demande :

- Combien de temps comptez-vous rester en Inde ?

Je réponds presque sans réfléchir :

- Jusqu'à ce que j'obtienne la réalisation du Soi.
- Voulez-vous des livres ?
- Certes j'en veux !

Et c'est même la raison principale pour laquelle je suis venu. Il me fait apporter un livre, deux livres, la BHAGAVAT GITA commentée par lui-même, les UPANISHADS.

- Voulez-vous encore celui-là ?

Il me tend le PRANAYAMA

- Et cet autre ? Et celui là ?

Je reçois d'abord les livres d'une main, puis dans mes deux mains, puis sur mes bras. Je suis forcé de demander grâce car il me semble soudain impossible d'emporter cette montagne de volumes. Je désire payer, mais il n'en est pas question.

- Un SADHAKA doit recevoir gratuitement son matériel de travail.

Je prends congé de SHIVANANDA. En route, je croise une voiture venant d'ANANDA KASHI. Elle me conduit à HARDWAR.

SHIVANANDA a lui aussi quitté sa forme physique après une longue vie consacrée au bien de ses semblables. Son nom ne sera pas oublié de si tôt. Comme un grand bateau qui traverse le Gange, il a laissé une trace profonde et de puissants remous qui se feront sentir longtemps après son passage.

Chapitre V

HARI-BABA

Je connais HARI-BABA depuis plus de quinze ans et l'ai rencontré maintes et maintes fois. Pourtant, je ne lui ai jamais adressé la parole. Il ne l'a pas fait non plus.

HARI-BABA est un des MAHATMAS¹ qui se trouve souvent en compagnie de mon gourou. Bien que je sois resté assis de longues heures en face de lui, jamais un contact vivant ne s'est établi.

Pourtant HARI-BABA est SIDHA-PURUSHA. Un sage qui a eu la vision de la vérité. Il est aussi un saint, un BHAKTA dont la route a été et continue d'être celle de la dévotion. Il aurait été étudiant en médecine, mais avant de finir ses études, l'ardeur religieuse le saisit tout entier et il renonça au monde. Sa soif du divin était tellement intense qu'il se roulait parfois sur le sol en criant : HARI ! HARI ! (Un nom de Vishnou). C'est de là semble-t-il que vient son surnom de HARI-BABA.

Ses disciples croient qu'il est une incarnation de CHAITANAYA MAHAPRABHU, le célèbre saint du Bengale qui a réformé le vishnouisme et qui a vécu vers le 16^e siècle. HARI-BABA est d'ailleurs né comme le grand réformateur le jour de la pleine lune de HOLI (vers le milieu de mars).

HARI-BABA est un punjabi. Il est bâti solidement comme ceux de sa race. Il est vêtu très simplement d'une robe couleur de flamme, la couleur des SANYASSIS. Car il est SANNYASI. Son gourou était un célèbre sage de BRINDAVAN nommé URIA-BABA qui a quitté ce monde peu avant mon arrivée en Inde.

Une longue barbe blanche encadre un visage sérieux et pensif. Il sourit rarement. Quand il rit, c'est presque à regret. Y a-t-il de quoi se réjouir en ce monde ? Pourtant je ne lui ai jamais vu de visage triste. Une expression de sérénité et de douceur filtré à travers un masque superficiel, presque sévère, comme une lumière qu'on voudrait cacher derrière un rideau. Son regard semble constamment tourné vers l'intérieur, comme s'il vivait dans une sphère qui échappe au commun des mortels.

Quand il est assis dans des réunions religieuses, il regarde rarement le public. Sa tête est baissée et son esprit semble reposer sur des vérités profondes. A la fin, il se lève et retourne dans sa chambre à pas rapides avec le même regard baissé sans regarder à droite ni à gauche, donnant l'impression qu'il aurait hâte d'échapper à la foule. Pourtant il n'est pas un sage qui néglige le monde car quand cela est nécessaire, il fait travailler ses disciples pour le bien des mondains et met parfois, lui-même, la main à la patte. Il est célèbre au Punjabi pour avoir fait construire au village de BANDH un barrage destiné à protéger les habitants des inondations. On raconte aussi qu'un jour, dans une période de sécheresse anormale, ses admirateurs laïques le supplièrent de prier pour la pluie. HARI-BABA se laissa attendrir. Il rassembla ses disciples et fit un KIRTAN (chant religieux) et la pluie vint.

Son enseignement, ses méthodes sont pleinement en accord avec la vieille tradition hindoue orthodoxe, spécialement sous un aspect de dévotion. Il n'a pas de disciples occidentaux, ni même d'admirateurs non hindous car c'est un domaine entièrement fermé aux gens d'occident. HARI-BABA s'intéresse avant tout à l'hindou des couches populaires et non à l'intellectuel. Ses disciples sont pour la plupart des gens rudes et frustrés. Aussi, les méthodes

¹ MAHATMA : littéralement « grande âme ». Terme honorifique pour désigner un SADHU.

enseignées sont en accord avec ceux qui les reçoivent. Ce qui ne les empêche pas d'être excellentes et efficaces. Car l'homme frustré est souvent plus capable d'appréhender l'expérience spirituelle que l'intellectuel ou le savant dont l'esprit est encombré par un bagage trop lourd pour passer la porte étroite de la vraie connaissance. Le grand YOGI de Nazareth n'a-t-il pas dit : « Heureux les simples d'esprit etc... »

Même s'il semble planer des sphères éthérées, Hari Baba est un sage réaliste. Il veut avant tout attirer le cœur de ses auditeurs vers Dieu. En plus des méthodes classiques des écoles de BHAKTI, il emploie des méthodes simples et directes qui frappent l'esprit. Dans les réunions religieuses où HARI BABA est présent, il y aura toujours au moins deux éléments spectaculaires : la RAS-LILA et le KIRTAN.

La RAS-LILA est une représentation théâtrale religieuse mettant en scène les aventures de KRISHNA décrites dans la BAGHAVAT GHITA. Une troupe de jeunes garçons spécialement entraînés à BRINDAVAN donnent la représentation. Les garçons sont vêtus de costumes luxuriants, fardés et souriants. Il n'y a pas de femmes dans la troupe, ce sont donc les garçons qui tiennent les rôles féminins.

Ces représentations attirent toujours des foules comprenant surtout les gens du peuple. Les hindous (comme les occidentaux) sont très friands de spectacle et de cinéma. En dirigeant cette passion vers les choses divines, HARI-BABA opère un « transfert affectif ».

Le KIRTAN est un chant religieux en groupe accompagné d'instruments. Celui de HARI BABA est tout à fait remarquable et mérite une mention spéciale.

Ceux qui ont l'habitude des KIRTAN s'attendent à y trouver une atmosphère de douceur, de tendresse et toute la gamme des émotions de ceux qui ont choisi de chercher le Divin par la route de l'Amour. Rien de tout cela dans les KIRTAN d'HARI-BABA. Les chants religieux qu'il entonne lui-même en compagnie d'un groupe de disciples dégagent une formidable puissance. Ce ne sont pas une série de chants choisis au hasard selon l'inclination du ou des chanteurs comme cela se fait d'habitude, mais une suite de mantras récités ou chantés avec une gradation progressive et l'intonation voulue.

Ces KIRTAN rappellent les rites magiques des temps védiques où l'on invoquait les pouvoirs divins. Ils devaient venir de gré ou de force ! HARI-BABA et ses disciples récitent ces chants à des heures fixes : le matin à l'aube et le soir vers le coucher du soleil. Cela fait partie du programme journalier obligatoire des disciples et constitue un élément important de leur SADHANA.

Quand le KIRTAN va commencer, HARI-BABA est debout au centre du cercle dont ses disciples forment la circonférence. Ils récitent ensemble quelques mantras, si fort qu'ils font vibrer les murs de la salle. Les bras levés vers le ciel, ils semblent appeler avec toute leur énergie le Pouvoir Divin vers la terre. Puis les chants commencent. D'abord « mezzo vocco » puis le son devient de plus en plus fort et semble vouloir dépasser les limites de la puissance humaine. HARI-BABA est toujours debout au centre. Un disciple lui a passé un gong en laiton et un marteau. HARI-BABA commence à frapper en cadence sur son gong de plus en plus fort. Il utilise d'abord ses mains, ses bras, puis tous les muscles du corps participent à l'effort. Tout en martelant le gong, il danse. Il tourne en cercle, la tête baissée sur le côté comme si le centre de gravité de son corps était déplacé et l'entraînait dans le mouvement. Ses yeux sont fermés. Il semble avoir perdu conscience du monde extérieur.

Les disciples autour de lui dansent en cercle et chantent en chœur avec leur maître sur le même ton de voix en utilisant l'extrême limite du pouvoir des cordes vocales. Leur danse évoque plutôt une danse martiale que celle d'un exercice chorégraphique. Comme leur maître, ils utilisent leurs muscles au maximum de leur capacité. Ils s'accompagnent d'instruments. Presque uniquement des tambours, des gongs et des cymbales.

L'ensemble produit un bruit formidable qui conserve néanmoins une harmonie. Quand le KIRTAN est chanté dans une salle, tout vibre : les murs, les lampes, les meubles. La première

fois qu'on l'entend, on a envie de s'enfuir. Les vibrations se transmettent du tympan à la tête, à la cage thoracique jusque dans les pieds. Il semble que la coquille du corps va se briser. Si l'on résiste à ce premier choc, on s'aperçoit que dans cette puissance, il y a un grand calme. Comme celui d'une majestueuse montagne ou du formidable roulement du tonnerre. Les autres méthodes préconisées par HARI-BABA font partie de l'enseignement classique des écoles de BHAKTI : le HARI KATHA (conférences religieuses), le JAPAM (répétition d'un nom divin), le BHAGAVAT SMARAN (penser constamment à Dieu), la lecture de textes religieux, surtout les PURANAS (BHAGAVAT GITA, BHAGAVAT PURANA ect...). Toutes ces méthodes sont excellentes et partent du même principe : tenter une dérivation de l'affectivité vers les choses divines.

Ces méthodes sont spécifiquement hindoues car elles s'appuient sur des traditions millénaires et s'adressent à des individus qui sont nés et ont été élevés dans cette atmosphère spéciale de l'hindouisme orthodoxe.

L'occidental moyen croit qu'on peut changer de religion, se convertir. Mais en Inde où la religion est encore une chose vitale, on sourit quand on entend parler de conversion à l'hindouisme. On est en effet convaincu que la religion fait partie intégrante de l'individu, comme sa race et la caste dans laquelle il est né.

Néanmoins, le « sentiment religieux », la « ferveur religieuse », l'« amour du divin » sont des archétypes communs à toutes les races humaines. Ce ne sont en fait que les détails du rituel, c'est-à-dire les noms et les formes qui créent les barrières, le rideau de fer. Néanmoins ceux-ci sont utiles pour la majorité des humains car pour appréhender l'Infini, il faut passer par un chemin où les noms et les formes servent de jalons.

Souvent, en me promenant dans les rues de Bénarès, de HARDWAR ou de BRINDAVAN, en assistant à un KIRTAN, un DURGA PUJA (fête de DURGA) ou à une SHIVA-RATRI (nuit de SHIVA, fête importante), j'ai senti, de façon presque palpable, cette intense ferveur religieuse. Je comprends aussi à quel point il serait absurde de vouloir m'intégrer ou de participer, ne serait-ce que mentalement aux détails d'un rituel. Pourtant, combien de fois j'aurai aimé tendre la main à mes frères derrière le rideau de fer...

Chapitre VI

Les « faux » et les « demi-faux »

Dans ce vaste creuset de races humaines qu'est l'Inde, plusieurs millions de SADHUS vivent de mendicité. Un nombre important de laïcs et brahmines font profession religieuse. De nombreux mondains suivent une discipline spirituelle sous la direction d'un gourou. Emergeant de cette mer humaine, seuls quelques rares élus atteignent la perfection spirituelle.

« Parmi les humains, un sur dix milles à peine suit la route qui mène vers la perfection »

« Parmi ceux qui recherchent la perfection, rares sont ceux qui ME connaissent en substance »

BHAGAVAT GITA VII, 3

A côté de ces quelques sages ou saints authentiques, on peut rencontrer toute la gamme de contrefaçons, depuis le simple escroc, jusqu'au SADAHAKA qui confond expérience partielle et réalisation suprême.

Ceux qui se servent du vêtement de SADHU ou revêtent la GERVA (vêtement orange du SANYASSI) pour tromper un public naïf ou simplement pour mener une vie facile en mendiant sont assez communs. Quelques uns parviennent à réunir un certain nombre de disciples recrutés parmi les gens frustes et crédules. Ces « faux » sont faciles à démasquer et ne sont pas dangereux face aux pratiques spirituelles.

J'ai eu la bonne fortune de ne jamais avoir été dupé par ce genre d'indésirables. En revanche, j'ai maintes fois eu l'occasion d'entrer en contact avec ce que j'appellerais les « demi-faux ». Ces individus ont une certaine expérience dans le domaine spirituel ou ont acquis quelques pouvoirs. Certains d'entre eux ne trompent que leur public et sont sincères avec eux-mêmes. Ils s'avouent dans leur for intérieur que leur réalisation spirituelle n'est que du toc. D'autres sont persuadés qu'ils ont atteint le « nec-plus-ultra » et tentent de faire partager cette conviction à leur entourage.

Le faux NIRVIKALPA SAMADHI

Dès mon arrivée en Inde, j'eus l'occasion de rencontrer un européen, un homme âgé et respectable persuadé d'avoir atteint la « réalisation finale ».

Il avait une longue expérience de la méditation et de la concentration. N'ayant pas eu de guides, ses exercices avaient été mal dirigés. Au cours de ses méditations et parfois même dans la vie courante, il entrait dans un état qui apparemment ressemblait à des crises typiques d'épilepsie. Il perdait complètement conscience. En se réveillant, il avait le souvenir d'un état de vide, accompagné d'une certaine euphorie. Il croyait fermement qu'il connaissait le NIRVIKALPA SAMADHI.

L'homme qui a vécu l'expérience du NIRVIKALPA en sort complètement transformé. Son comportement dans la vie empirique révèle indiscutablement le contact qu'il a eu avec la

Vérité Suprême. Dans le NIRVIKALPA, l'ego est complètement dissous. Quand le sage revient à la vie empirique et reprend un ego, celui-ci est transparent. L'égoïsme, la colère, l'avidité ont complètement disparu. Quand il persiste des traces, elles sont comme les rides sur une eau calme qui effleurent à la surface :

« SADHU KA RAG PANI KA DAG »

(La colère d'un SADHU est comme une ride sur l'eau)

L'européen avait toutes les faiblesses d'un homme ordinaire.

Dans le SAMADHI, le vrai SAMADHI, il n'y pas de perte de conscience. C'est un état d'intense hyperconscience où la vérité est perçue « face à face » sans qu'il puisse persister la moindre trace de doute.

Quand le SADHAKA va consulter son Gourou (comme ce fut le cas pour l'européen) afin de savoir si son expérience était bien celle d'un SAMADHI, on peut affirmer à coup sûr que c'était un faux SAMADHI.

Le faux SAVIKALPA SAMADHI

Dans un ashram, je demande à un jeune SADHU hindou où en sont ses progrès spirituels. Il me répond qu'il a eu l'expérience du SAVIKALPA SAMADHI. Dans le SAVIKALPA, l'esprit continue à fonctionner au ralenti, mais le méditant repose sur la conscience pure et regarde se dérouler le panorama de son esprit. Ceci n'est qu'une des formes du SAVIKALPA car il y en a bien d'autres. Cet état est accompagné d'une intense sensation de joie et de bonheur. Je me rends vite compte que son SAMADHI est simplement une perte de conscience dans un état de bonheur relatif. A la suite d'une émotion religieuse intense, il entre dans un BHAVA, une sorte de *bradjidation* autour de l'émotion religieuse accompagnée d'une euphorie intense. Ces états se rencontrent assez souvent chez ceux qui suivent le chemin de la dévotion. Ils sont parfois accompagnés de mouvements chorégraphiques semi-conscients ou d'un comportement bizarre. Ces BHAVA ont une valeur réelle et marquent un progrès spirituel sérieux. Mais nous sommes encore très loin du SAVIKALPA SAMADHI.

Il ne faut pas confondre les BHAVA avec les hystériques ou les déséquilibrés mentaux qui ne sont pas rares dans les milieux religieux. Quand on sort d'un SAMADHI, ne serait-ce que le SAVIKALPA, l'esprit est complètement transformé. Le cœur devient tendre pour tout ce qui respire. On a vécu l'unité en toutes choses.

L'incarnation de Krishna

Été 1965. Je suis l'hôte du RAJAH d'une petite ville himalayenne. Des visiteurs viennent de temps en temps discuter de sujets religieux et parfois me demandent conseil.

Une personne que je connais vient me présenter un de ses amis. Un marchand de draps de la ville qui s'intéresse aux sujets religieux et spirituels. Il me pose des questions auxquelles je réponds très simplement. Il semble intéressé et m'annonce qu'il reviendra seul le lendemain à 16h.

Le lendemain, il arrive presque à l'heure. Ce qui est rare chez les hindous. Je pense qu'il va me demander des conseils au sujet de sa vie spirituelle. Je m'aperçois bien vite que les rôles sont inversés. Il prend l'attitude du « maître » qui a le pouvoir de résoudre tous mes doutes et peut-être même celui de me donner le SAMADHI. Je l'écoute attentivement car c'est un cas intéressant. Je lui pose des questions sur ses réalisations. Malheureusement, il parle un hindi

truffé de mots que j'ignore. Peut-être est-ce du PUNJABI ou du BAGHATI (dialecte local). La conversation est assez longue. Je peux ainsi étudier le cas à loisir. Il est marié et a plusieurs enfants. Il ne fait aucune pratique spirituelle. Son état parfait daterait de sa naissance. Les hindous font en général un PUJA (culte religieux) le matin. Il laisse sa réalisation résider dans le fait qu'il voit presque constamment devant lui une grande lumière et des petites lumières. La grande lumière (probablement une boule brillante et blanche) il la prend pour Dieu. Les nombreuses petites lumières qu'il voit dans l'espace sont les âmes des trépassés. Il me dessine sur un papier l'une de ces petites lumières. Elle a la forme d'une lumière âme entre celles d'un homme et celles d'un animal. « Non ! Toutes les âmes ont la même forme »

Le pauvre homme a naturellement une tumeur ou une adhérence méningée comprimant son nerf optique. Cela produit ces « phosgènes » qu'il appelle Dieu et les âmes individuelles. Puisant dans son fond religieux, il a construit tout un système d'interprétation. Néanmoins, il ne donne pas l'impression d'être un déséquilibré mental. Il parle calmement et raisonne bien. Il a écrit à un institut d'études parapsychologiques qui l'a invité afin de pouvoir vérifier scientifiquement ses expériences. Il n'a pas répondu.

Il est assez habile dans sa manière de se faire « mousser ». Il ne se vante pas ouvertement mais par des périphrases amenant son auditeur à tirer lui-même les conclusions. Il me dit qu'il a écrit une lettre d'avertissement et de menace à un politicien en vue (qui sera assassiné) pour le faire revenir sur le droit chemin. Il ajoute : « comme je l'ai fait il y a cinq mille ans ». Un hindou moyen conclut qu'il serait une incarnation de Krishna revenu sur terre pour établir le DHARMA (la justice) car le célèbre verset de la BHAGAVAT GITA lui viendra à la mémoire :

« Chaque fois que ce DHARMA (justice dans le sens utilisé dans l'Evangile) vient à dégénérer oh BHARATA (surnom d'ARJUNA) et que l'injustice prospère, alors je m'incarne »

« Pour la protection des justes et la destruction des méchants, pour affermir le DHARMA, je viens d'âge en âge ».

BAGHAVAT GITA IV 7 et 8

Il semble plein de bonnes intentions à mon égard et me considère comme un disciple digne de recevoir le Pouvoir du Maître. Peut-être même me donnerait-il la réalisation finale si je le voulais. Il me demande si j'ai des doutes à résoudre, des questions à poser. Hélas, je n'ai pas de doutes. Quand à mes questions, elles sont uniquement dues à ma curiosité de médecin. Je l'écoute poliment. Je réponds à ses questions par un gentil sourire. Je ne laisse paraître aucune trace d'ironie ou d'impatience.

Au bout d'une heure, il prend congé. Chose curieuse, ce « grand maître » au moment de partir se prosterne devant moi...

Etait-il sincère ? Etait-ce simplement un bluffeur ? Il a semble-t-il un petit cercle d'admirateurs autour de lui. Il croit certainement que ses lumières sont le signe d'une haute expérience spirituelle. Mais au fond de lui-même, quelque part à la lisière de la pensée consciente et du subconscient, il se rend compte qu'il n'a ni la paix ni la joie intérieure, inséparables d'une réalisation spirituelle authentique. Sans doute a-t-il cédé presque inconsciemment à cette tentation de « paraître » et de briller. Tentation si irrésistible chez la majorité des humains.

La fausse interprétation mystique

A côté de ceux qui ont eu une expérience supra-normale ou anormale faussement interprétée, il en existe de nombreuses autres qui fabulent ou interprètent sur un fait banal dans le sens de leur vie mystique.

Certes, l'interprétation mystique est nécessaire pour le progrès d'un SADHAKA. Je veux parler de l'attitude mentale qui interprète les événements comme émanant de la Volonté Divine. Elles sont forcément bénéfiques, quelle que soit leur apparence à première vue. Cela ne veut pas dire qu'on doit abandonner le sens commun et la faculté de juger sainement les faits. Il faut éviter la naïve crédulité. Cela ne favoriserait pas le progrès spirituel. Ce serait faire de la fausse interprétation mystique. L'histoire suivante en donne une illustration :

1956. Je vis à Bénarès dans notre ashram. Mon voisin est un BRAHMACHARI hindou. Un garçon charmant devenu mon ami. Il prépare sa nourriture lui-même. Un RÔTI (pain non levé) qu'il badigeonne de GHI (beurre clarifié). Avant de prendre son repas, il offre la nourriture à sa déité tutélaire puis mange ce qu'il considère comme le PRASAD¹ de son ISHTA-DEVA².

Ce jour là, alors qu'il vient juste de consacrer sa nourriture et s'apprête à manger, il est appelé au bureau par le directeur de l'ashram. Il ferme hermétiquement toutes les fenêtres et la porte à clé et s'en va. Quand il revient, il s'aperçoit que le GHI qu'il a mis sur un RÔTI a été léché et peut-être même qu'une partie de son pain a été entamée.

Après son repas, il vient me trouver. Son visage rayonne de joie. Prenant un air mystérieux, il m'annonce qu'il va me confier un secret car il vient d'avoir une expérience spirituelle remarquable. Pendant son absence, sa déité tutélaire serait venue et aurait goûté à la nourriture qui lui a été offerte. J'acquiesce pour ne pas démolir son état d'euphorie. Mais j'ai vu une mangouste se promener près de sa chambre. Il y a un large trou pour l'écoulement d'eau.

L'interprétation à rebours

Certains individus interprètent une expérience spirituelle authentique dans un sens pathologique. Comme une maladie ou un état de possession par un esprit.

1963. Je suis dans un ashram isolé dans la forêt himalayenne près du village de DAULCHINA. Un villageois des environs vient me trouver. Il parle mal l'HINDI et s'exprime en partie dans un dialecte local, le PAHARI. Je finis néanmoins par comprendre de quoi il s'agit. Il pense qu'il est possédé par un mauvais esprit ou que quelqu'un lui a jeté un sort. Il se croit aussi malade physiquement. Les symptômes qu'il me décrit sont d'authentiques signes de l'éveil de la KUNDALINI. Il entend la plupart des dix sons classiques. Le son du luth, du tambour, du tonnerre etc... Je le rassure autant que je peux. J'essaie de le convaincre que non seulement son état n'a rien de pathologique mais qu'il doit se réjouir d'avoir été favorisé par une expérience aussi rare.

Les DARSHAN

« Avez-vous reçu le DARSHAN de votre ISHTA-DEVA (déité tutélaire), le DARSHAN de KRISHNA ou de RAMA ? »

¹ PRASAD : restes d'une nourriture sacrée.

² ISHTA-DEVA : déité tutélaire

Une question qu'un homme commun demandera souvent à un SADHAKA. Pour beaucoup d'hindous de classe moyenne, avoir eu la vision de KRISHNA ou de RAMA, de SHIVA ou de n'importe quelle autre forme du divin est considéré comme un des sommets de la réalisation spirituelle. Cette croyance est appuyée par des textes, des PURANAS (SRIMAD, BHAGAVATAM ect...) : celui qui a eu la vision de KRISHNA ou de RAMA n'aura plus à retourner dans la ronde des naissances et des morts. Comme beaucoup de croyances populaires, cette conviction a son origine dans une vérité ésotérique. KRISHNA, RAMA ou n'importe quelle autre forme du Divin sont des symboles du PARAMATMA ; c'est-à-dire, la conscience cosmique. « Voir » la Conscience Cosmique signifie la libération du cycle des naissances. Mais la Conscience Cosmique n'a pas de forme et on ne peut la « voir », car c'est le « Voyant », l'Eternel Noumène.

A la lisière de l'impersonnel, de l'Infini, on peut percevoir une forme qui marque en quelque sorte le point de virage entre le monde empirique des noms et des formes et le silence Absolu du NIRVIKALPA SAMADHI. Cette forme n'est pas limitée. Elle remplit le cosmos. Cette expérience correspond au SAVIKALPA SAMADHI et donne à celui qui l'a vécu, la sensation d'être uni à l'Omniprésent. Seuls quelques rares élus atteignent cette cime spirituelle. C'est cela le véritable DARSHAN ; quand la déité tutélaire KRISHNA, RAMA, est identifiée avec le macrocosme.

A un niveau plus bas, il se peut qu'au moment de l'éveil de la KUNDALINI, surgisse une vision lumineuse d'une forme humaine accompagnée d'une sensation de bonheur. Il arrive souvent que le SADHAKA confonde cette vision avec le véritable « DARSHAN » et croit à tort qu'il a atteint un des sommets de la réalisation spirituelle.

D'autres personnes ont reçu la vision d'une image subjective en couleur de KRISHNA ou RAMA ; comme celles qui apparaissent parfois dans le demi-sommeil et s'imaginent qu'ils ont « vu » le Divin. Mais :

« SA Forme n'est pas dans le domaine de la vision.

Nul ne peut le voir avec les yeux.

Avec ce qui réside dans le cœur,
par l'intuition, par la méditation,
Il est révélé.

Ceux qui ont compris cela
deviennent immortels »

KATOPANISHAD-VALLI VI-9

FIN

Annexe

This is a letter from Shree Shree Anandamayee Ma, to Mmr Prangola Mukherjee, in her own handwriting. .

Curtsey Dr. Gobinda Gopal Mukherjee.

I will try to tell you something about the starting of the *spiritual process* (PROTAM AVASTHA) in my life. Whenever the ecstatic singing of the Lord's Name by people would reach me, it would create a mental state of attraction and *blessed joy* (ANANDA) in my being.

Just by hearing the *Divine Singing* (SANKIRTAN), my mind would be flooded with a *blessed intoxication* (ANANDA). I would feel as if a *Divine Force* (SAKTI) was pushing this body in a dancing move. Though my natural awareness would be intact, yet only sometimes I would be able to keep my sitting position and other the *Divine Force* (SAKTI) would make me fall and role on the mudfloor of the room or outside in the jungle. This Divine Force or Shakti put me into a such mental state that sometimes I would cry and sometimes I would laugh. I would be able to get up and sit only when the gravity of the Shakti would become less forceful. Then, I would think, let that *blessed intoxication* (BHAVA. MAHAANANDA) come back again and let me share with others. Even if the *blessed state* (BHAVA) would go back yet a great sublime joy would throb in my vitality for 3 or 4 days. Any little sound would make me shocked like a child. I would feel like gathering all the people and then get absorbed in the continuous singing of the blessed Name of Lord. If they would not come then I would pray to them holding their hands and feet and say that no luxury can give them this kind of blessed joy of singing the Lord's Name. But I could not utter these words. When people started whispering against me I could only cry. Wholeday I would do my household works and crave for the night to fall and let me pass into that *blessed state* (BHAVA). At that period only me and my husband were living there. So there was no disturbance. The moment it was dark, I would place myself on my spiritual asana (seat). After 2 or 3 days I would clearly feel that the moment I would sit, my sense-organs would get a shocking jerk. At those moments, a kind of fear would make the BHAVA less. I would think that this fear was also me only, and continue to sit. Sometimes when I would go to a Sankirtan (Divine name cession) and this *blessed intoxication* would start caressing me, I would look to the women folk around and think, everyone is listning normally and enjoying, but do I have to face this strange *intoxication* (BHAVA)! What is really? Then I would shy away from such gatherings. But the answer would come from within. It would tell me that because I don't do anything on my own wish, because it happens naturally, then there is no reason to feel shy or be ashamed. The Lord is manifesting itself in various forms to grace the world. It would think, so it is up to the people to take the Divine name in whatsoever way they feel and all these various spiritual efforts crystallize into one single divine concert.

I could not write more about myself.

You have taken initiation and got the right teachings and been walking on the right path. You have nothing to fear. The Divine mother protector of the universe is bound to bless you with her ten hands. The Divine name of the world, that you been chanting silently all these years, with that same Divine Name sit for five straight hours on Monday the fourteenth day of the lunar month, that followa the 15th of Shravana (july-august) after that do as you feel.

I used to think that, since there are ego, the pull of Maya, and the human efforts, and all these have been given by the Lord himself, then, surely the very Lord will let you know what are there inside them all. During the time of physical suffering one has to take refuge to tolerance. But if we...

The letter ends abruptly

Nayan Kumar Chattopadhyay

Kankhaln Harwar. 2.11. 88

Table des matières

Introduction par Gonzague de Marliave

1^{ère} partie : De Paris à Bénarès

Chapitre I : Paris 1945

- « Gouroukrita », le sage de Saint-Mandé
- Monsieur Gurgeieff, le maître russe
- Le maître CHIN- YUEH
- La plus belle des filles de SAKYAS
- La mission Ramakrishna
- Les « amis du Bouddhisme »
- MAHESH

Chapitre II : Préparatifs du départ

- Comme au temps des apôtres

Chapitre III : A bord du Félix Roussel

- La religion des « trente-six »

Chapitre IV : Cevlan

Chapitre V : Arrivée en Inde

- Les sectes de l'Inde
- Le culte des idoles
- Les YOGIS inconnus

Chapitre VI : Pondichéry, l'ashram de Shri AUROBINDO

Chapitre VII : CONJIVERAM

Chapitre VIII : CALCUTTA

- Psychologie des hindous

Chapitre IX : DAKSHINESWAR

Chapitre X : BUDHA- GAYA

Chapitre XI : Arrivée à Bénarès

IIème Partie : Quelques facettes de l'Inde religieuse

Avant propos

Chapitre I : Bénarès

Chapitre II : SARNATH

Chapitre III : Brindavan

Chapitre IV : Un ermitage idéal

Chapitre V : Le KHUMBA-MELA d'ALHABAD

IIIème Partie : Sages et Yogis de l'Inde contemporaine

Chapitre I : KRINSHNAMURTI

Chapitre II : NAIMKAROLI- BABA

Chapitre III : RAMDAS

Chapitre IV : SHIVANANDA

Chapitre V : HARI-BABA

Chapitre VI : les « faux » et les demi-faux

- Le faux NIRVIKALPA SAMADHI
- Le faux SAVIKALPA SAMADHI
- L' « incarnation » de KRISHNA
- La fausse interprétation mystique
- L'interprétation à rebours
- Les « DARSHAN »

Annexe

